

Bibliothèque numérique

medic@

**Zimmermann, Johann Georg. Traité
de l'expérience en général, et en
particulier dans l'art de guérir. Tome
premier**

Paris : Vincent, 1774.

Cote : 32701 (I)



(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)

Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?32701x01>

TRAITÉ
DE L'EXPÉRIENCE
EN GÉNÉRAL,

ET EN PARTICULIER DANS L'ART DE GUÉRIR;

Par M. GEORGE ZIMMERMANN, D.M.
*Membre des Académies de Berlin, de
Munich, de Palérme, de Pesare; des
Sociétés de Zurich, de Bâle, de Berne, &c.*

TRADUIT DE L'ALLEMAND,
Par M. LE FEBVRE de V. D.

Non ex vulgi opinione, sed ex sano iudicio.

TOME . PREMIER

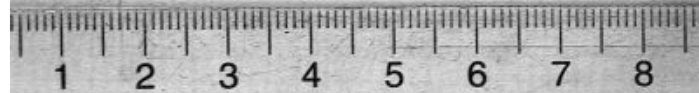


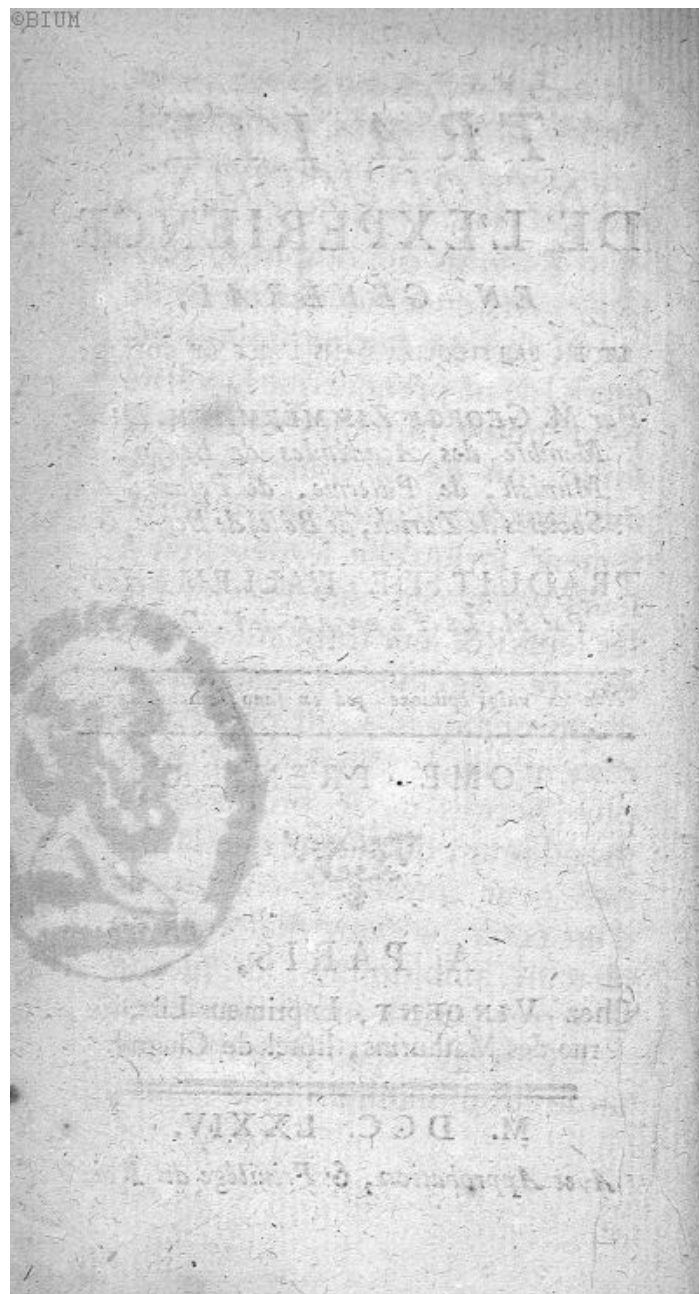
A. PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire
rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

M. DCC. LXXIV.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.







INTRODUCTION.

L Es vrais philosophes , toujours ennemis de l'esprit de parti , se sont fait un devoir essentiel de ne prendre que la vérité pour guide lorsqu'ils ont pu la saisir , ou de la chercher avec autant de franchise que d'empressement lorsqu'elle se déroboit à leurs yeux. Ses intérêts ont été les leurs ; & leur franchise trouve encore de nos jours autant d'approbateurs. C'est particulièrement aujourd'hui qu'il n'est plus permis de se produire au grand jour , qu'autant que la vérité peut intéresser en faveur d'un écrivain : titre flatteur que chacun ambitionne , & mérité d'un très-petit nombre d'auteurs.

L'Ouvrage que je publie est un de ces monumens intéressans ,

a iij

vj INTRODUCTION.

non-seulement pour la Médecine; il peut encore être utile à nombre de personnes jalouses d'éviter l'erreur & la surprise, & de se conduire de maniere à se garantir de tout ce qui pourroit préjudicier à leur santé. On a reproché à l'Auteur de l'*Avis au Peuple*, d'avoir manqué son but, en ce que son Ouvrage suppose dans le peuple, ou au moins dans un certain nombre d'hommes ordinaires, des connoissances philosophiques qui ne s'y sont jamais trouvées. L'on a eu raison. Sans ces connoissances, il est impossible de faire l'application de ses préceptes; & un bon remède ne peut devenir qu'un poison, faute de connoître exactement les circonstances qui l'exigent. Ce sont les moyens de discerner ces connoissances que M. Z. s'est proposé de faire connoître dans son Ouvrage.

INTRODUCTION. vij

M. Z. est un de ces hommes nés pour le bien de l'humanité, & qui a effuyé, comme tant d'habiles gens, les traits malins des erreurs populaires : aussi démasque-t-il bien ces erreurs. Produict par la candeur & la vérité, son mérite, reconnu de plusieurs Académies, s'est fait avouer ; & ses ennemis se sont tus. Habitant d'un pays heureux, où l'esprit de liberté qui anime toutes les sciences donne toujours un libre essor aux facultés de l'ame, intime ami & imitateur zélé d'un des premiers (a) hommes de notre siècle, doué de toutes les qualités qui font l'aimable homme, il s'est fait connoître par les titres les plus avantageux. Philosophe prudent, médecin éclairé, citoyen zélé, ennemi de l'erreur ; telles sont les qualités qui l'ont

(a) M, le baron de Haller.

b iv

viii *INTRODUCTION.*

rendu intéressant à la société (a).

Cet Ouvrage paroît avec quelques changemens que j'ai crus nécessaires. M. Z. sçait lui-même qu'on doit certains égards aux maximes des contrées où l'on vit : mais ces changemens n'intéressent en rien la médecine. Je me suis fait une loi essentielle de ne pas toucher aux choses qui regardoient l'art, de quelque manière que ce fût. Obligé de suppléer aux retranchemens que j'ai faits, j'ai tâché de remplacer, soit par les réflexions d'habiles écrivains, soit par ce que j'ai cru de plus direct aux vues de l'Auteur. Attaché à la méthode sévère de la philosophie Wolfienne, l'auteur se répète assez souvent dans l'original pour sui-

(a) M. Z. médecin à Brugg, canton de Berne, a encore publié d'autres ouvrages très-intéressans.

INTRODUCTION. ix
 vre l'analyse de ses matieres. Les
 changemens m'ont fourni les
 moyens de faire disparoître ces
 répétitions qui ne plaisent pas à
 des lecteurs peu méthodiques
 dans la suite de leurs réflexions.
 J'en ai laissé quelques-unes ; elles
 ne sont pas inutiles. Du reste, je
 traduis sans m'attacher à la let-
 tre, cherchant plus à m'appro-
 prier les réflexions de mon ori-
 ginal, qu'à le rendre mot à mot :
 c'est cependant le même ordre
 que j'ai suivi.

Si l'on peut se faire un mérite
 de prendre l'un ou l'autre grand
 homme pour modèle, M. Z. au-
 roit sans doute celui d'avoir bien
 saisi l'esprit & les maximes d'Hip-
 pocrate, dont il fait un cas par-
 ticulier. Comme j'ai cru recon-
 noître dans le cours de cet Ou-
 vrage tous les principes du mé-
 decin Grec, je pense ne devoir

a v

X INTRODUCTION.

présenter au lecteur les vues du médecin Suisse , qu'en suivant Hippocrate. On verra la conformité de la doctrine : c'est donc ainsi que je vais exposer l'ensemble de tous les principes que l'Auteur détaille sur la nature & les vues de l'expérience. Le lecteur verra en même tems combien la lecture d'Hippocrate est importante. La suite des matieres m'a fait placer dans ce discours quelques grands principes qui ne se trouvent pas dans cet Ouvrage. Je les ai crus nécessaires ici.

« Il est , dit Hippocrate , des
» arts dont la connoissance a
» coûté beaucoup de peine à
» ceux qui les possèdent , & très-
» avantageux à ceux qui les exer-
» cent. Quoique le bien qui en
» résulte devienne un avantage
» commun pour la société , ces
» arts ne sont pas moins pénibles.

INTRODUCTION. xj

» On peut ranger la médecine
 » parmi ces arts. En effet , le
 » médecin a toujours sous les
 » yeux des objets qui ne présen-
 » tent que des dangers : il ne tou-
 » che rien qui ne soit un sujet
 » de déplaisir , & semble n'avoir
 » à moissonner que des peines
 » parmi les maux d'autrui. Par
 » son art , il délivre les malades
 » des peines , des douleurs , des
 » maladies , des dangers , de la
 » mort : mais cet art a des (a) dif-

(a) *De Flatib.* sect. 3, pag. 79. Foës rend le mot *φλαυρα* , par *vilia artis*. Chartier , son mauvais copiste , le rend de même. Ce mot signifie ici les *difficultés*. Il est opposé à *σπυδαία* , choses *aisées*. Suidas donne le sens de *φλαυροι* , qu'il rend par *λυπηροι* , *difficilieux* , *fâcheux* , comme il est dans Sophocle. Je suis l'Hippocrate des Wechels , 1595. Il est dans l'Hippocr. de Foës grand nombre d'endroits que celui-ci n'a pas compris , mais sur-tout lorsqu'il s'agit de physique. La plupart des commentateurs péchent par ce côté-là. Hippocrate avoit mieux observé la nature que tous ses interprètes.

a vj

xij INTRODUCTION.

» *ficultés* qu'il n'est pas si aisé de
» reconnoître. Elles sont au-de-
» là de la portée du commun
» des hommes ; car ce n'est que
» par un jugement sain & de la
» pénétration qu'on peut les ap-
» percevoir. Tout ce qui ne de-
» mande que le travail de la
» main, comme la chirurgie,
» n'exige que de l'habitude ; &
» c'est toujours le meilleur maî-
» tre dans ce cas-là. Des mala-
» dies obscures & pleines de dan-
» gers se laissent moins apperce-
» voir par l'art que par la pen-
» sée : or c'est dans ces cas-ci
» où l'on voit combien l'expé-
» rience l'emporte sur l'igno-
» rance. »

Ceux qui se sont fait un nom
dans les premiers âges de la mé-
decine, avoient trop peu de con-
noissances pour faire ces réflé-
xions d'Hippocrate. Mélampe,

INTRODUCTION. xiiij
 Podalire , Machaon , Esculape ,
 & tous les autres , si nous en ex-
 ceptions peut-être Orphée , se bor-
 noient à sçavoir faire un cata-
 plasme avec quelques simples ,
 du vin , de l'huile & de la farine.
 Leur théorie n'alloit pas plus loin ;
 c'étoient des chirurgiens empi-
 riques , qui n'avoient encore l'art
 de raisonner sur les circonstan-
 ces des maladies , qu'autant que
 quelques plaies guéries par quel-
 ques heureuses tentatives , les met-
 toient en état de réitérer les mê-
 mes manœuvres dans des cas qu'ils
 croyoient semblables. L'erreur
 étoit sans doute le plus souvent
 la conséquence de leur pratique
 aveugle. Ce fut cependant ce
 qui contribua à les rendre plus
 habiles. On ne se trompe ja-
 mais (a) , dit Hippocrate , quand

(a) *De Fract. in comm. Palladii* , sect. 6 ,
 pag. 200.

xiv *INTRODUCTION.*

on ne réfléchit pas pour sçavoir prendre son parti ; c'est toujours ainsi qu'on se conduit quand on n'est pas instruit. La médecine ne pouvoit donc pas être regardée comme un art bien difficile dans ces premiers âges.

Si ces réflexions n'ont pas dû être le partage de ces anciens chirurgiens empiriques ; on peut dire que d'un autre côté, la plupart de ceux qui se livrent à cette étude, ou ne pensent pas plus loin qu'Esculape, ou semblent se faire de la médecine des idées peu différentes pour la pratique. On diroit, à les entendre, que la médecine & la raison sont deux choses absolument étrangères l'une à l'autre ; & qu'une tentative hasardée est un parti aussi sûr, que de réfléchir le plus mûrement sur tout ce qu'il faut considérer. Il est vrai que

INTRODUCTION. xv

certaines circonstances paroïtroient favoriser cette opinion , & que tous les jours on est obligé de prendre de nouvelles routes dans la pratique de l'art. Hippocrate nous en prévient lui-même en plusieurs endroits. Certains cours de ventre , dit-il , sembloient exiger un traitement tout contraire aux *principes* , παραλογον , (a) ou à la raison. Fernel ne vouloit pas non plus de méthode trop rigoureuse.

Ceci ne vient nullement à l'appui de l'opinion qu'ont eue de tout tems les empiriques : opinion qui n'a d'autre autorité que l'ignorance toujours (b) prête à admirer ceux qui en imposent le plus adroitement. Si certaines circonstances obligent un médecin éclairé de s'écarter des routes ordi-

(a) *Epid.* liv. 2 , pag. 101.

(b) *De Viâ. rat.* liv. 1 , sect. 4 , pag. 13.

xvj INTRODUCTION.

naires, ce n'est jamais par des raisons contradictoires; comme il faudroit que cela fût, si l'on avoit quelque chose de réel à objecter dans le cas où un médecin prudent distingue l'une de l'autre des choses qui n'ont qu'une identité supposée dans l'esprit des ignorans. C'est justement dans ce cas où se fait voir l'habile homme : car les vraisemblances en imposent tous les jours (a) aux médecins les plus expérimentés, ou les jettent dans de très-grands embarras : tant il est difficile de saisir par le raisonnement la voie qu'il faut tenir.

Depuis que la médecine a pris certaine forme, & a été éclairée par le raisonnement, on lui a néanmoins toujours reproché de se conduire plutôt au hasard, qu'avec

(a) *De Arte*, sect. 1, pag. 4, &c.

INTRODUCTION. xvij
cette certitude que l'on exige dans
tous les arts. « Je ne disconviens
» pas, (a) dit Hippocrate, que
» ceux qui ont été guéris n'aient
» eu du bonheur; mais comment
» rapporter la guérison à d'autre
» cause qu'à l'art, puisque ceux
» qui se sont guéris par ce se-
» cours, n'ont recouvré la santé
» qu'en se conformant à ce que
» le médecin leur avoit prescrit?
» Ces gens ont donc regardé le
» hasard comme un vain phan-
» tôme. En effet, tout ce qui a
» lieu suppose toujours une rai-
» son (b) suffisante, & une fin
» déterminée: mais le hasard ne
» suppose rien; donc il n'en peut
» rien résulter. Ce hasard n'est
» donc qu'un vain nom. La mé-
» decine au contraire, loin de se
» conduire ainsi, suppose tou-

(a) *Ibidem*, page 5.

(b) Grand principe.

xviij *INTRODUCTION.*

» jours certaine prévoyance pour
» base de sa conduite, & prouve
» la réalité de ses principes par
» les effets résultans de ses opé-
» rations. »

Quoique les premiers médecins aient nécessairement été des empiriques, puisqu'ils n'avoient pas encore des faits assez nombreux pour en établir des principes, leur conduite prouve néanmoins que la médecine n'est pas un art purement arbitraire. La réitération des mêmes cas, ou des cas semblables, parut sans doute exiger de leur part la même conduite : leur honneur y étoit intéressé. Leurs réussites devinrent ainsi les principes de leur théorie médicale, & de leur expérience. Ils s'aperçurent donc qu'il y avoit certaines règles à suivre, ne fût-ce que dans le changement du ré-

INTRODUCTION. xix
gime : car c'est par-là que l'art
a commencé.

Plus on eut lieu de revoir les
mêmes cas, plus on fut en état
d'entrevoir les différences des au-
tres circonstances. La médecine
étoit alors comme une plante
qui jetoit quelques branches,
mais dont on ignoroit encore la
valeur. La branche à bois ou à
fruit ne se distinguoit pas : ce
n'étoit que d'une plus longue ex-
périence qu'on devoit attendre
ce discernement. Les mêmes cas
firent cependant voir quelques-
uns des rapports individuels, ou
certaines différences, quoiqu'obf-
curément apperçues. La nature
des simples qu'on joignit au chan-
gement du régime, commença à
se mieux découvrir par les effets,
& on jugea de leurs qualités
sensibles. On se fit une espece

xx *INTRODUCTION.*

de catalogue des maladies connues, des remèdes qui en avoient triomphé: on remarqua les symptômes; mais l'expérience étoit encore trop bornée pour en connoître les indications & la fin, & ce qu'il y avoit de naturel ou non, ou produit par les remèdes qu'on mettoit en usage. Tels furent les progrès de l'expérience jusqu'au tems des rédacteurs des formules de Cnide, dans lesquelles on avoit rédigé tout ce que l'on avoit découvert sur les maladies, mais toujours vues comme des cas particuliers.

On sent aisément que ces premières observations étoient insuffisantes pour former un vrai médecin, parce que le raisonnement n'y avoit presque aucune part. Les sciences ne prennent

INTRODUCTION. xxj
 jamais d'accroissement , qu'autant que l'esprit humain se replie sur lui-même , & les fuit dans leurs différens degrés. En effet , l'expérience nous prouve que l'esprit humain reste aussi borné lorsqu'il ignore l'art d'apprécier ses propres facultés & de raisonner sur les découvertes , que lorsqu'il veut raisonner avant de les avoir faites. Voilà pourquoi les siècles barbares ont duré si longtemps , & reparoissent par intervalles. Les rédacteurs des formules de Cnide , trop peu éclairés sur l'art de raisonner , ne pouvoient donc pas généraliser les cas individuels qu'ils avoient remarqués , & en déduire des principes constans : c'est aussi ce que nous fait sentir Hippocrate. L'homme (a) le moins instruit de la médecine étoit en état

(a) *De Rat. viñ. in acut. sect. 4, p. 52, &c.*

xxij *INTRODUCTION.*

d'exécuter leur travail, en supposant qu'il sçût ce qu'un tel malade souffroit dans tel ou tel cas. Mais ces médecins ignoroient l'art de connoître & de prédire ce qui ne se connoît pas par le dire des malades.

Les connoissances nouvelles se prêterent mutuellement du jour. On entrevit certaine liaison & des rapports directs entre les cas individuels : mais la théorie n'étoit encore que des conjectures. On eut l'avantage de sentir qu'il falloit douter, au moins sur la nature des maladies internes, qu'on traitoit auparavant au hasard, comme si on les connoissoit pertinemment, parce qu'on ne pouvoit pas mieux faire : le doute fit raisonner, & le raisonnement vint éclaircir le doute qui l'avoit fait naître.

Mais les observateurs plus inf-

INTRODUCTION. xxiiij
truits furent exposés à de nouveaux inconvéniens. On les chargea, en qualité de gens éclairés, non-seulement de guérir les malades, on voulut même qu'ils ne trouvassent aucune (a) maladie incurable. L'impossibilité de répondre à ces vues fit aussitôt traiter leur art de supercherie; on les regarda comme des fourbes, & on nia la réalité de leur art. Comme le peuple n'ignore pas tout ce que sçait le médecin, & que d'ailleurs, dans ces âges, le premier venu avoit autant de connoissances que les médecins, lorsqu'il connoissoit les faits, on se croyoit d'autant plus en droit d'attaquer les médecins parmi lesquels on pouvoit se ranger. On fit donc mille reproches aux gens de l'art; on

(a) *De Arte*, sect. 1, pag. 5, &c.

xxiv *INTRODUCTION.*

leur attribua même , comme de nos jours , les suites funestes des maladies : toutes les fautes que les malades ou les assistans commettoient dans l'ordre du régime & dans l'administration des médicamens , étoient autant d'armes dont on se servoit contr'eux. On avoit autant de connoissances que les médecins : mais on vouloit qu'ils en sçussent d'avantage , ce qui étoit encore impossible alors.

Hippocrate parut , avec l'esprit le plus juste qui se soit jamais vu ; joignant d'ailleurs à l'examen le plus attentif de tous les phénomènes de la nature , la force du raisonnement la plus convaincante. Il répondit à tous ces (a) reproches , en fit sentir les raisons mal-fondées ; prouva la réalité de son art ; convint

(a) *De Arte*, sect. 1, pag. 4, 5, &c.

avec

INTRODUCTION. XXV

avec franchise (a) des découvertes avantageuses de ses prédécesseurs ; osa dire son sentiment sur leurs erreurs ; rectifia leur théorie ; réforma leur pronostic ; n'établit aucun principe de pratique , qu'en raisonnant d'après des faits ; ne confiant même le soin de ses malades (b) qu'à des disciples éclairés, pour éviter tout reproche.

Quoiqu'il en soit , dit-il , de la médecine comme de tous les autres arts relativement à ceux qui les pratiquent , & qu'il y ait par conséquent des gens plus habiles les uns que les autres , il est constant que la médecine est un art connu , & même (c) en totalité ; de sorte qu'elle ne dépend

(a) *De Rat. vict.* liv. 1, sect. 4, pag. 67 ;
de priscâ Med. sect. 1, page 13.

(b) *De decenti Habitu*, sect. 1, page 27.

(c) *De Loc. in hom.* sect. 4, pag. 94 ; *de priscâ Med.* pag. 9.

xxvj *INTRODUCTION.*

plus du hafard : fes principes font établis : la voie des découvertes eft connue ; il ne s'agit plus que de bien fçavoir la tenir, & chercher par le raifonnement à en pouffer les progrès. Ainfi, loin de rejeter les découvertes de l'ancienne médecine, je foutiens qu'il n'eft pas poffible, ajoute-t-il, de rien découvrir de nouveau que par la voie qu'elle a tenue, en y joignant le raifonnement. Celui qui prétend le contraire, abufe les autres après s'être abufé lui-même.

Il ne faut cependant pas conclure (a) de-là que la médecine foit un art fi facile à pratiquer ; quoique fes principes foient conf-tans, on ne peut rien déterminer de fixe à la rigueur dans les cas particuliers. Nous tâchons d'approcher de la vérité par le (b)

(a) *De Loc. in hom.* pag. 91.

(b) *De priſc. Med.*

INTRODUCTION. xxvij
raisonnement : tantôt nous (a)
faisons une chose ; tantôt nous
prenons un autre parti , faisant
attention (b) à ne pas nuire, si nous
ne pouvons pas être utiles. Si
nous attaquons les principes mor-
bifiques par des principes con-
traires , nous n'employons les
contraires qu'avec (c) réserve ,
& même avec interruption. Nous
ne croyons rien légèrement ;
nous ne négligeons (d) rien : tan-
tôt nous nous (e) hâtons , tan-
tôt nous temporisons , ou nous
n'agissons que par intervalles.

(a) *De Loc. in hom.* pag. 91.

(b) *Epid.* liv. 1 , pag. 22.

(c) *Epid.* 6, sect. 2 , n° 18.

(d) *Ibidem*, n° 17. Nous voyons, en effet ;
tous les jours ce que Scribon. Larg. nous rap-
porte : *Animadvertimus sæpè inter contentiones
medicorum quosdam humiles & alioquin ignotos,
ac ne ad fines quidem hujus professionis (me-
dicæ) medicamento efficaci dato, protinus velut
præsenti numine omni periculo liberâsse ægrum.*

(e) *De Medico*, sect. 1 , pag. 21.

bij

xxviii INTRODUCTION.

Nous employons (a) les grands remèdes contre les grands maux, les petits contre les petits ; observant que , si le sujet qui a une grande maladie est foible , il ne lui faut que des remèdes convenables à ses forces , quelle que soit sa maladie ; & que c'est plutôt par le peu d'activité naturelle (b) d'un médicament qu'il faut le regarder comme foible , que par la diminution des doses.

Comme nous sçavons que ce n'est (c) que la nature qui guérit les maladies , lorsqu'elle peut encore prévaloir sur les causes qui ont troublé ses fonctions , & que d'ailleurs (d) elle ne peut pas prévaloir à tout âge , ou souvent (e) ne le peut qu'à certain

(a) *De Loc. in hom.* pag. 90-91.

(b) *Ibidem* , pag. 93.

(c) *Epid.* 6 , sect. 5.

(d) *Aphor.*

(e) *Epid.* 6 , sect. 5 , n° 6. Voyez Galien sur cet endroit.

INTRODUCTION. xxix

âge , nous sommes instruits par là qu'il est des maladies incurables d'elles-mêmes , & d'autres qu'il vaut mieux ne pas tenter de (a) guérir , de peur de faire succomber la nature , en occasionnant (b) le transport de la matiere morbifique sur des parties qui n'en pourroient pas soutenir l'impression. Conséquemment , avant d'entreprendre une cure , il faut examiner les circonstances , pour (c) prévoir les suites de la guérison ; & se bien persuader que les mêmes médicamens n'ont pas sur tous les sujets la même (d) vertu indifféremment ; qu'il faut donc (e)

(a) *De Humorib.* pag. 19, sect. 2.

(b) *Epid.* 6, sect. 4, n° 3. *Epid.* 2, p. 81-114.

(c) *Epid.* 1, pag. 22.

(d) *Epid.* 2, pag. 103.

(e) Voyez Galien, sur le passage précédent, sect. 7, pag. 104. *Epid.* 2, τὴν αὐτὴν, &c.

xxx INTRODUCTION.

avoir égard à tout ce qui peut concerner le sujet. Le point essentiel est de seconder la nature, ou de la laisser agir ; car sans (a) sçavoir ce qu'elle fait, elle fera toujours son devoir. C'est en vain qu'on (b) espere du succès, si l'on n'est pas d'accord avec elle.

Le médecin doit donc connoître la (c) nature en général, & en particulier (d) celle de l'homme. C'en est même que dans l'ensemble (e) des connoissances nécessaires à un médecin, que se trouve la plus exacte connoissance de la nature.

Par la nature en général, nous

(a) *De Aliment.* sect. 4, pag. 51. Arétée, Galien, Rega, &c. sont de l'avis d'Hipp. J'ai examiné ce point dans le corps de l'ouvrage.

(b) *Lex.* sect. 1, pag. 2.

(c) *De prisc. Med.* sect. 1, pag. 18.

(d) *De nat. hom.* sect. 3, pag. 3.

(e) *De prisc. Med.* pag. 18.

INTRODUCTION. xxxj

entendons l'assemblage de tous les êtres, tellement liés & subordonnés les uns aux autres (a), qu'il n'est pas possible qu'un être quelconque existe sans tous les autres, ou qu'il s'anéantisse sans que toute la nature tombe en même tems dans le néant. C'est la même nécessité qui fixe l'existence des uns & des autres.

Tous les êtres sont déterminés (b) par des attributs particuliers. Comme on doit considérer dans chaque être ses attributs essentiels (c) & sa forme, on doit aussi s'appercevoir qu'il n'est entre eux de rapports de priorité que dans la (d) manière d'exister : le développement de leurs parties

(a) *De Nat. hom.* pag. 7. *De Viſ. rat.* liv. 1, ſect. 4, pag. 8.

(b) *De Nat. hom.* pag. 5.

(c) *Ibid.* pag. 5.

(d) *De Viſ. rat.* liv. 1, pag. 14.

xxxij INTRODUCTION.

constitutives ne se fait qu'à proportion (a) que le feu élémentaire en accélère plus ou moins l'accroissement, par les principes qu'il y porte & qu'il y réunit. Mais il ne faut (b) considérer la production d'un nouvel être, que comme un nouveau mélange de principes préexistans, & les mêmes, quoique différemment combinés. La mort ou la destruction apparente d'un être n'est non plus que la (c) dissolution ou la désunion des principes combinés; car rien ne périt dans la nature. Les principes ne se com-

(a) *Ibid.* Cette réflexion est remarquable. MM. Nollet & Jallabert ont confirmé cette théorie d'Hipp. par des expériences d'électricité. Ils ont remarqué que les plantes & les grains qui végoient dans de l'eau ou de la terre électrisée, pouffoient beaucoup plus vite: or la matiere électrique n'est certainement que le feu élémentaire.

(b) *De Vid. rat.* liv. 1, pag. 9.

(c) *Ibidem.*

INTRODUCTION. xxxiiij
 binent (a) qu'autant qu'ils ont
 d'affinité entr'eux ; autrement ils
 restent toujours séparés. Comme
 il en est de tous les êtres de la
 nature, de même que de l'hom-
 me, il ne se fera aucune pro-
 duction (b) dans la nature, que
 par la juste proportion des prin-
 cipes nécessaires à chaque être
 individuel. Dès qu'un (c) prin-
 cipe vient à prédominer ou à
 faire départ, aussitôt il arrive
 une altération à chaque espèce
 d'être où cela a lieu : les princi-
 pes se désunissent tôt ou tard ;
 chacun d'eux (d) revient à son
 état de simplicité, & aussitôt ils
 forment de nouvelles combinai-
 sons, parce que chaque principe

(a) *De Nat. hom.* sect. 3, pag. 4. *De Viſſ. rat.* liv. 1, pag. 9.

(b) *Ibidem.*

(c) *Ibid.* pag. 4, 5. *De priſc. Med.* p. 14.

(d) *De Nat. hom.* pag. 4. *De Viſſ. rat.* l. 1, p. 10, διακρίνεται, και αμα συμμισγεται.
b v

xxxiv INTRODUCTION.

est toujours dans certains rapports avec la totalité (a) des êtres, & la totalité avec tous les êtres en particulier.

Comme il est impossible d'être médecin sans connoître (b) l'homme physique & moral, le médecin doit donc rapporter là toutes ses études : mais ne point se livrer à des spéculations (c) de pure curiosité, & dont il ne résulte jamais aucune connoissance certaine. Tout ce qui n'est qu'opinion & non (d) appuyé sur aucun fait, n'est qu'une preuve d'impéritie. Ainsi un médecin qui ne se conduit que d'après des opinions, est (e) répréhensible.

(a) *De Vick. rat.* liv. 1, pag. 9, *ινα τον προς παντα*, &c. Foës n'a pas compris cet endroit.

(b) *De Nat. hom.* pag. 3. *De pris. Med.* pag. 18.

(c) *Ibid.* pag. 9.

(d) *De decenti Habit.* sect. 1, pag. 25.

(e) *Ibidem.*

INTRODUCTION. XXXV

parce qu'il ne tend qu'à la perte des malades. Un médecin, qui, loin de suivre aveuglément la crédulité du vulgaire, joint la philosophie à la médecine, & ne fait qu'un tout des deux, qui examine & sçait se rendre compte de ce qu'il voit & de ce qu'il entend, est (a) sur terre une espèce de divinité.

L'homme, ouvrage d'une intelligence suprême (b), aussi-bien que toute la nature, est un être composé d'un corps (c) & d'un principe intelligent, invisible, qui fait partie de lui-même. A mesure que le corps prend de l'accroissement, ce principe intelligent se développe & se (d)

(a) *Ibid.* 1708506.

(b) *De Viſſ. rat.* liv. I. pag. 13, 11. (6)

(c) *Ibid.* ἀφάνης, ἐκ παιδός ἐς ἀνδρά.

(d) ἀνδρὸς ψυχὴ φεσται μέχρι θανάτου;
Epid. 6, sect. 5, n° 5, le mot φεσται, signifie

xxxvj *INTRODUCTION.*

perfectionne jusqu'à la mort. Le corps est formé de la partie *la plus robuste* de nos humeurs (a) ou de tous nos principes, qui se réunissent pour cet effet ; & il végete comme l'arbre & les plantes. La semence de la femme (b) est aussi prolifique que celle de l'homme, & tous deux contribuent également à la génération. Outre les quatre humeurs principales de l'homme, il faut (c) encore considérer chez lui d'autres principes. Nous y remarquons en effet des principes doux, amères, salins, acides, acrimonieux, austères, insipides, & grand nombre d'autres.

proprement *s'engendre*, ou *végete*. Voyez ci-après

(a) *De Genit.* sect. 3, pag. 11, 12. *De Nat. pueri*, pag. 22, 26.

(b) *De Genit.* pag. 13. *De Nat. pueri*

(c) *De priscâ Med.* pag. 14, 17.

INTRODUCTION. xxxvij

Plus les différens (a) principes qui composent nos corps se réunissent en grand nombre, & se combinent intimement, plus le mélange en est doux & sain, moins aussi les principes ont d'énergie en particulier.

Tant que ce mélange parfait (b) subsiste en quantité & en qualité, l'homme jouit d'une santé parfaite : mais, si quelques-uns de ces principes pèchent ou par défaut, ou par excès, ou par qualité, ou se séparent des autres pour être (c) abandonnés à eux-mêmes, alors les uns ou les autres se manifestent par leurs qualités particulières, & le désordre en est la conséquence. Non-seulement la partie d'où un principe

(a) *Ibid.* pag. 17.

(b) *De Nat. hom.* pag. 4.

(c) *De præcâ Med.* pag. 14. *De Nat. hom.* pag. 5.

xxxviii INTRODUCTION

s'est écarté souffre ; celle sur laquelle il s'est jeté , en éprouve aussi du trouble & de la douleur. Mais c'est sur-tout par leurs (a) qualités, que ces principes livrés à eux-mêmes sont nuisibles.

Tous les différens principes qui constituent notre être individuel (b) , sont déterminés dans leurs rapports & leur manière d'être , de même que ceux de tous les autres êtres de la nature : ce qui constitue l'homme (c) doit donc toujours être *tel* , jusqu'au moment où il paie à la nature (d)

(a) *De prisc. Med.* pag. 17, *απο division.*
En effet la surabondance d'une humeur quelconque n'est pas une maladie , & ne le devient pas , si on s'y prend à temps ; au lieu que les qualités des humeurs s'alterent quelquefois si promptement, qu'il n'y a plus de remède : comme on le voit dans les maladies malignes ou pestilentiellles. Ce principe d'Hippocrate est bien vu.

(b) *De Nat. hom.* pag. 4.

(c) *Ibid.* pag. 5.

(d) *De Vict. rat.* liv. 1 , pag. 10.

INTRODUCTION. xxxix

le tribut fatal résultant de sa constitution : car tout paroît (a) & disparoît par la même loi. Cette (b) multiplicité de différens principes dont nos corps sont formés, agissant (c) continuellement les uns sur les autres, cette circulation (d) non-interrompue des humeurs qui vont & viennent sans cesse du centre à la circonférence, ou des parties internes aux parties externes, & *vice versa*, mais sur-tout si rapidement dans la jeunesse ; cette réparation & cette perte alternative de substance qui se détruit d'autant plus (e) promptement, qu'elle est plus aisément assimilée

(a) *De Nat. hom.* pag. 4.(b) *Ibidem.*(c) *De Morbo. sacr.* pag. 94.(d) *De Vict. rat.* liv. 1, pag. 13. *De Ossium nat.* l. 4, pag. 59. *De Nat. hom.* pag. 9. *De Alim.* sect. 4, p. 50, quoi qu'en dise Pitcarn.(e) *De Alim.* pag. 52.

xl INTRODUCTION.

à nos principes ; enfin , ce feu élémentaire qui (a) fait l'ame de tous nos mouvemens , & qui donne le branle à tout , τὸ ἡγεύμενον , sont autant de causes innées de l'altération de nos corps. Tantôt c'est la chaleur (b) qui agit avec le concours d'un principe acrimonieux, amère, acide, muriatique, & autres matieres viciées de ce genre ; tantôt c'est la perte de cette chaleur innée qui concourt à nous détruire avec d'autres puissances internes ; de sorte que les principes (c) qui nous ont donné l'existence , deviennent pareillement la cause de nos maladies , de leurs solu-

(a) *De Viâ. rat.* liv. I, pag. 13. *De prisc. Med.* pag. 16.

(b) *Ibid.* Cet endroit prouve qu'Hippocrate ne méritoit pas qu'on lui reprochât de déduire toutes les maladies des quatre humeurs principales.

(c) *De Genit.* pag. 12.

INTRODUCTION. xlj

tions avantageuses ou funestes. Ce qui fait le salut d'un individu fait la perte de l'autre : une maladie (a) se guérit par la même cause qui la produit. Il n'est aucun individu qui n'ait en lui-même le principe de son rétablissement, & les puissances nécessaires pour y parvenir, ou pour se détruire de sa nature.

Les opérations de la nature ayant été déterminées par (b) l'Etre suprême, la nature agit toujours pour le mieux. La Divinité faisant tout pour le mieux, nous a aussi (c) donné l'intelligence nécessaire pour imiter ses opérations à certain point. Mais, comme le plus souvent nous ne sommes que des imitateurs aveugles, nous nous prescrivons une

(a) *De Morb. sacr.* pag. 94.

(b) *De Vict. nat.* liv. 1, pag. 11.

(c) *Ibidem.*

xliij *INTRODUCTION.*

maniere d'agir contraire aux lois de la nature.

Quoique le principe intelligent qui nous anime soit le (a) même dans tous les individus, considéré à son origine, l'homme qui résulte de la réunion du principe intellectuel & du principe matériel n'est cependant pas le même. La différente proportion de ses principes fait celle d'un Thersite & d'un Achille; différence (b) qui se fait toujours appercevoir, à moins que la maniere de vivre n'étouffe l'heureux germe dans la jeunesse. De-là vient aussi la différence qu'il y a dans la (c) maniere de sentir, & dans l'industrie de chaque homme.

Puisqu'un corps differe d'un (d)

(a) *Ibid.* pag. 14.

(b) *Ibid.* & pag. 15.

(c) *Ibid.* & pag. 11.

(d) *De Flatib.* sect. 3, pag. 80.

INTRODUCTION. xliij

corps tant par la différente proportion de ses principes, que par leurs (a) qualités mêmes, les différens individus n'éprouveront pas la même impression des causes morbifiques. Les causes qui nuiront à certaine espece d'animaux, pourront ne pas nuire à une autre. La variété du naturel & du tempérament, tant dans les êtres d'une même espece que dans ceux d'une espece différente, nous donne lieu de considérer nombre de chose & de circonstances, comme autant de causes plus ou moins avantageuses au bien-être physique & moral de l'homme.

L'expérience nous prouve que la figure (b) & la forme extérieure de l'homme, les qualités de l'esprit & du caractère, les mœurs

(a) *De Aëre loc.* &c. pag. 76-77, &c.

(b) *Ibid.* pag. 78.

xliv INTRODUCTION.

varient selon les différentes régions & la maniere de vivre. Un médecin doit donc être instruit (a) de ce qui concerne la situation des lieux, la nature du sol, l'air, les eaux, les vents irréguliers, périodiques, ordinaires : c'est ce qu'on trouvera traité aussi clairement qu'on peut le désirer dans le *Traité de l'air, des lieux & des eaux*. Il ne s'agit que d'en sçavoir faire l'application dans le besoin. Les livres des Epidémies fourniront les exemples où l'on verra nombre d'effets de ces différentes causes. Mais en général, il faut faire attention de ne pas prendre pour cause nuisible (b), ce qui aura peut-être été un avantage réel. Cette méprise n'est pas rare; chacun n'est (c) pas aussi en état

(a) *Ibid. & de Vict. rat. liv. 2, initio, & ailleurs.*

(b) *De priscâ Med. pag. 18.*

(c) *De Arte, pag. 4.*

INTRODUCTION. xlv

qu'on le pense , de juger de ce qui est utile ou nuisible ; quand & à qui cela peut devenir tel.

Les différentes saisons (a) méritent encore une attention particulière , soit comme causes générales , soit comme causes spéciales , par rapport aux tempéramens & aux différens âges. En effet , l'expérience nous apprend que même les forces (b) de l'estomac varient selon les diverses constitutions des saisons. Si les changemens des saisons produisent une maladie (c) commune à toute une contrée , toutes les maladies particulières qui paroîtront alors par d'autres causes , se sentiront de la maladie commune dont la cause prévaut

(a) *De Aëre L. & Aq.* page 64. *De Humorib.* pag. 18, 19.

(b) *Ibidem.*

(c) *Ibid.* Endroit digne de remarque , aussi bien que le suivant.

xlvj *INTRODUCTION.*

sur les causes des maladies particulières. Quand une (a) année entière se sent de la température de telle ou telle saison qui prédomine alors, les maladies des autres saisons prennent en général le caractère particulier aux maladies de la saison prédominante.

Plus les changemens des saisons sont imperceptibles (b), moins il y a à craindre pour la santé. Plus ces changemens seront subits & considérables, plus les effets en seront dangereux. En général, tout changement (c) considérable est nuisible, qu'il vienne du froid ou de la chaleur, de la sécheresse ou de l'humidité, de réplétion ou d'inanition.

(a) *Ibid.* pag. 19. Le Traité des Humeurs est plein de grands principes, qui ne sont le fruit que d'une expérience consommée.

(b) *Ibidem.*

(c) *De Loc. in hom.* pag. 92.

INTRODUCTION. xlvij

Comme les quatre saisons prédominent à leur (a) tour pendant l'année, il faut aussi considérer les (b) effets successifs qui en résultent sur nos différentes humeurs principales, telles que le sang, la bile, la pituite, &c. non qu'il faille déduire immédiatement de ces quatre humeurs toutes les maladies, comme autant d'effets directs de leur dépravation seule, ce que nous avons vu plus haut. L'expérience nous apprend donc que les humeurs (c) prédominent à leur tour dans la révolution des quatre saisons. Mais il faut considérer la chose (d) comme susceptible de plus & de moins; & c'est toujours avec cette restriction qu'un médecin doit consulter le rapport qu'il y a (e) en-

(a) *De Nat. hom.* pag. 7.

(b) *De Humorib.* pag. 14, 17.

(c) *De Nat. hom.* pag. 6, 7.

(d) *Ibid.*

(e) *Ibid.*

xlviij *INTRODUCTION.*

tre les dispositions des humeurs,
& la saison qui leur est analogue.

Les effets des saisons contraires font aussi cesser ceux des causes contraires à la nature de ces saisons : voilà pourquoi (a) l'hiver met fin aux maladies d'été, & l'été à celles de l'hiver ; & ainsi de l'automne & du printems, à moins que ces (b) maladies n'aient un période fixe pendant lequel elles se terminent, avant de passer d'une saison à l'autre. Mais toute (c) maladie qui passera son période, ou la saison qui devroit la faire cesser, pourra aussi durer toute l'année.

Quoique les effets passagers des changemens journaliers de la température soient en général de peu de conséquence par rapport aux causes des maladies, on ne doit pas négliger de les

(a) *Ibid.* (b) *Ibid.* (c) *Ibid.*

observer

INTRODUCTION. xlix
observer par rapport aux suites
& aux crises des maladies. Il en
est même (a) des quatre parties
du jour comme des quatre sai-
sons, les maladies y sont dans
des états bien différens. La plû-
part des maladies chroniques fi-
nissent en automne, qu'on peut
comparer au tems du soir : c'est
aussi vers le soir que les paro-
xysmes des maladies arrivent
presque toujours. Le printems,
qu'on peut comparer au matin,
est la moins dangereuse des qua-
tre saisons ; & l'automne au con-
traire la plus funeste, aussi-bien
que le soir l'est le plus des qua-
tre parties du jour.

En général, lorsque les sai-
sons (b) sont bien réglées, les ma-
ladies parviennent aisément à

(a) *Epid.* pag. 75-76. Voyez Foës, &
Epid. liv. 6, sect. 6, n° 26.

(b) *Epid.* 2, *ibid.* *Aphor.* 8, liv. 3.

I INTRODUCTION.

leur état, & la solution s'en fait aisément. Les saisons irrégulières produisent des effets contraires.

Après s'être bien instruit de ce qui concerne les effets des changemens (a) successifs des saisons, de leurs (b) excès, des constitutions (c) journalières (d), annuelles; les effets des vents (e) chauds, froids, secs, humides, & des principes dont ils peuvent être chargés (f) par la nature des lieux sur lesquels ils passent; on doit considérer les causes de ces maladies épidémiques terribles qui ravagent des provinces entières, & passent souvent dans les pays les plus éloignés. La

(a) *Aphor. ibid.* 19-23.

(b) *Ibid.* 11-14.

(c) *Ibid.* 17.

(d) *Ibid.* 15, 16.

(e) *Ibid.* 17, 5.

(f) *De Vi<. rat.* liv. 2, pag. 21. Cet endroit n'est pas d'un physicien ignorant.

INTRODUCTION. ij

cause de ces (a) maladies est dans les qualités sensibles de l'air, dont une (b) excretion morbifique se décharge sur nos corps. Chaque espece d'animaux, & même les individus de chaque espece, différant par leurs principes constitutifs, ces causes délétères ne les affecteront pas tous, ni également en même tems; ce sera toujours (c) à proportion que ces principes malins seront plus ou moins contraires à ceux des individus. Voilà pourquoi c'est tantôt une espece, tantôt une autre qui en est attaquée. Ces maladies, quoique dépendante d'une cause (d) particuliere, n'en font pas moins l'effet d'une cause

(a) Voyez, *De Nat. hom.* pag. 78. Ces réflexions sont d'un habile maître.

(b) *Ibid. De Flatib.* 80.

(c) *De Flatib.*, pag. 80.

(d) *Epid.* liv. 2, pag. 73.

cij

liij *INTRODUCTION.*

naturelle : car il n'est (a) aucune maladie qui vienne plutôt qu'une autre d'un effet immédiat de la Puissance divine; ou, si on le veut, elles ont toutes une origine également divine ou naturelle.

Ces maladies extraordinaires ne feront (b) point susceptibles de l'ordre & de la suite des maladies ordinaires. Leurs différens périodes, leurs symptômes n'auront rien de régulier; les crises y feront difficiles ou funestes, ou la nature succombera, sans pouvoir produire aucun effort avantageux, par rapport au trouble extrême où seront toutes les fonctions. Enfin, l'on voit paroître dans ces épidémies pestilentiellees tous les symptômes (c) des au-

(a) *De Morbo. fac.* pag. 85, 87, 91, 97.

(b) *Epid.* liv. 2, pag. 73. *Epid.* liv. 3, pag. 168-9.

(c) *Omnia vel maxime horrenda in peste, &c. Aëlius Tetrab. sect. 1, c. 95.* C'est ce qu'on voit tous les jours.

INTRODUCTION. liij
 tres maladies en un clin d'œil ;
 & le malade périt aussi-tôt. Le
 succès du traitement de ces ma-
 ladies dépendra de l'observation
 que l'on peut voir , *de Nat. Hom.*
 p. 78 , & des lumieres que quel-
 ques expériences auront don-
 nées.

Nous venons de dire que les
 maladies étoient toutes naturel-
 les : cependant il y a eu de tout
 tems des gens fourbes ou supersti-
 tieux qui , loin (a) de ne pas se
 livrer au peuple , comme Hippo-
 crate le conseille au médecin , &
 d'abhorrer tout (b) principe su-
 perstitieux , se sont fait un de-
 voir de controuver mille impos-
 tures pour favoriser les erreurs
 populaires. Ces gens , que l'ap-
 pât (c) d'un gain sordide engage

(a) *De decent. Hab.* pag. 25.

(b) *Ibid.*

(c) *De Arte* , p. 3. *De Morb. fac.* p. 86.

liv INTRODUCTION.

à déclamer contre les médecins, & qui n'ont que l'impéritie à opposer aux amateurs de l'humanité, se flattent impudemment d'opérer mille prodiges, & de renverser même (a) les lois de la nature. Mais rappelons leur dire à l'examen de la (b) vérité, nous verrons combien ils sont en contraste avec la raison & la nature. Ce qui fait que le peuple donne dans ces abus, c'est qu'il s'imagine que les sciences ne sont nées que de l'opinion; au lieu qu'il n'est aucune science qui ne doive être (c) fondée sur des faits ou sur des principes positifs. Le peuple n'est pas non plus en état de juger des opérations de la nature. Les charlatans ou les imposteurs le sçavent trop bien. Il fera donc toujours aisé de sup-

(a) *Ibid.*(b) *De Decent. hab.* pag. 24-5.(c) *Ibid.* pag. 25.

INTRODUCTION. lv

poser des prodiges devant des idiots. La nature ne se connoît que par l'étude (a) & l'observation : l'étude n'est même que le moyen de commencer. Ce n'est qu'avec un heureux naturel bien cultivé qu'on peut espérer de saisir le (b) point direct des choses. Or tous ces avantages ne sont ni chez ces fourbes, ni chez le peuple.

» Quant à ces gens supersti-
 » tieux qui ont toujours la Reli-
 » gion à prétexter, & croient
 » trouver dans telle partie de
 » l'un ou l'autre animal, dans
 » des ablutions, dans des con-
 » jurations, dans des enchante-
 » mens, ou dans d'autres opé-
 » rations de cette nature, des re-
 » mède à ces maladies qu'ils at-
 » tribuent à quelqu'esprit malin ;
 » c'est un vain prétexte pour cou-

(a) *Ibid.* pag. 24.

(b) τὸ ζῆλον.

lvj INTRODUCTION.

» vrir leur ignorance , & une im-
 » piété détestable. En effet, tom-
 » be-t-il sous les sens qu'un Dieu
 » qui est la pureté même , &
 » toujours attentif à notre con-
 » servation , permette à un es-
 » prit malin de s'emparer d'un
 » corps , de le fouiller ? Ne doit-
 » on pas plutôt penser qu'il l'em-
 » pêcherait, si cela pouvoit être ?
 » Toutes ces opérations expia-
 » toires font de la Divinité un
 » être méchant & pervers , qui
 » dès-lors ne peut plus être Dieu :
 » mais elles n'ont de réalité que
 » la faim & l'indigence de ces
 » fourbes, qui abusent de la cré-
 » dulité pour vivre. En supposant
 » même que les prétendus for-
 » ciers puissent causer ou guérir
 » une maladie , je soutiens qu'ils
 » ne peuvent (a) le faire que par
 » des causes naturelles. »

(a) *De Morb. sacr.* pag. 86, 87, &c.

INTRODUCTION. Iviij

Tous ces prestiges ne fourniront donc jamais les reffources qu'on (a) ne doit chercher que dans l'habileté du médecin assez instruit pour opérer dans le corps les changemens convenables : de sorte que si l'on (b) n'a pas d'un traitement le succès qu'on osoit s'en promettre, après avoir tout considéré avec soin, il faut en rejeter la cause sur la violence de la maladie, & non pas sur des choses surnaturelles qui ne peuvent avoir lieu ; mais encore moins sur l'art qui ne peut pas renverser les lois de la nature. Vouloir qu'un médecin (c) gué-

On voit par ces réflexions ce qu'on doit penser de ce que dit *Perdulcis*, ou *Pardouc*, c. 7 & 8, *des maladies de l'esprit*. Il faut distinguer dans cet habile médecin les erreurs du tems d'avec le mérite personnel. Ce médecin est intéressant en bien des choses.

(a) *Ibid.* pag. 94.

(b) *De Arte*, pag. 6.

(c) *Ibid.*

lvij *INTRODUCTION.*

risse tout, c'est demander (a) une chose contradictoire ; parce que tous les mixtes sont continuellement dans un accroissement & dans un décroissement nécessaire ; & que par conséquent , le corps doit se dissoudre avec le tems, ou par l'action des causes instantanées suffisantes, comme nous l'avons dit.

Autant la superstition est blâmable dans un médecin , autant (b) sa crédulité est dangereuse , comme on l'a déjà dit. Tous les jours on voit mille choses assurées avec hardiesse & sans raison : ce sont autant de sources (c) d'erreurs. Il faut ainsi se

(a) *De decent. Habit.* pag. 29. *De Vict. rat.* liv. 3, pag. 34. *De Arte*, pag. 5.

(b) *De decent. Hab.* pag. 29.

(c) *Præcept.* pag. 28. Jean. Bauhin fait une réflexion fort sensée sur la crédulité : *Viro philosopho nil est pestilentius (populari persuasione:) quippè quæ & constantes ani-*

INTRODUCTION. lix

tenir en garde contre les fictions revêtues même de tous les degrés de probabilité. Tout ce qui n'est établi que sur le raisonnement seul , ne mérite aucune créance , parce que c'est d'après des faits constans qu'il faut raisonner ; autrement il résultera de grands (a) dommages dans la

mos interdum labefactet , & curiosos ac discendi cupidos inhibeat : simpliciores verò irritos occupet sincera & vana spe credulitatis , quâ nunquam ad genuinam & solidam rerum cognitionem perungere queant. Ejusmodi multa sunt hodie in nobilissimâ nostrâ arte medicâ , licet vana , falsa & præter rationem à doctis pro veris agnita , ac etiam usurpata. Hist. plant. tom. 1 , liv. 8 , pag. 157.

(a) Voici quelques-uns de ces faits qui sont autant d'abus de la crédulité. Doit-on croire Bartholin , lorsqu'il nous dit que la femme d'un cordonnier , que son mari avoit toujours connue *λεσβιαζω* comme les infâmes Lesbians , (*per os* ,) avoit rendu par la bouche un fœtus entier & bien formé de la longueur d'un doigt. L'homme seroit donc la seule cause matérielle de la génération. L'enfant peut donc aussi se former dans un autre viscère que dans celui qui est destiné à cela par la nature. Tout

- c vj

IX INTRODUCTION.

pratique de l'art. C'est ce qui est arrivé & arrivera toujours de la part de ceux qui voudront raisonner sur la nature des maladies & des effets possibles des médicamens, avant d'avoir des faits positifs de leur côté.

Ce n'est pas qu'il ne soit quelquefois (a) avantageux de consulter des particuliers : ce n'est même que par cette voie que

cela est faux : donc Bartholin, & tous ceux qui l'ont prétendu, se trompent. Foës paroît avoir donné dans une autre crédulité ridicule, par les faits qu'il rapporte à l'occasion de la barbe qui vint à Phaëtuse pendant l'absence de son mari. Voyez *Epid.* 6., pag. 301.

Nombre de médecins & de chirurgiens ont recommandé le caustique actuel au sciniput pour la céphalée, l'épilepsie, &c. Hoffmann est même de ce nombre. Purman, cité en allemand par M. de Haën, dit que le chirurgien peut le pratiquer sans crainte, & qu'il seroit à souhaiter qu'on le mît en usage dans les hôpitaux comme un remède infallible. Voyez ce qu'on en doit penser, d'après les expériences de M. de Haën, Tome III, part. 6, c. 6, pag. 180, &c.

(a) *Præcep. ibid.*

INTRODUCTION. lxi

l'art s'est formé. Celui qui ne s'in-
forme pas des cas individuels &
des faits , court risque (a) de ne
jamais arriver au but de l'art. Si
les anciens s'étoient conduit ainsi,
la médecine feroit encore un art
ignoré, ou l'art du hafard. Mais,
pour s'instruire des faits & en ti-
rer avantage , il faut (b) le ju-
gement le plus sain , rapporter
les observations (c) particulieres
à des principes généraux. C'est-
là la voie démonstrative , le
moyen d'éviter la surprise , &
de bien saisir l'occasion qu'il est
si important de sçavoir con-
noître.

» Ces réflexions (d) ne feront
» sans doute pas goûtées de ces
» charlatans qui n'ont que l'igno-

(a) *De prisc. Med.* pag. 9.

(b) *De decent. Habir.* pag. 25.

(c) *Præcept.* pag. 28.

(d) *Ibid.* pag. 29.

Ixi*j* INTRODUCTION.

» rance pour partage, & qui, in-
 » dignes du nom de médecin,
 » font de la médecine un art for-
 » dide, & ne sçavent pas que le
 » médecin doit être en tout guidé
 » par l'amour de l'humanité. Aussi
 » ces gens n'ont-ils de réputation
 » que par la protection de quel-
 » ques personnes de nom qui les
 » ont tirés de l'obscurité où ils
 » feroient toujours restés. Ils évi-
 » tent la présence des vrais mé-
 » decins, ne paroissent plus dès
 » qu'une maladie devient sérieuse,
 » &, par la conduite la plus
 » odieuse, refusent (a) le secours
 » qu'ils avoient fait espérer. De-
 » là vient que les malades, ne
 » sçachant à qui se fier, & pressés
 » par le désir de recouvrer la
 » santé, changent aussi volon-
 » tiers de remède, que ceux qui

(a) Je lis *βουδνησιαις*, le sens de *αὐξυτες* est
refusans. Foës a estropié le sens de ce passage.

INTRODUCTION. Ixiiij

» les traitent font paroître d'in-
 » conséquence. Le vrai médecin
 » au contraire (a) se met au grand
 » jour avec confiance. C'est avec
 » douceur qu'il se présente à ses
 » malades, fournit à leurs besoins
 » s'ils sont dans l'indigence; pré-
 » fere même la reconnoissance
 » des malades, à la gloire de les
 » avoir guéris. Mais c'en est as-
 » sez de ces réflexions sur cet ar-
 » ticle; revenons aux causes des
 » maladies.»

Outre les causes précédentes,
 il faut encore considérer la ma-
 niere (b) de vivre, laquelle in-
 flue si considérablement sur la
 santé. Nous entendons par-là tous
 les alimens solides & fluides, &
 les exercices. Mais il n'est pas
 si (c) aisé qu'on le pense de voir

(a) Je lis *ἐκ ἀπιστίας ἐστὶν ὅς οἱ ἐν ἀδυναμίᾳ*.
Ἀπιστία signifie *diffidens*.

(b) *De Nat. hom.* p. 7.

(c) *De Vi<. rat.* liv. 1, pag. 7.

Ixiv INTRODUCTION.

dans l'usage des alimens ce en quoi ils peuvent être utiles ou nuisibles. Il faut pour cela être exactement instruit de la nature de l'homme en général, & connoître ce qui peut résulter de (a) particulier par rapport aux climats, à l'âge, au tempérament, au sexe, à la situation des lieux, à la saison. On doit encore être parfaitement instruit de la nature particuliere de tout ce qui peut servir d'aliment. En effet, il est une (b) grande différence entre les substances d'une même espèce qui viennent dans des pays différens. Certaines substances sont même un poison pour une espèce d'animaux, & ne le sont pas pour une autre. On ne doit jamais

(a) *De Salub. vict.* pag. 4.

(b) *De Vict. rat.* liv. 3, pag. 34. Tachenius dit aussi: *Incredibile quod in aceto eluceat non solum vini, sed etiam regionis qualitas.* Hippocr. chim. c. 10, pag. 55.

INTRODUCTION. lxx

statuer rien de fixe à cet égard : c'est de l'expérience qu'il faut (a) l'apprendre. Les Traités qu'on a écrits sur cet article, laissent tous quelques chose à désirer, parce qu'on n'a pas pris l'expérience pour guide.

Des alimens innocens d'eux-mêmes deviendront une cause de maladie, si l'on n'y joint pas les exercices convenables. On doit toujours consulter l'âge, le tempérament, &c. lorsqu'il s'agit de raisonner d'après les exercices, (b) & voir dans la profession des sujets ce qui se trouvera de mal

(a) Muschembroeck nous propose une machine pour éprouver quels fruits sont d'une plus facile digestion, §. 1663, n° 28; mais il est bon de joindre à ces expériences la réflexion de Celse : *Non quidquid boni succi est protinus stomacho convenit, neque quidquid stomacho convenit protinus est boni succi*, liv. 2, c. 25. *Epid.* liv. 2, pag. 93. Voyez Foës, pag. 94.

(b) *De Viâ. rat.* liv. 1, pag. 7.

lxvj *INTRODUCTION.*

réglé entre les alimens , les exercices , & la force des fujets : car toutes ces choses (a) font autant de différences essentielles pour la santé ou la maladie. Faute de faire ces réflexions, on déduit de causes imaginaires (b) des effets qui n'y ont aucun rapport , ou l'on prescrit des règles contraires à la nature. Le corps succombe insensiblement (c) sous la force de causes lentes dans leurs opérations , mais qui n'en déterminent pas moins l'état malade tôt ou tard. En effet, le corps ne se dérange (d) que lentement de l'état de santé, à moins que les causes n'agissent violemment ; parce que la nature a pendant très-long-tems au-

(a) *De Salub. vict.* pag. 4. *De Vict.* liv. 1, pag. 10.

(b) *De prisc. Med.* pag. 18.

(c) *De Vict. rat.* liv. 1, pag. 7.

(d) *Ibid.* pag. 8.

INTRODUCTION. . lxvij
 tant de moyens (a) de rétablif-
 fement ou de conservation que
 de destruction. On ne fçaura
 donc jamais discerner ces caufes
 feçrettes, fi l'on ne fçait auffi (b)
 ce qui réfulte directement de ces
 différentes circonftances ; pour-
 quoi une chofe peut faire mal ,
 quand , & à qui ? Un médecin
 eft toujours inexcufable (c) lorf-
 qu'il n'eft pas inftruit à cet égard.

Les pañions (d) ne méritent
 pas moins d'attention & de ju-
 gement de la part du médecin.
 Conféquemment les difpofitions
 de l'efprit des fujets , tant com-
 me (e) caufes que comme (f)

(a) *De Morbo. facr.* pag. 94, *ἵνασαν*
ἔχει δυνάμειν ἐν ἐαυτῷ, καὶ ὅθεν ἀπὸ τοῦ, &c.

(b) *De priſc. Med.* pag. 18.

(c) *Epid.* 6, ſect. 8, n° 48, *συμφοραὶ*
γὰρ πολλαί : Res plena calamitatis eſt, dit
Foës.

(d) *Epid.* 6, ſect. 8, n° 28.

(e) *De Humorib.* pag. 17.

(f) *Epid.* 6, ſect. 7, n° 10.

lxviij *INTRODUCTION.*

effets des maladies, feront un objet des plus essentiels pour un homme jaloux de son devoir & de sa réputation. Il est étonnant combien un médecin peut contribuer au bien-être des malades, s'il a étudié le cœur humain. Quoiqu'il soit impossible de dire comment l'ame & le corps agissent réciproquement l'un sur l'autre, l'expérience nous fait voir tous les jours les effets les plus marqués de ce commerce mutuel. La tristesse (a), la crainte, causent un sentiment désagréable; on éprouve alors des anxiétés précordiales; le diaphragme, le cœur se resserrent: on sent une horreur par tout le corps: le cœur se ferme, ne reçoit plus de sang, & le sujet périt. Une joie excessive (b) produit le même

(a) *De Morb. Jac.* pag. 93.

(b) *Ibid.*

INTRODUCTION. Ixix
 effet. La colere (a) cause une pareille tension au cerveau, aux poumons ; ou le sang & les humeurs se portent alors avec impétuosité à ces parties. Au contraire, la tranquillité d'ame la met en liberté ; les soucis (b) la déplacent de son centre ; enfin les chagrins taciturnes & la misanthropie qui les suit, font périr (c) peu à peu : l'ame est alors comme un feu (d) dévorant qui

(a) *Epid.* 6, sect. 5, n° 8.

(b) *Ibid.* n° 10.

(c) *Coac.*

(d) *Epid.* 6, sect. 5, n° 5. Hipp. croyoit réellement, comme presque tous les anciens, que l'ame étoit un feu élémentaire & inaltérable, par conséquent immortelle. *De Carnib.* Il en place le siège dans le cerveau. *De Morb. fac.* pag. 99. L'auteur du Traité du Cœur la place dans le ventricule gauche du cœur ; *Moyse*, dans le sang, ou plutôt, selon le style de sa langue, il prend le sang pour l'ame : d'autres placent l'ame ailleurs. Le sophiste *Salluste*, dans la Collection mythologique de *Thomas Gale*, prétend qu'elle n'est ni hors du corps, ni dedans. Tous les

lxx INTRODUCTION.

consume le corps qui lui sert de nourriture.

Il faut dans tout bon (a) tempérament certaine ardeur naturelle ; mais cette ardeur deviendra bientôt excessive & même fureur , si le régime en augmente les degrés. Au contraire , un régime approprié au tempérament , & réglé de manière (b) à maintenir l'équilibre entre nos facultés naturelles , nous rend prudents , discrets ; empêche les passions de s'écarter de l'ordre de la nature : les facultés de l'ame en deviennent plus parfaites ; l'esprit est plus pénétrant , sur-tout lorsqu'on y joint les exercices convenables. De-là résulte l'état sain de l'ame & du corps. Quelque heureuses (c) qu'en soient les dispositions philosophes anciens & modernes n'ont fait que balbutier sur cet article.

(a) *De Viâ. rat.* liv. 1, pag. 19.

(b) *Ibid.* pag. 18.

(c) *Ibid.*

INTRODUCTION. lxxj
 sitions, il est de fait qu'elles se perfectionnent ou s'altèrent proportionnellement au régime. On voit par-là ce qu'un médecin doit considérer dans la manière de vivre par rapport aux passions.

Il doit en connoître le jeu particulier dans chaque individu, pour sçavoir en tirer parti dans le besoin, en excitant l'un (a) ou l'autre mouvement de l'ame, selon les vues qu'il peut avoir. Tantôt c'est la (b) colere, tantôt la crainte (c) dont il faut tirer avantage; & ainsi des autres passions qu'il est toujours avantageux de réveiller, sur-tout dans ces momens où la machine paroît succomber sous le poids des maux qui l'accablent. Il est de fait que la crainte a guéri des

(a) *Epid.* 2, p. 119. Voyez Foës, p. 20.
 Cette remarque est d'un habile homme.

(b) *Ibid.*

(c) *Epid.* 6, sect. 8, n^o 45.

Ixxij *INTRODUCTION.*

maladies supérieures à toutes les tentatives de l'art. Mais ce talent n'est pas (a) le fruit de peu de réflexions, & de peu d'exercice.

La connoissance de tous les objets dont on vient de voir le détail, mettra aisément le médecin en état de connoître le tempérament de chaque sujet. Or il est facile de reconnoître une maladie, lorsqu'on sçait celle à laquelle un sujet a le plus (b) de disposition ; & ce qui peut résulter de l'intempérie plus ou moins grande de ses humeurs, dans chaque saison & dans les différens âges, conséquemment à sa manière de vivre & de sentir.

Après ces causes éloignées internes ou externes, viennent les causes prochaines, ou celles

(a) *De humorib. καὶ ταῦτα διαγεγραμμένα,*
pag. 17.

(b) *Ibid.*

qui

INTRODUCTION. lxxiiij

qui (a) déterminent l'état actuel de la maladie. La connoissance de ces causes dépend de l'art d'interroger (b) les malades ou les assistans ; talent plus rare qu'on ne le croit communément : car, pour bien s'informer d'une chose, il en faut sçavoir un grand nombre. Il faut aussi sçavoir deviner dans une réponse, ce que (c) le malade ne peut dire. Après différentes interrogations, on examine (d) la suite & le point direct des réponses, l'analogie qu'elles ont avec les causes possibles du cas actuel : on cherche la différence des circonstances, & l'on fait un tout uniforme des parties dissemblables. Tel est le chemin des découvertes, & le

(a) *Epid.* liv. 2. pag. 89. *Epid.* 6, sect. 3, n° 25. Voyez Foës.

(b) *Epid.* 6, sect. 2, n° 33.

(c) *De Viſſ. rat. in acut.* pag. 52.

(d) *Epid.* 6, sect. 3, n° 16.

Tome I.

d

lxxiv *INTRODUCTION.*

moyen d'estimer (a) les choses à leur juste valeur. Quelque difficile (b) que cela soit, il faut du moins en approcher le plus qu'il est possible : car il est aisé de guérir une (c) maladie, quand on en connoît les causes.

Dès qu'on s'est assuré des causes de la maladie actuelle, on fera en sorte de s'assurer du moment où elle (d) a commencé comme telle, & avec quels symptômes. Cela est essentiel pour en estimer les différens états, & en reconnoître les crises qu'il est si important de ne pas méconnoître : pour cet effet, il est bon de se rappeler les principes suivans.

» Toute maladie est précédée
» de (e) signes précurseurs ou

(a) *De Alim.* pag. 51.

(b) *Ibid.*

(c) *De Nat hom.* pag. 10.

(d) *Aphor.* 12, liv. 1. *Epid.* 6, sect. 8 ;
n^o 32 & 33.

(e) *De Arte*, pag. 17. *De Vict. rat.* liv. 2,

INTRODUCTION. lxxv

» *avant-coureurs.* Quelquefois la
 » nature est assez puissante pour
 » empêcher l'état déterminé de
 » la maladie : alors ces signes dis-
 » paroissent. Quelquefois aussi ces
 » signes persévèrent : on est alors
 » à la veille d'une maladie. C'est
 » à ce moment qu'il faut appeler
 » l'art au secours ; & l'on sera peut-
 » être assez heureux pour détruire
 » les causes morbifiques , sans
 » que la nature souffre aucune
 » violence. » On agira donc se-
 » lon la nature des causes : ou la
 » maladie aura certainement lieu ,
 » parce que l'effet est nécessaire-
 » ment lié avec la cause.

Dès que la maladie est déter-
 minée , pour n'avoir pas pris les

pag. 38. Cet endroit est digne de l'attention
 d'un médecin. Hipp. y donne les signes qui
 résultent de la pléthore. Il appelle ces signes
τεταμένης , & *σημεία ἐξ αὐγρῆς ὄντα*. Les Latins
 les ont appelés *terrentia morbi*. Voyez ce que
 M. Grant a dit sur ces signes, *Traité des Fièvres*.

dij

Lxxvj *INTRODUCTION.*

précautions nécessaires, il se présente d'autres signes, ou les mêmes en partie, mais beaucoup plus sensibles. Ces signes sont 1^o ceux qui décelent la maladie à son commencement; 2^o ceux qui indiquent son accroissement; 3^o ceux qui indiquent son dernier accroissement, ou son état; 4^o ceux qui indiquent sa solution ou la crise, soit bonne, soit funeste, ou qui l'accompagnent. Tous ces signes présentent autant d'indications différentes, qu'il faut bien se garder de confondre l'une avec l'autre. C'est un point si important, qu'il n'est de médecin (a) capable de traiter une maladie, que celui qui sçait juger pertinemment de la valeur des signes: car ce n'est que par-là qu'on sçait être (b) utile ou ne

(a) *De Medico*, pag. 23.(b) *Epid.* 1, pag. 22. Voyez la réflexion

INTRODUCTION. lxxvij
pas nuire : ce en quoi se renferme
tout l'art d'un médecin.

Comme on range quelquefois sous une même dénomination des maladies différentes , mais dont la dénomination se prend du symptôme le plus sensible , il ne faut pas s'attendre à voir les mêmes signes dans ces maladies : ou les mêmes signes ne présenteront pas les mêmes indications , par rapport au concours des signes différens ; principe important , & dont on peut voir l'exemple au Livre 2 *des Maladies* , pages 32 & 33. Il s'agit là de *différentes especes de pleurésies*. Le traitement y est exposé d'une manière très-sage & digne d'un grand maître.

Ici (a) s'ouvreroit le plus vaste

importante de Galien sur ce principe essentiel, *Οὐ συνιστά*, &c. p. 23. édit. de Foës, f. 7.

(a) Les écrits d'Hippocrate traitent pres-
d iij

lxxviii *INTRODUCTION.*

champ de la médecine, si mon but étoit d'entrer dans le détail de tous les rapports de ce qui peut être considéré comme signe. Il me suffit d'en indiquer les principaux : on les trouvera examinés dans le corps de l'Ouvrage suivant. Le premier objet qui marque à certain point l'état du malade, est son extérieur ; sçavoir, l'état des yeux, de ses lèvres, du visage ; l'action de ses mains, sa position dans le lit : tout cela est exposé par un habile maître,

que tous des signes, soit en général, soit en particulier. Cet habile maître, qui regardoit avec raison la séméiotique comme la partie la plus importante & la plus difficile de la médecine, paroît s'être proposé dans tous ses écrits, de ne laisser rien à désirer là-dessus à ceux qu'il instruisoit : aussi n'est-il encore de vraie séméiotique que la sienne. Ceux qui ont cru qu'il n'avoit fait que peu d'attention au pouls, sont tous convaincus de faux, parce qu'il dit, *de Dieb. judicat.* pag. 25. *de Aliment.* pag. 52. *de Humorib.* pag. 15, & ailleurs. J'ai fait voir dans une note de l'ouvrage, combien il l'avoit exactement connu.

INTRODUCTION. lxxix
Prænot. f. 2, p. 4, &c. Le médecin voit ensuite l'état du pouls, qu'il est important de tâter en plusieurs endroits, aux deux bras, aux tempes, aux angles des yeux, si l'on veut reconnoître les crises & les bien juger. L'état de la respiration si analogue à celui du pouls, est un signe d'une grande autorité pour établir le pronostic : en faisant attention de ne pas confondre το συγγενές ce qu'il y a de *naturellement extraordinaire* dans certains sujets relativement à ces deux signes. Le pouls varie aussi selon les différens âges (a) & les différens sexes, les saisons & les passions.

On examine ensuite les ex-
 crétions, telles que les sueurs cri-

(a) Avicenne veut que l'on ait égard à la différence que le climat peut causer dans le pouls, liv. 1, fen. 2, doct. 3, c. 10. Personne n'a mieux vu que lui les différences que les passions causent dans le pouls. *Ibid.* c. 18.

d iv

lxxx INTRODUCTION.

tiques ou non telles ; les urines , les felles , la falive ; les hémorragies qui ont lieu par des voies ordinaires , telles que celles des narines , de la gorge , des poudrons , des gencives , des vaisseaux hémorroïdaux , de l'utérus ; ou par des voies extraordinaires , comme par la peau , ou à l'une ou l'autre partie où la nature ne les produit pas ordinairement. Il ne faut pas confondre celles qui viennent (a) de la gorge avec celles des poudrons : les plus habiles y font tous les jours trompés.

Les exhalaisons du corps & des excrétiens , & la couleur de ces dernières , ne font pas à négliger. L'haleine plus ou moins forte , les rots acides , nauséabonds , fétides ; l'appétit , la soif , les spasmes , la douleur , l'état des hypochondres ; les palpita-

(a) Voyez les médecins de Breslaw , p. 21 , édit. Halleri.

INTRODUCTION. lxxxj
tions de cœur , les tremblemens,
les chaleurs , les anxiétés précor-
diales ; les dispositions plus ou
moins volontaires des malades
à prendre ce qu'on leur donne ,
& mille autres choses deviennent,
par les circonstances, les signes les
plus importans pour un habile
observateur , & qu'un œil peu
attentif n'apperçoit même pas ,
au grand danger des malades.
Toutes ces choses sont même des
signes plus ou moins significatifs,
selon les différens périodes des
maladies.

Je ne dirai qu'un mot sur les
signes décrétoires : ces signes im-
portans ne doivent pas paroître
trop tôt , & par conséquent point
sans coction. Tout signe d'un état
avantageux dont il n'est pas de
cause réelle , est un signe trom-
peur & même funeste. Voyez la
remarque essentielle que Foës fait

lxxxij *INTRODUCTION.*

sur cet article. *Epid. 2, f. 7, p. 205.* Hippocrate nous présente cependant quelques malades qui se sont guéris sans crise manifeste. Mais comme toute chose, suivant lui, suppose toujours une raison suffisante, on est forcé de convenir que dans ces sortes de cas, les crises partielles, insensibles même au sujet, ont suppléé à l'effet d'une crise manifeste. Les maladies chroniques ont même leurs crises comme les maladies aiguës : c'est ce dont les habiles médecins conviennent tous. En effet, la solution d'une maladie se fait, ou par assimilation des principes morbifiques que la nature réduit au caractère de nos humeurs, ou par séparation & excretion. Dans l'un ou l'autre cas, la crise ou la destruction des matieres morbifiques aura donc lieu. Mais, comme la nature ne peut

INTRODUCTION. lxxxiiij
 pas toujours , ou réduire toutes
 les matieres morbifiques , ou en
 faire la féparation totale , il y
 aura donc auffi des crifes com-
 plettes, ou des crifes incomplet-
 tes , qui tantôt fe fuccedent par
 intervalles & détruifent enfin la
 caufe de la maladie ; tantôt oc-
 caſionnent des métaſtaſes , d'où
 il réfulte d'autres maladies.

La ſucceſſion des maladies ,
 à laquelle Hippocrate vouloit que
 les médecins fiſſent tant d'atten-
 tion, n'a pas encore été examinée
 depuis lui & Galien avec l'at-
 tention qu'il y apportoit. On ne
 voit même prefque rien , ſur ce
 fujet, de bien réfléchi chez les
 médecins modernes , avant Ba-
 glivi, & Rega *de Sympath.* que
 l'on peut conſulter pour en voir
 quelques exemples. Une mala-
 die peut donc être caufe d'une
 autre , & quelquefois plus grave.

lxxxiv *INTRODUCTION.*

Cela nous fait voir qu'il ne suffit pas de tenter une guérison, mais qu'il faut encore en prévoir les suites. Ce qui est maladie dans un tems, ne l'étant plus dans un autre, ou du moins étant le moyen unique de conserver la vie du sujet, ce seroit une imprudence extrême d'en tenter la guérison. Les hémorroïdes, par exemple, se guérissent tous les jours en apparence, & l'on est surpris, quelques années après, de voir les sujets attaqués de maux de poitrine, de goutte, de douleurs latérales fixes & intraitables. La migraine est aussi suivie des plus dangereux effets, si on la traite inconfidérément. L'humeur qui la cause, est la plûpart du tems de la nature des humeurs goutteuses; c'est sur le foie, les poumons, les intestins, les vaisseaux hémorroïdaux qu'elle se jette, si

INTROUCTION. lxxxv
 on l'inquiète mal-à-propos. J'en
 ai vu plusieurs exemples : c'est à
 la nature à chercher une issue ou
 au moins un lieu convenable à
 cette humeur, pour en garantir les
 parties nobles. La nature opere
 alors de tems en tems quelques
 crises partielles, qui font tout le
 soulagement qu'on doit attendre,
 quand les remèdes pris prudem-
 ment & long-temps sont inutiles.
 Si l'humeur de la migraine s'est
 déposée aux vaisseaux hémorroï-
 daux, & qu'on lui fasse quitter
 cet endroit par des topiques, le
 sujet mourra peut-être subite-
 ment, comme cela s'est vu.

Les maladies cutanées, fui-
 vies si souvent des accidens les
 plus funestes, pour avoir été gué-
 ries inconsidérément, ne prou-
 vent que trop combien il faut
 de prudence pour entreprendre
 de les guérir. C'est un serpent

lxxxvj *INTRODUCTION.*

caché sous l'herbe , lequel fait périr tôt ou tard ceux qui l'ont osé toucher. J'ai vu les spasmes & les convulsions succéder à une guérison apparente de la *goutte-rose*. La guérison de la gale est quelquefois suivie d'hydropisie , d'apoplexie , d'épilepsie , de manie. Il est si vrai que ces maladies en viennent alors , qu'on les fait cesser en faisant reprendre la gale , si les sujets n'en sont pas encore les victimes.

J'ose ici dire deux mots des suites des maladies vénériennes traitées par des ignorans , ou avec le sublimé corrosif. Je ne sçais comment des gens qui se vouent par état au bien de l'humanité , osent (a) introduire un

(a) *Quare fidem nostris autoribus adhibentes non credamus quibuscunque medicinis ; nec vulnere vulnus superponendum putemus : sed ià aëgris remedium porrigendum esse credamus, ut neque gravibus tormentis, neque in-*

INTRODUCTION. lxxxvij
 pareil remède dans le corps humain. Je conviens qu'aux grands maux , il faut les grands remèdes : mais ces remèdes ne doivent pas non plus excéder les forces de la nature. J'ai vu plusieurs sujets réellement guéris de maux vénériens par l'usage de ce médicament , traîner une vie languissante , & périr d'une phthisie hépatique. Ceux qui préconisent ce remède , & l'administrent si légèrement , devroient au moins prévenir ses suites. Les correctifs dont on use dans ce traitement , ne sont pas suffisans pour apprivoiser un pareil remède. Le mercure doux joint au soufre doré d'antimoine produit les effets les plus avantageux , sans exposer aux mêmes

tolerabili medicinæ curatione crucientur. Epist. Vindici. ante Marcel. de Medicament. Med. princip. edit. H. Steph.

lxxxviii *INTRODUCTION*
 risques; il est donc préférable. S'il manque quelquefois, le sublimé n'est pas non plus suivi d'heureux succès dans tous les cas. Les mauvais reliquats du traitement avec le sublimé sont d'autant plus dangereux, qu'ils se manifestent toujours à des parties tendineuses ou aponévrotiques, comme j'en ai vu plusieurs exemples, & cela, quelques années après la guérison des maux vénériens. Les ulcères qui en sont résultés étoient des plus malins & intraitables. Ces conséquences sont d'autant plus à craindre, qu'il n'est pas aujourd'hui un barbier qui ne se flatte de sçavoir employer ce remède, dont les plus habiles gens même ont tant de raison de redouter l'usage.

Il y a à la fin du Tome III de cet Ouvrage un Errata que le Lecteur est prié de consulter.

DE



DE L'EXPÉRIENCE EN MÉDECINE.



LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

De la Différence de nos Connoissances.



E développerai mieux les idées que je me suis faites de l'expérience, en rappelant d'abord les différentes sources de nos connoissances.

Nous acquérons des connoissances par le moyen des sens, & par la réflexion que l'esprit fait sur lui-même conséquemment à l'impression des objets qui ont affecté les sens.

Tome I.

A

2 DE LA DIFFÉRENCE

Parmi le grand nombre des objets qui se présentent sur le vaste théâtre du monde, les sens en saisissent autant qu'il leur est possible, & confient (a) le dépôt de ces impressions

(a) L'auteur dit, *en confient le souvenir à la mémoire*. Du reste, voici comme Hippocrate rend la même pensée. « Les sens sont » premièrement affectés, & servent comme » de guide à l'esprit pour la perception des » objets; l'esprit retient ensuite, comme en » dépôt en lui-même, les perceptions des » objets dont il a eu occasion d'être affecté » plusieurs fois, & se les rappelle ensuite au » besoin, & de la même manière qu'il les a » saisis. J'admets donc (en médecine) tout » raisonnement qui partira d'un fait, & qui » tendra à une conséquence appuyée sur une » chose manifeste; car on sent bien que l'esprit peut raisonner avec certitude d'après » des faits manifestes qu'on prendra pour principe d'un raisonnement; au lieu que, si » l'on ne forme de raisonnement que d'après » des probabilités, & non d'après des inductions fondées sur la certitude d'un fait, on a » toujours lieu de se repentir de ses conclusions: en effet, ce n'est raisonner qu'au hasard.... C'est pourquoi il faut, en général, s'attacher à des faits, partir de-là pour » généraliser les principes de notre art, ne

A

.1 amol

DE NOS CONNOISSANCES. 3

à la mémoire. Or j'appelle *matiere brute* la collection de ces impressions des sens, ou les idées simples que les sens nous fournissent alors.

L'esprit compare, dispose, & lie ces idées simples acquises par les sens, apperçoit leurs rapports, & en forme des idées composées. De ces idées, il déduit & établit des principes, pour en tirer ensuite des conclusions qui découlent naturellement des principes simples & certains, ou qui sont la conséquence de plusieurs principes compliqués, tant certains qu'incertains; &, dans ce dernier cas, ce sont les facultés réunies de l'esprit, qui agissent.

» jamais les perdre de vue, si l'on veut que
 » la médecine devienne un art facile à exer-
 » cer, & ne pas s'exposer à y commettre
 » des fautes. » *Hip. Præcept.* Je cite ici ces
 différens passages d'Hippocrate, pour faire
 voir avec quelle sagesse cet habile homme
 avoit envisagé les principes de l'expérience
 du médecin. Aussi voyons-nous, par ses
 Aphorismes, que jamais homme n'a mieux
 possédé que lui l'art de généraliser les prin-
 cipes, comme le disent fort bien les méde-
 cins de Breslaw, page 413, *édit. Haller.*

A ij

4 DE LA DIFFÉRENCE

Les sciences diffèrent encore plus entr'elles par la différence de ces principes, que par leurs objets. Les unes sont claires, simples, certaines, trouvent toutes les avenues de notre ame ouvertes; elles y entrent sans éprouver de résistance, & portent la conviction avec elles: les autres demandent à être approfondies, & ne présentent aucun côté lumineux qu'à la faveur de l'expérience, c'est par ce moyen seul qu'on peut les saisir; mais la persuasion ne les accompagne pas comme les autres, parce qu'elles ne sont pas si aisées à comprendre. Les connoissances qui découlent de principes clairs, simples & certains, font une partie des mathématiques; car il n'y a rien de certain que les mathématiques pures. Les connoissances des vérités que l'on déduit de principes compliqués en partie certains, en partie incertains, comprennent sur-tout ce que nous appelons la morale, la politique, l'art militaire, & l'art de guérir.

La médecine, non plus que les

DE NOS CONNOISSANCES. §
 autres sciences susdites, n'est pas si
 sûre que les mathématiques pures ;
 car il reste souvent quelques doutes
 après les preuves qu'elle peut admi-
 nistrer. Il faut , pour la médecine ,
 l'esprit le plus délié & le plus péné-
 trant , parce que souvent elle est
 obligée de s'en tenir à de simples
 probabilités, dont il n'est pas possi-
 ble de saisir le plus haut degré , sans
 une extrême pénétration ; & que le
 médecin ayant presque toujours à
 faire l'application de principes qui
 ne sont pas déterminés par l'évi-
 dence , il doit être , malgré lui-mê-
 me , inventeur dans la pratique de
 son art. (a)

(a) Sydenham avoit donc raison de dire
 que « la science de la médecine surpassoit
 » une capacité ordinaire, & qu'il falloit plus
 » de génie pour en saisir l'ensemble, que
 » pour tout ce que la philosophie peut en-
 » seigner ; car les opérations de la nature ,
 » sur l'observation desquelles seules la vraie
 » pratique est fondée, exigent, pour être
 » discernées avec la justesse requise, plus de
 » génie & de pénétration que celle d'aucun
 » autre art fondé sur l'hypothèse la plus pro-
 » bable. » Réponse au D. Brady.

A iij

6 DE LA DIFFÉRENCE

La connoissance des idées simples est la base de chaque science particuliere. L'industrie des individus de l'humanité s'occupe à tirer du monde moral & physique la matiere brute des sciences, & la livre, en cet état, au philosophe. Celui-ci parcourt, examine d'un œil pénétrant l'amas de ces provisions, en rejette les unes, & garde les autres.

Cette matiere brute ne sçauroit jamais être trop abondante. Nous avons obligation & à celui qui ramasse tout pêle-mêle sans porter ses vues plus loin, & à celui qui, plus intelligent, ne cueille qu'avec délicatesse la fleur des choses qui se présentent à lui, & au grand génie, qui, tel qu'un Démocrite, un Aristote, un Bacon, vient s'abaisser pour considérer la nature dans tous ses points, & présente déjà aux races futures la matiere qui doit devenir la source féconde des notions générales, & des vérités les plus lumineuses.

A mesure que les sciences s'étendent, chaque partie qu'on connoît

DE NOS CONNOISSANCES. 7
 dans la nature , trouve sa vraie destination. La postérité profitera , à cet égard , des mémoires , & des collections de nos académies. Elle en extraira ce qui s'y trouve d'utile , disposera de tout pour son avantage : on sera alors plus pauvre en livres , mais plus riche en idées. Pourquoi cette occupation ne feroit-elle pas aujourd'hui celle de tant de personnes de loisir , à qui le sort a donné & les talens & les moyens ? car ces extraits ne sont pas l'ouvrage de l'ignorance.

Il n'y a que la philosophie qui puisse nous faire profiter des perceptions de nos sens , & étendre les bornes de notre esprit , parce que la philosophie seule est l'art de diriger la raison dans toutes ses recherches , de lier & d'arranger les idées acquises par le canal des sens.

Tout mon ouvrage est donc destiné à présenter l'enchaînement des principes dont la connoissance & l'application font ce que j'appelle *expérience*. Mais , comme il est des règles d'une utilité directe , & même

A iv

8 DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE.

d'une nécessité indispensable, qui pourroient devenir ou inutiles, ou difficiles à saisir, faute d'exemples, non-seulement je ferai voir au lecteur curieux d'instructions ce que c'est que l'expérience dans l'art de guérir; je le conduirai même à cette expérience sur la route de la nature.

C H A P I T R E I I.

De la fausse Expérience.

ON regarde, en général, l'expérience comme le simple produit des sens. L'esprit semble y avoir si peu de part, que tout ce qui peut y être d'intellectuel, y est regardé comme aussi matériel que les perceptions des sens. C'est-là ce que j'appelle *fausse expérience*, parce qu'elle n'est fondée que sur des observations fausses ou peu réfléchies, &, par conséquent, insuffisantes, ou faussement déduites de principes vrais en eux-mêmes.

DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE. 9

On appelle communément aussi *expérience* la connoissance que l'on acquiert d'une chose par la seule intuition répétée du même objet. Selon ce principe, il ne faut qu'avoir beaucoup voyagé pour avoir la plus grande expérience du monde ; un ancien officier aura de même la plus grande expérience possible de la guerre ; une vieille garde-malade vaudra le médecin le plus expérimenté. Un médecin qui a vu le plus grand nombre possible de malades, sera pareillement le plus accompli : aussi le peuple le préfère-t-il toujours ; & , sans s'inquiéter de ce qui caractérise la véritable expérience, il accorde à la vieille femme & au vieux médecin l'estime qu'il devrait n'accorder qu'à une longue & véritable expérience. Le peuple ne demande pas s'il est instruit, pénétrant, homme de génie ; mais s'il a des cheveux blancs.

Ces jugemens inconsiderés ne viennent que de l'idée que la portion aveugle des hommes se fait de la vieillesse. On suppose qu'un

A v.

10 DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE.

homme âgé a plus vu qu'un jeune homme, & l'on conclut ensuite qu'il a dû penser davantage, puisqu'il a plus vu. Voilà pourquoi l'on honore inconsidérément des vieillards indignes de la moindre estime, & pourquoi les qualités les plus frappantes, & les actions les plus brillantes perdent tout leur prix ; *c'est un jeune homme*, dit-on.

La seule prérogative que le jeune homme, rempli de mérite, ne peut pas disputer au grison ignorant, c'est le nombre des années ; & l'on attache l'expérience à cette pitoyable prérogative, afin que du moins le vieillard puisse toujours avoir là son recours pour opprimer le jeune homme ; & que le vieux arbre desséché arrête, sous ses branches stériles, les efforts que fait la jeune plante pour s'élever avec avantage.

Ce préjugé devient d'autant plus nuisible au jeune homme, qu'il reste toujours jeune vis-à-vis du vieillard. J'ai souvent remarqué de ces foibles cervelles qui regardoient toujours un jeune homme de mérite comme un jeu-

DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE. II

ne homme, malgré son acquit & sa capacité, parce qu'ils l'avoient vu naître. C'étoit, en toutes circonstances, le même ton sévère & imposant qu'ils tenoient à son égard, lors même qu'il pouvoit être leur maître, & leur étoit en effet de beaucoup supérieur par ses talens. Il me semble entendre la nourrice d'un général d'armées couvert de blessure : *il a pourtant crié & pleuré dans mes bras!*

L'âge nous fournit l'occasion d'entendre notre esprit; mais chacun n'en a pas la volonté: d'ailleurs, tout esprit n'en est pas susceptible. La vieillesse d'un médecin respectable par son mérite, est une vieillesse honorable; sa gloire le suit par-tout: l'estime & les respects des jeunes médecins devancent ses pas; ils l'appellent leur père, leur mentor; il est leur lumière dans l'obscurité qui les enveloppe souvent. Mais de vieux jours après une jeunesse peu estimée, ou plutôt la vieillesse d'une foible cervelle, n'est qu'ignominie. En effet, soixante-dix ans de stupidité feront-ils jamais un homme respec-

A vj

12 DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE.

table ? Un vieux médecin, sans mérite, n'est à mes yeux qu'un homme redevenu une seconde fois enfant. Il n'a de force que dans son opiniâtreté : ces vieillards stupides ne pensent pas qu'ils étoient déjà, en naissant, à leur âge de soixante-dix ou quatre-vingts ans.

On voit donc que la fausse expérience n'est tout au plus qu'une aveugle routine, & qui ne suit aucune loi. Cette routine se borne dans le cercle de certaines actions, & dans la répétition de certaines maximes dont elle ignore les raisons & les rapports ; en un mot, *un médecin de routine* exerce un art dont il ignore jusqu'aux moindres principes ; & il s'en embarrasse d'autant moins, que le peuple, dont il capte les suffrages, les croit aussi inutiles que lui.

Par le peuple ou le vulgaire, j'entendrai, dans tout le cours de cet ouvrage, ces gens qui, peu inquiets de ce que l'on a dit de grand & de vrai dans tous les âges, & incapables eux-mêmes de saisir ces grandes découvertes ou ces vérités,

DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE. 13
voient toujours mal ce qui se passe
sous les yeux du grand nombre des
hommes, & s'en font beaucoup ac-
croire. C'est-là ce peuple ou ce vul-
gaire qui prend la routine pour la
base des connoissances humaines, &
conséquemment pour le véritable
esprit.

Qu'il me soit permis, dans un ou-
vrage de la nature de celui-ci, de
faire quelques réflexions sur cet abus.
Toute réflexion est toujours bien
placée, quand elle devient une partie
intéressante dans un ouvrage, & qu'elle
se lie, comme d'elle-même, à l'en-
chaînement des propositions fonda-
mentales. D'ailleurs, on a toujours
droit de s'inscrire en faux contre
les abus, sur-tout lorsqu'ils peuvent
influer sur toute sorte d'états.

C'est donc aussi sur cette aveugle
routine que le vulgaire bâtit le sys-
tème de l'éducation de la jeunesse.
Quelle funeste conséquence ne doit-
il pas résulter de la conduite d'un
maître, qui, conformément à la pra-
tique reçue, & sans rien examiner
davantage, ne cherche uniquement

14 DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE.

qu'à rendre une jeune tête aussi stupide que la sienne ? Au lieu d'ouvrir l'esprit de son disciple, en lui apprenant à fixer un œil attentif sur tout ce qui l'environne, il lui remplit d'abord la tête de mille idées abstraites que ni lui ni son disciple ne sauront jamais apprécier. Est-il étonnant que les difficultés que rencontre l'élève, tant dans le moment présent, que par la suite, retiennent son esprit comme dans des entraves, & le forcent à s'en tenir à la seule routine, qui se contente & plus brièvement & plus aisément d'une imitation servile ? Tel est cependant l'abus où tombent presque tous les maîtres : chacun apporte ses raisons bonnes ou mauvaises. Les uns croient ne devoir voir qu'avec les yeux des générations les plus reculées. Ces ancêtres, dit-on, étoient des hommes respectables à tous égards : donc il faut suivre la routine. Les autres, incapables d'apprécier le mérite des anciens, & trop orgueilleux pour reconnoître quelque sçavoir dans leurs contempo-

DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE. 15
rains, sont comme un pilote sans
boussole, qui n'a plus de ressource
que dans la première étoile qu'il peut
appercevoir; il vogue au hasard, ar-
rivera peut-être au port: comment?
Comme ces maîtres y arrivent, en
suivant la routine, sans réfléchir à
tous les écueils contre lesquels ils
auroient certainement fait naufrage,
s'ils les avoient rencontrés. Quel-
ques autres, peut-être encore plus
blâmables, & trop peu éclairés
pour douter avec méthode, ne
voient rien de vrai que des hasards
que mille raisons contraires démenti-
ront peut-être au premier moment;
& ils se contentent encore de la rou-
tine. On en voit aussi tomber dans
un abus non moins dangereux. A
peine a-t-on ouvert quelques livres,
dès l'instant on se croit au niveau
des plus grands hommes. L'on n'a
bientôt plus besoin d'instruction. On
fonde son expérience sur un recueil
que l'on fait, & souvent avec dé-
dain, des préceptes qu'on croit les
mieux vus, & l'on ne s'aperçoit
pas qu'on agit encore plus aveuglé-

16 DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE.

ment qu'en suivant *le grand trait*, ou la routine. Tel est cependant assez fréquemment l'appareil avec lequel un disciple paroît en public, sous les yeux d'un maître tout fier de lui avoir rempli la tête de ces préceptes, & qui ne réfléchit pas qu'au premier moment le disciple échouera, avec ce sçavoir emprunté, contre la moindre difficulté. Faut-il être surpris que des enfans, ou des jeunes gens instruits de cette manière, ne fassent que des sujets très-médiocres dans un âge plus avancé, après avoir donné les plus belles espérances ? C'est cependant ce qu'on voit tous les jours, & ce qui doit nécessairement arriver, quand on ne tend qu'à former des esclaves de la routine.

Cette maîtresse aveugle ravit même à la société le plus grand avantage qu'elle a droit d'attendre de ses membres. Des citoyens instruits par des maîtres aussi aveugles, ou d'une manière aussi abusive, seront-ils jamais en état de connoître, comme il le faudroit, l'homme physique

DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE. 17
& moral ? Cette connoissance , qu'on peut regarder comme le principe du bonheur de la société , comme la première & la plus noble de nos connoissances , toujours masquée ou toujours méconnue par la routine , est cependant la seule qui puisse former des hommes , & , par conséquent , de vrais citoyens. Le médecin même semble être plus intéressé à saisir ce point essentiel , que toutes les autres classes de la société civile. En effet , les passions jouent souvent un si grand rôle dans les maladies , qu'on ne peut , sans un crime manifeste , se donner pour médecin , sans avoir fait une étude particulière de l'homme.

On s'imagine cependant qu'il n'est rien de plus aisé à saisir que cette connoissance sublime. Mais où va-t-on la chercher ? Dans la conversation ou la fréquentation de gens qui n'y ont peut-être jamais réfléchi de leur vie , ou qui , pleins de préjugés , approuvent ou condamnent d'après les lois & les règles qu'on leur a dictées dans leur jeu-

18 DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE.

nessé. Ce sont néanmoins ces gens-là qui, dans un âge plus avancé, vantent sans cesse leur expérience, & ne font pas attention qu'on pourroit leur dire, comme le fit un jour un jeune soldat à un vieux capitaine : *Le seul avantage que vous avez sur moi, c'est d'avoir usé plus de souliers.*

En effet, nous voyons tous les jours combien cette prétendue expérience se trouve stérile ou impuissante. C'est ce qui doit nécessairement arriver, quand on n'a étudié ni l'homme ni la nature.

L'agriculture languissoit depuis très-long temps sous les mains d'ignorans esclaves de la routine. On ne devoit pas exiger que le cultivateur examinât de lui-même, & sans être conduit par le philosophe, les mystères de la nature : ordinairement il n'a d'esprit que ce qu'il lui en faut habituellement pour défricher, labourer, ensemer, & faire sa récolte ; il n'a même pas assez de raison pour se rendre à des avis. Les préjugés ont tant de pouvoir, que le paysan le plus misérable goûte

DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE. 19
même le plaisir de la liberté dans son
opiniâtreté. Qu'un cultivateur intel-
ligent recueille en un an, plus que
ce paysan en dix, *je n'aurois jamais*
cru cela, dit-il; mais il s'en tient à
sa routine & à la pratique de ses
peres, plutôt que d'examiner s'il ne
tireroit pas du même champ le mê-
me avantage que l'autre. Les habi-
tans de Minorque, au lieu de greffer
leurs arbres comme ils le virent d'a-
bord faire aux Anglois, se conten-
terent de leur dire que personne ne
sçavoit mieux que Dieu comment
les arbres devoient croître. Un
amour éclairé du genre humain, a
donc engagé certain nombre de ci-
toyens à arracher l'agriculture à
cet abus superstitieux de la routine;
&, depuis quelques années, il s'est
formé plusieurs sociétés qui se sont
consacrées à suivre ces vues. Nous
n'examinons pas ici si c'est le blé
ou le fer, c'est-à-dire la faim ou la
force qui ont d'abord civilisé les
hommes; mais nous commençons à
comprendre qu'avec un coin de terre
& du fer, il est possible de vivre

20 DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE.

plus à l'aïse que ces vastes empires affamés avec leurs flottes chargées des richesses de l'un & l'autre monde. Cependant l'aveugle routine préfère encore le fumier à l'étude de la nature, malgré les vues avantageuses de ces sociétés.

Il en est de l'artisan comme du paysan. Il se borne volontiers à ce que ses prédécesseurs lui ont transmis sur son métier, & n'ambitionne rien de plus. Sans adresse & sans art que la seule habitude, il exerce ses mains toujours d'une même manière au même travail. Comme il ignore les inventions des autres, il ne cherche pas de nouvelles lumières; ce qu'il sçait lui suffit, selon lui: ce n'est pas le plus court chemin qu'il tient, c'est le plus connu, fût-il le plus long; l'habitude est tout son sçavoir. On a vu, il n'y a pas long-temps, à Paris, la preuve de ce que j'avance. Parmi les gens éclairés qui se réunirent pour publier ce grand ouvrage qui a fait tant d'honneur à la France, plusieurs se chargerent de se rendre chez les ar-

DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE. 21
tifans, & de les interroger sur leurs
métiers, entrant même dans les plus
menus détails de leurs outils. Mais
ils virent avec étonnement qu'il se
trouvoit à peine douze artisans capa-
bles de s'expliquer nettement sur
leurs outils & leurs ouvrages : plu-
sieurs même ne connoissoient pas le
nom des outils dont ils se servoient
depuis quarante ans. Rousseau ap-
pelle ces gens, des machines qui en
font agir une autre.

Parlerai-je ici de l'influence de la
routine sur la politique, cet art de
conduire les hommes, encore plus
bizarre que l'esprit humain ? Le temps
qui change, malgré l'homme, son
esprit & ses mœurs, n'autorise-t-il
pas aussi à admettre des modifica-
tions même dans l'esprit des lois
fondamentales d'un Etat ? Les révo-
lutions continuelles, qui apportent
tant de changemens dans la société
civile, ne sont-elles pas une raison
plus que suffisante pour changer aussi
la constitution d'un Etat, du moins
à un certain point ? Jettons les yeux
sur les différens Etats de l'Europe :

22 DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE.

n'y voyons-nous pas la preuve de la nécessité de ces changemens dans le gouvernement? Si l'esprit de l'homme étoit toujours dans un état permanent, oui, la routine ou des lois invariables deviendroient non-seulement plausibles, mais même nécessaires. Mais l'instabilité & l'inconséquence de l'esprit humain, ne prouvent que trop que la politique doit encore plus varier dans ses combinaisons, que l'homme ne varie dans ses écarts.

Je ne prétends pas ici que la politique n'ait pas ses principes déterminés. C'est toujours l'avantage d'un Etat, &, par conséquent, le bien-être de chaque individu que la politique doit envisager dans toutes ses combinaisons. Il n'est même aucun art dont les principes & les lois soient aussi simples, si l'on fait comme il faut l'esprit du gouvernement. Que la cupidité disparoisse, & la politique deviendra un art qui rendra bientôt heureux le prince, les magistrats & le peuple. La plupart des politiques s'imaginent aussi qu'ils sont en

DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE. 23

état de tout prévoir & de tout exécuter, quand ils se sont proposés pour modèle tel ou tel grand homme. Mais ils ne réfléchissent pas qu'ils ne sont plus dans les mêmes circonstances ; & que d'ailleurs, pour imiter ce grand homme, il faut avoir son génie & sa capacité ; sans quoi, c'est s'exposer avec témérité en se conduisant par le principe de l'imitation. L'un est un grand peintre, qui même, sans faire attention qu'il dessine en peignant, me rend ses idées avec l'expression la plus juste & la plus vive ; tandis que ses imitateurs sçavent tout au plus calquer sur son ouvrage. C'est sans doute de ces gens que Socrate & Bollinbroke ont voulu parler, quand ils ont dit que de toutes les sciences & de tous les arts, il n'en est point qui demande moins d'étude & de connoissance que la politique.

L'art militaire, destiné à défendre les droits de l'homme, n'est pareillement, selon bien des gens, qu'une affaire de routine. On croit qu'il ne faut avec le courage qu'un esprit

24 DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE.

ordinaire pour faire un vrai guerrier; rarement même on voit un officier soupçonner que son art suppose nombre de connoissances nécessairement liées avec l'érudition. Ce n'est que le petit nombre qui pense, avec le chevalier Folard, que l'art militaire n'est qu'un métier pour le commun des hommes, & une science très-relevée pour des hommes de génie. Selon le préjugé ordinaire, un lieutenant qui montre dix cicatrices, ou un fîre qui a vu dix campagnes, est un homme d'une expérience consommée.

Mais passons à la médecine. Cet art est aux yeux de la plûpart des hommes le bonheur d'avoir par hasard une recette convenable pour chaque incommodité que l'on peut éprouver; &, par conséquent, la médecine n'est qu'un pur empirisme. Un empirique en médecine est un homme qui, sans songer même aux opérations de la nature, aux signes, aux causes des maladies, aux indications, aux méthodes, & sur-tout aux découvertes des différens âges, demande

DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE. 25
demande le nom d'une maladie,
administre ses drogues au hasard,
ou les distribue à la ronde, fuit sa
routine, & méconnoît son art. L'ex-
périence d'un empirique est toujours
fausse, parce que cet homme exerce
toujours son art sans le connoître,
& fuit les recettes des autres sans
en examiner les causes, l'esprit &
la fin. Dans les premiers âges de la
médecine, il a fallu nécessairement
voir les maladies avant de les exa-
miner & de les approfondir : voilà
aussi pourquoi les empiriques veu-
lent toujours voir des malades; mais
ne veulent jamais examiner ce qu'ils
voient, ni sçavoir ce qu'ils font. Ils
rejetent toute instruction, réprou-
vent tout principe, & se croient in-
struits, comme par inspiration cé-
leste, de tout ce qui mérite d'être
connu. Ces gens, il est vrai, sont
susceptibles de certaines combinai-
sons; mais leurs combinaisons n'em-
brassent que les premières idées des
choses, ou plutôt les seules percep-
tions des sens. Leur logique paroît
ne pas s'étendre au-delà de l'instinct.

Tome I.

B

26 DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE.

Il n'est pas difficile de trouver les causes des différens abus dont nous avons parlé jusqu'ici. La première & la principale vient de l'idée grossière qu'on s'est faite de l'expérience. Un très-habile homme a dit avec raison qu'il est impossible de concevoir dans quelle direction & avec quelle rapidité il faut mouvoir le bras, pour frapper avec une pierre un but éloigné : c'est par l'exercice seul qu'on acquiert cette adresse. Il est vrai que c'est par l'usage qu'on apprend à manier un fusil, un marteau, une hâche; mais on sçait, par une longue expérience, que c'est en vain qu'on attendroit du seul usage un habile général d'armée, & un Palladio d'un vieux manœuvre.

Les métiers s'apprennent par l'usage; mais on peut fournir à un artiste des idées que l'usage ne lui donneroit pas. Il travaille avec justesse, mais sans connoître l'esprit de son art; il manque donc d'une infinité de ressources que le philosophe seul peut lui procurer. C'est faute de réfléchir sur

DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE. 27
cet esprit des arts & métiers, que le peuple confond l'exercice de la médecine avec la pratique ordinaire des métiers : l'une est une science purement intellectuelle; l'autre, une adresse ou une habileté dans les doigts.

La haine que l'on a pour ce qui paroît nouveau, fait aimer la routine, comme nous l'avons déjà dit : si l'on en croyoit même ces vieillards qui ne savent que vanter le passé, il n'y avoit pas d'ignorant de leur temps; mais, malheureusement pour eux, ils sont des témoins vivans de la fausseté de leur assertion. Dirai-je même ici que je connois des gens qui, avec une tête bien organisée, ne lisent pas un livre, par la seule raison qu'il est nouveau. Il suffit même de parler d'un ouvrage nouveau avec quelque estime, pour leur paroître ignorant; & vouloir leur faire entendre quelque chose autrement qu'ils ne l'ont conçu par le passé, c'est risquer d'en être haï autant que les Anglois le furent des Irlandois, pour leur avoir défendu, sous peine de punition, de brider,

B ij

28 DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE.

selon leur ancien usage, leurs chevaux par la queue.

L'ancienne routine plaît à des sujets bornés, paresseux, indolens, parce qu'il est plus aisé de faire ce que l'on a toujours fait. Il est d'ailleurs plus aisé d'établir trois principes pour déterminer la nature des maladies, comme le faisoient les anciens méthodistes, & d'opposer trois recettes seules à ces maladies, ou de rejeter toute règle, comme le font les empiriques : cela coûte moins que d'approfondir l'art de guérir. Quoi de plus court, de plus aisé que de s'en tenir à un livre seul ou à un seul remède, & de réprouver toutes les connoissances qui ne se trouvent pas dans ce livre, ou tous les remèdes qui ne ressemblent pas à celui qu'on a adopté. Il est sans doute bien plus facile de mandier, par une basse complaisance, le vil applaudissement du peuple, & de se faire louer & préconiser par des amis gagnés par des flatteries ou par tout autre moyen, & de ravir au véritable mérite sa récompense, en répan-

DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE. 29
dant des calomnies que le peuple
n'est que trop porté à publier & à
noircir encore davantage : tout cela,
dis-je, est bien plus aisé que d'acquies-
cir un véritable mérite. Les médecins
des Chirigouans soufflent au-
tour du lit de leurs malades, pour
en chasser les maladies : tout le peu-
ple est persuadé que la médecine con-
siste dans ce vent ; & les docteurs
Chirigouans recevroient fort mal
quiconque voudroit leur rendre cette
méthode plus difficile. ils en savent
assez, quand ils savent souffler.

L'aveugle routine se fait goûter
de la multitude, parce que tous les
ignorans l'approuvent, & qu'il n'est
que des médecins éclairés qui la con-
damnent ; en général, les hommes
aiment assez à rencontrer leur même
manière de penser les uns dans les
autres : on a même remarqué, long-
temps avant nous, que c'est tou-
jours l'amour-propre qui décide de
la haine ou de l'amitié, de l'honneur
ou du mépris que l'on a pour les au-
tres, & que c'est aussi par le même
principe qu'on juge du mérite. Tout

B. iij.

30 DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE.

homme éclairé est sûr de se faire un ennemi de son juge, s'il ne tâche pas de flatter son amour-propre; & il est en même temps méprisé de la multitude ignorante, parce qu'il condamne ou ne suit pas ses erreurs, ses préjugés; & que le vrai, le bien, le sçavoir qu'il approuve, est justement ce que cette multitude méprise: plus un médecin a d'esprit & de pénétration, plus il est exposé aux traits des ignorans. Agathias nous rappelle dans son histoire un empirique des plus ignorans, & qui étoit en même temps l'homme le plus hardi à parler de ce qu'il ne comprenoit nullement. Cet Uranius alla en Perse à la suite d'un ambassadeur de Constantinople, & plut si fort au roi Cosroës, que ce prince qui avoit appelé chez lui, & ensuite renvoyé les plus célèbres philosophes de la Grèce, dit que jamais il n'avoit vu un homme aussi éclairé & aussi pénétrant qu'Uranius. La cause de cette approbation, ajoute l'historien, n'est pas difficile à saisir. Nous nous sentons tous comme entraînés vers ceux qui

DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE. 31
nous ressemblent ; un génie de la
trempe du nôtre nous plaît ; il suffit,
au contraire, qu'un autre nous mon-
tre quelque supériorité pour nous
déplaire.

C'est en vérité une occupation
bien humiliante pour l'humanité,
que de rappeler tous les préjugés
qui se déclarent pour l'ignorance,
la superstition, &c. & affermissent
leur empire dans la société. Mais,
ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est
que ces préjugés tendent même à la
ruine de notre bonheur, de notre
santé, & nous ouvrent même sou-
vent le tombeau. Voyons donc les
funestes conséquences de ces abus.

Je dis d'abord que la société civile
en souffre des dommages extrêmes.
L'aveugle respect que l'on a pour les
anciens usages, cause une indolence
dans laquelle s'ensevelissent les plus
précieux talens ; une indolence qui
empêche même de penser que l'on
peut être dans l'erreur ; & l'on ne
fait que tomber d'une faute dans
une autre. Si l'homme à préjugés est
un homme puissant, soit par lui-

B iv

32 DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE.

même, soit par son crédit, quels dommages ne pourra-t-il pas causer? Les vues les plus sages, les projets les mieux concertés, les desseins les mieux réfléchis, ne seront-ils pas toujours présentés en pure perte, quand cet homme aura le droit & le pouvoir de dire, *cela ne me plaît pas*. Cet homme sentira peut-être qu'il a tort: mais la honte l'arrête; & il ne veut plus devenir apprentif, après avoir été maître pendant quarante ans. En effet, combien peu de gens goûtent cette réflexion d'Horace: *Cur nescire pudens pravè quàm discere malo?* Semblables en cela aux sauvages de la Louisiane, qui, parvenus à l'âge viril, refusent d'embrasser le Christianisme, par la raison qu'ils sont trop âgés pour pratiquer des règles si difficiles. Les sciences, les arts, la justice, l'humanité, disparaissent sous l'empire de la routine, quand, avec le desir de faire respecter la vérité, on n'a pas le pouvoir de l'effectuer.

Secondement, ces préjugés déconcertent la jeunesse. Dans ce

DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE. 33
 trouble général, il est peu de jeunes gens qui aient assez de force & de courage pour ranimer leur ardeur, redoubler leurs soins, leur activité; consacrer le printemps de leurs jours aux veilles & au travail, désarmer l'ignorance, & briser le sceptre de la stupidité, au risque de leur repos, de leur fortune, de leur réputation. Investi & attaqué de tout côté, le jeune homme, malgré ses efforts, retombe dans la médiocrité, où l'oppression des préjugés le retient.

Ces préjugés s'opposent donc directement aux progrès de la médecine. Comme il n'est pas de forme, disoit Socrate, que ne prenne l'esprit du vulgaire ignorant, les obstacles se multiplient sans cesse. Un médecin raisonnable ne peut donc espérer de se faire goûter que parmi des gens qui lui ressemblent; mais il aura toujours tort de vouloir paroître sage parmi des insensés. Les jugemens qu'il porte des maladies, ses traitemens, ses remèdes, seront toujours blâmés ou méprisés de ceux à

B. v.

34 DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE.

qui sa maniere de penser doit nécessairement déplaire ; & il fera fort heureux, s'il n'est pas traité d'empoisonneur.

Jusqu'au temps des Mamelukes (a), l'Egypte eut des médecins qui exerçoient leur art avec esprit, probité & zèle ; mais ces tyrans barbares & ignorans ne payèrent les soins de ces médecins que par une extrême cruauté. La profonde ignorance de ces tyrans les privant de la moindre connoissance des principes de l'art, ils ordonnoient, à la moindre sensation douloureuse, qu'on les soulageât, ou qu'on les guérît, & ne faisoient rien de ce qu'on leur prescrivoit. Les médecins, contraints de se régler sur les caprices aveugles de ces maîtres absolus, ne songerent plus à guérir

(a) Nom d'une fameuse Dynastie qui régna long-temps en Egypte. C'étoit dans l'origine, une troupe de mille esclaves Turcs & Chrétiens achetés des Tartares par *Mélichsalch*, qui, les ayant formés pour la guerre, les éleva aux premières dignités de l'Empire. Leur chef portoit le titre d'Emir.

DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE. 35
 avec méthode, mais à plaire aux tyrans par un empirisme décidé; &, fans songer dès-lors aux maladies principales, ils ne fixoient plus leur attention que sur quelques symptômes particuliers qu'il s'agissoit de calmer à l'instant, adoucissoient les douleurs, abandonnoient toute la maladie à la nature, & ces cruels à leur malheureux sort. Ces méthodes plurent à ces maîtres; &, depuis ce temps-là, la médecine n'est plus en Egypte qu'un verbiage de femmes-lettres.

Jamais on ne trouvera de vrai génie dans un médecin qui montre de la duplicité, de la bassesse, capable de digérer tous les affronts, prêt à faire le fou avec les fous, & à sacrifier à tous les idoles. Galien, qui se fit une réputation si grande & si légitime par ses qualités éminentes tant de l'esprit que du cœur, & qui avoit réuni en lui seul tout ce que les siècles précédens avoient connus dans la nature, se plaint amèrement d'un grand nombre de médecins qui ne se faisoient point de honte d'aller

B vj

36 DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE.

faire, dès le matin, leur cour aux femmes, de se trouver le soir aux festins les plus somptueux, & de chercher, en s'affervissant à la mode, à se faire une grande réputation bien ou mal établie. Voilà pourquoi, ajoute-t-il, on regarde les beaux arts & la philosophie comme des connoissances fort inutiles à un médecin. Doit-on être surpris, après cela, que des artisans quittent leur métier pour exercer la médecine, & que des gens qui n'ont que l'art de préparer des médicaments, aient la hardiesse de se ranger parmi les vrais médecins, & de traiter des maladies ? Plin a fort bien dit qu'avec de l'effronterie, on passera pour médecin, si on le veut.

Cette maniere de penser, qui s'est introduite depuis tant de siècles, est une suite de l'idée grossiere qu'on s'est faite de la médecine dans tous les âges. J'ai ouï-dire, à la louange d'un médecin des plus suivis d'une ville, qu'il étoit aussi souple qu'un valet-de-chambre. Mais un médecin

DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE. 37
 qui pense noblement de son art, &
 qui sçait ce qu'il se doit à lui-même,
 ce qu'il doit à ses malades & aux
 assistans, aura-t-il cette souplesse ?
 C'est justement là ce qui le fait mé-
 priser. La médecine fera-t-elle donc
 quelques progrès, quand ceux qui
 pourroient le plus contribuer à sa
 perfection, ne font rien pour leur
 art.

Cet abus est sur-tout commun en
 Angleterre, où les plus grands mé-
 decins aiment mieux consacrer aux
 beaux arts, à la philosophie, aux
 mathématiques, les momens de leur
 loisir, que de s'occuper de quelques
 ouvrages qui contribuent aux progrès
 de la médecine. Bacon dit que l'im-
 posteur triomphe souvent au lit des
 malades, tandis que le vrai mérite y
 est affronté & déshonoré ; car le peu-
 ple a regardé de tout tout-temps un
 charlatan ou une vieille femme com-
 me les rivaux des vrais médecins : de-
 là vient que tout médecin qui n'a pas
 assez de grandeur d'âme pour ne pas
 s'oublier, ne se fait pas de peine de
 dire avec Salomon : *S'il en est de moi*

38 DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE.

comme de l'insensé, pourquoi voudrois-je paroître plus sage que lui ? D'autres plus délicats prennent donc un autre parti, & cherchent à se faire une réputation en se livrant à d'autres sciences, puisque la médiocrité en médecine mène aussi loin que le plus haut degré de perfection. Bacon n'a que trop bien observé que la longueur d'une maladie, la douceur de la vie, les appas illusoires de l'espérance, les recommandations des amis, sont des raisons valables pour préférer les plus vils ignorans aux meilleurs médecins, parce qu'un ignorant donne toujours plus d'espérance qu'un vrai médecin.

Freind, qui, dès sa jeunesse, avoit déjà mérité la réputation de très-grand médecin & de grand écrivain, fait aussi ce raisonnement, & a eu le même sort : on peut voir ce qu'il dit à ce sujet dans une lettre adressée au docteur Méad, cet homme si méprisé des empiriques & du peuple, & si considéré de tout ce qu'il y avoit de gens respectables. L'estime que l'on a pour les ignorans,

DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE. 39

dit Freind dans cette lettre, est cause que de vrais génies, qui se seroient distingués dans la médecine, ont cherché à se faire une réputation, en se livrant à d'autres sciences dans lesquelles ils ont même surpassé ceux qui sembloient être particulièrement destinés par la nature à cultiver ces sciences. En effet, ceux qui n'envi-sagent que la gloire & la réputation, n'ont-ils pas raison d'abandonner un art dans lequel les préjugés accordent autant d'estime à la médiocrité qu'au plus rare mérite, & dont l'exercice n'a d'éclat aux yeux du peuple, qu'autant que la témérité l'emporte sur la réserve & la prudence ?

Le charlatan a même un avantage considérable sur le vrai médecin. C'est que, si quelqu'une de ses promesses se réalise, on l'élève jusqu'aux nues ; & si le malade est trompé, l'on est obligé de se taire par honneur, & pour ne pas s'exposer à être blâmé d'avoir confié sa guérison à un malheureux qui a d'autant plus de droit d'être fripon, que le nombre des fots est toujours le plus

40 DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE.

grand. D'ailleurs, cet homme hardi ne risque jamais la perte de sa réputation, parce que, comme il n'en a que dans l'esprit des ignorans, le tort sera toujours du côté de ceux qui ont voulu l'écouter. Les hommes aiment tant le merveilleux, que le charlatan a même seul le droit de faire goûter au peuple la nouveauté : plus ses promesses seront absurdes, plus il est sûr d'être écouté. Il donne un nom barbare au simple qu'il vient de cueillir à l'entrée du village où il préconise ses remèdes, & fait le détail de ses miracles; &, dès l'instant, ce simple va guérir toutes les infirmités.

Galien nous a laissé le portrait de tous les charlatans dans celui de Theffalus qui vivoit sous Néron. Son pere, dit-il, étoit un ouvrier qui ne pouvoit lui inspirer le moindre goût pour ce qu'il y a de beau & de grand. Sans aucune teinture des lettres ni de philosophie, Theffalus se mit donc en tête d'être médecin; &, selon sa maniere grossiere de penser, il l'étoit réellement : il sen-

DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE. 41
toit cependant bien qu'il lui man-
quoit les connoissances & les quali-
tés seules capables de frayer la route
au véritable honneur ; il avoit même
toujours le ton, les manieres & le
langage d'un homme de son mé-
tier ; & il étoit aisé de reconnoître
en lui son pere qui étoit un cardeur
de laine. Il commença donc par ga-
gner ses malades, non en leur pres-
crivant des remèdes bien vus &
bien adaptés aux circonstances ,
mais en flattant leur espoir & leur
amour-propre. Malgré la dureté na-
turelle de son caractère, il sçavoit
plier dans le besoin , & obéir à ses
malades, comme un esclave à son
maître, quand il trouvoit son compte
dans cette basse complaisance : mais
autant il étoit soumis aux malades
dont il vouloit gagner, ou avoit ga-
gné la faveur, autant il montrait
d'impudence & de témérité contre
les vrais médecins qu'il pouvoit ren-
contrer sous ses pas ; car à peine eut-
il trouvé le moyen de plaire à Rome
par cette bassesse, qu'il ne cessa de dé-
clamer, sans aucune réserve, contre

42 DE LA FAUSSE EXPÉRIENCE.

tous les médecins, & avoit même la hardiesse de soutenir qu'il n'y avoit de médecin que lui. Il n'épargnoit même pas plus les morts que les vivans, & se faisoit un plaisir de se répandre en injures contre Hippocrate. Voilà, dans ce portrait de Theffalus, tout ce que font encore aujourd'hui les ignorans & les charlatans. L'Etat souffrira-t-il donc toujours cette malheureuse engeance ; & le peuple, malgré son aveuglement, mérite-t-il d'être abandonné en proie à ces impudens empoisonneurs. Si la société a droit de s'opposer aux desseins d'un homme qui veut se rendre malheureux, pourquoi n'auroit-elle pas le même droit, lorsqu'il s'agit de conserver le plus grand nombre de ses individus ? Mais, si la société a ce droit, est-elle excusable de ne pas s'en servir ? Le souverain écouterá toujours favorablement les représentations qui lui seront faites à ce sujet : c'est donc aux facultés de médecine à se réunir pour arrêter ces abus.



CHAPITRE III.

De la vraie Expérience.

JE vais opposer la vraie expérience à la fausse, la raison à l'extravagance. Le mot d'*expérience* a différentes significations : les mathématiciens, les physiciens, les médecins, les moralistes, appellent expérience (*experimentum*,) le résultat des tentatives qu'ils font pour s'instruire des effets qu'ils remarquent dans le monde physique ou moral, & pour en assigner les causes, ou la manière dont agissent ces causes. Une expérience diffère d'une simple observation, en ce que la connoissance qu'une observation nous procure, semble se présenter d'elle-même ; au lieu que celle qu'une expérience nous fournit, est le fruit de quelque tentative que l'on fait dans le dessein de voir si une chose est, ou n'est point. Un médecin qui considère tout

44 DE LA VRAIE EXPÉRIENCE.

le cours d'une maladie avec attention, fait donc des observations; & celui qui, dans une maladie, administre quelque médicament, & prend garde aux effets qu'il produit, fait une expérience. Ainsi le médecin observateur écoute la nature; celui qui expérimente, l'interroge.

L'expérience, (*experientia*) dans la vie civile, la politique, l'art militaire, l'art de guérir, est, en général, la connoissance que l'on peut acquérir de ces sciences ou de ces arts, d'après des observations & des tentatives bien faites, ou, comme le disoit Cicéron à Lentulus, *magis experiendo quàm discendo*. Mais nous appelons particulièrement expérience en médecine, l'habileté à garantir le corps humain des maladies auxquelles il est exposé, & à guérir ces maladies lorsqu'elles se sont manifestées.

Cette expérience suppose pour principe la connoissance historique de son objet; car, sans cette connoissance, il est impossible de se fixer un but. Elle suppose encore la capacité de remarquer & de différencier

DE LA VRAIE EXPÉRIENCE. 45
toutes les parties de cet objet; elle
demande enfin un esprit en état de
réfléchir sur ce qu'il a eu lieu d'ob-
server, de passer des phénomènes à
leurs causes, du connu à l'inconnu,
de tout approfondir, & de saisir
les mystères de la nature, dans
ce qu'elle peut laisser appercevoir.
L'érudition nous fournit la connois-
sance historique, l'esprit d'observa-
tion nous apprend à voir, & le gé-
nie à conclure.

Ce n'est donc point l'occasion de
voir beaucoup, qui fait l'expérience,
parce que la simple intuition d'une
chose n'apprend rien, & que l'ob-
servation adroite d'un fait n'est mê-
me pas encore ce que l'on entend par
la vraie expérience. Tout homme
qui ne sçait pas ce qu'il doit direc-
tement observer, ou qui n'a pas l'art
de voir & de réfléchir sur ce qu'il a
vu, pourra parcourir tous les pays
du monde, sans avoir rien connu.
Il entrera même, si l'on veut, dans
une carrière encore plus importante,
celle de la vie humaine; mais sans
rien voir dans le cœur de l'homme.

46 DE LA VRAIE EXPÉRIENCE.

La véritable expérience dépend surtout de la tête de celui qui cherche à l'acquérir.

Pour acquérir cette expérience, il faut non-seulement sçavoir lire dans les ouvrages de ceux qui ont ouvert le sein de la nature ; mais il faut encore être soi-même en état de pénétrer ces mêmes mystères. Comme les génies même les plus libres de préjugés n'ont pas toujours sçu se garantir de conclure précipitamment des phénomènes à la réalité, on sent combien il faut de prudence & de pénétration pour n'être pas induit en erreur par les assertions & les découvertes des plus grands hommes même. Ce n'est donc qu'avec l'organisation la plus heureuse, & l'esprit le plus réfléchi, qu'on sçaura chercher cette expérience dans les ouvrages des sçavans, ou dans le sein de la nature. Mais il faut sur-tout être prêt, en toutes circonstances, à renoncer aux principes de sa première éducation, dès que l'on en connoît l'insuffisance, ou même la fausseté ; & sçavoir dire hardiment

DE LA VRAIE EXPÉRIENCE. 47
à son maître : *Tu t'es trompé, & non pas, tu l'as dit.*

De tout temps & chez toutes les nations, les faux médecins ont été en différend avec les vrais médecins. Malgré cela, il ne faut pas croire que la fausse expérience ne soit que du côté des empiriques, & que la vraie ne se trouve que chez les dogmatiques. On a vu de vrais médecins parmi les empiriques, comme on en a rencontré de faux parmi les dogmatiques.

Quoique les empiriques même les plus méprisables aient toujours été en grand nombre chez toutes les nations, on ne peut cependant disconvenir que, depuis les premiers âges de la médecine, jusqu'au temps où l'on a réuni la philosophie à la médecine, le médecin même le plus sensé & le plus intègre n'ait été un empirique fort médiocre. Mais les médecins n'avoient pas alors ce nom; &, loin de former aucune secte, tous suivoient la même voie. Dès que l'on eut acquis plus de lumières, chacun prit insensiblement une route diffé-

48 DE LA VRAIE EXPÉRIENCE.

rente. La plupart des médecins se livrerent à des recherches inutiles, & ne s'occupèrent que de subtilités frivoles, abusés par la philosophie défectueuse de leur temps.

Les différentes opinions qu'on conçut alors de l'art, & les succès que l'on vit, malgré cela, de la pratique de quelques bons médicamens, formerent peu-à-peu une secte qui se proposa de renoncer à toutes les subtilités, pour s'en tenir uniquement à ce que l'expérience apprendroit. C'est au temps d'Hérophile que remonte l'origine de cette secte. Ce médecin faisoit, avec raison, moins de cas de l'art, que des moyens curatifs.

Mais bientôt les médecins s'égarèrent dans leur manière de raisonner sur les causes des maladies. Ils rejeterent les remèdes les plus importants, & dont l'expérience avoit le plus confirmé l'efficacité : ils ne voulurent plus ni saigner, ni purger, parce que ces moyens curatifs ne s'accordoient pas avec leur système : d'où Hérophile concluoit que
plus

DE LA VRAIE EXPÉRIENCE. 49
 plus on croyoit avoir de connoissance, plus on s'écartoit de l'expérience. Philinus de Cos, son disciple, trouva de plus que les connoissances anatomiques qu'Hérophile lui avoit communiquées, ne lui procuroient pas plus de ressources dans le traitement des maladies; qu'ainsi c'étoit en pure perte qu'on recherchoit les causes des maladies, puisque l'anatomie même ne fournissoit aucune lumière à cet égard; qu'il ne falloit donc pas tant raisonner, mais s'en tenir à l'expérience, qui seule faisoit le médecin. Sérapion d'Alexandrie réduisit ces idées en système; & selon Celse, il devint le chef d'un parti dont les sectateurs prirent le nom d'empirique, du mot *ἐμπειρία*, qui signifie *expérience*.

Ces médecins entendoient donc, par expérience, ce que l'on avoit connu, soit par pur hasard, soit par quelque tentative; & ils appeloient imitation, la répétition de ce que l'on avoit fait dans telle ou telle circonstance, après en avoir remarqué la conséquence. C'étoit, selon leur

Tome I.

C

50. DE LA VRAIE EXPÉRIENCE.

idée, avoir une vraie expérience ; quand, à l'aide d'une imitation souvent répétée, on étoit en état de se fixer des propositions, d'où l'on pouvoit déduire ce qui a lieu en toute occasion, ou ordinairement, ou rarement, ou de telle manière. Ils conseilloient, pour acquérir cette habileté, de commencer par observer par soi-même, ensuite de lire ce que d'autres pouvoient avoir observé touchant la partie historique des maladies & leur guérison. Ils espéroient que, par-là, on pourroit conclure d'une maladie à une autre, & voir, dans le cas d'une autre maladie nouvelle, ce qu'il y auroit à faire, d'après ce que l'on avoit fait dans une maladie connue ; c'est ce qu'ils appeloient conclure par analogie. Ainsi, l'expérience des empiriques étoit fondée sur le témoignage des sens, sur le souvenir de ce que d'autres avoient observé, & sur la comparaison du connu avec l'inconnu. Telle étoit l'extrême différence qu'il y avoit entre cette secte d'empiriques raisonnables, &

DE LA VRAIE EXPÉRIENCE. 51
les stupides empiriques des temps
plus reculés.

Sérapion & ses successeurs ne vouloient pas qu'on entrât dans la recherche des causes cachées, & ne s'arrêtoient qu'à ce qui frappoit les sens. En cela, ils avoient quelque raison. Il étoit réservé aux recherches anatomiques de nous dévoiler ces causes secrètes : or l'anatomie étoit encore dans son enfance du temps de Sérapion : aussi ne recherchoit-on alors ces causes que dans la philosophie de ces temps-là ; de sorte qu'il falloit nécessairement tomber d'une erreur dans une autre, au milieu de cette obscurité. On voit donc que les auteurs de la secte des empiriques n'avoient qu'un dessein louable en soi-même : ils tendoient à bannir de la médecine toute hypothèse & toute chicane ; ils ne vouloient pas qu'on recherchât les causes prochaines des maladies. En effet, il étoit naturellement impossible de les trouver alors ; &, comme on n'y auroit nécessairement substitué que des chimères, on auroit tou-

C ij

52 DE LA VRAIE EXPÉRIENCE.

jours été dans le cas de mal déduire ses indications curatives. Les causes externes ou éloignées leur paroissent mériter leur attention ; mais, en même temps, ils se mettoient peu en peine d'examiner comment ces causes agissoient. S'ils faisoient attention à ces causes, ce n'étoit pas dans le dessein d'en déduire des indications curatives, parce que ces indications leur paroissent trop arbitraires. Ils ne prenoient donc garde à ces causes externes, que comme aux autres circonstances des maladies : c'étoit, selon eux, une partie des signes qui servoient à déterminer l'espece de la maladie.

Ils s'en tenoient uniquement à ce qui tomboit sous les sens ; & , conséquemment, ils pensoient qu'il ne falloit que le seul usage des sens & de la mémoire pour la pratique de la médecine. S'ils admettoient quelques raisonnemens, ils les demandoient si simples, qu'il ne fût pas possible de se laisser abuser, & si naturels, qu'ils parussent se présenter comme d'eux-mêmes. Ils ne prof-

DE LA VRAIE EXPÉRIENCE. 53

crivoient donc les raisonnemens qu'autant qu'ils étoient appuyés sur de faux principes, & qu'on auroit jugé de la nature, d'après ces raisonnemens mal fondés. Mais ils ne rejetoient ni l'examen rigoureux des phénomènes, ni l'analogie, ni l'érudition. Philinus & Sérapion n'ont donc point été blamables, si leurs sectateurs ou leurs successeurs se font écartés de leur maniere de penser, & s'ils ont condamné l'érudition, l'anatomie, la physiologie, & la philosophie qui est l'ame de la médecine. Les fondateurs de la secte empirique cherchoient la vraie expérience, & leurs stupides successeurs se contenterent de la fausse.

Si les fondateurs de cette secte ne méritoient pas d'être méprisés, les dogmatiques, leurs ennemis, ne sont pas, d'un autre côté, tous estimables sans restriction. On appeloit dogmatiques, les médecins qui exerçoient leur art d'après des principes. Ces médecins ne se contentoient pas de discerner les maladies par la réunion des symptômes qui en détermi-

C.iiij

54 DE LA VRAIE EXPÉRIENCE.

noient l'espèce, ils vouloient encore connoître la cause de ces symptômes. Tous les moyens dont se servoient les empiriques pour connoître & guérir les maladies, ne déplaisoient pas aux dogmatiques ; mais ceux-ci prenoient encore une autre voie, celle des indications, laquelle leur paroissoit être la base de toute méthode curative. Les empiriques, comme nous l'avons dit, rejetoient ces indications, parce qu'elles sont nécessairement fondées sur la connoissance des causes que ces médecins regardoient comme inutiles, ou même comme une source d'erreurs, puisque la plupart de ces causes, selon eux, sont toujours un vrai mystère.

Les dogmatiques établissoient leurs indications sur la nature même des maladies, sur leurs causes & leurs différentes circonstances, sans se rappeler, dans le cas actuel, ce qu'ils avoient vu de semblable. Cependant Galien dit que les indications sont le principe de la pratique, & que celui qui trouve les méthodes

DE LA VRAIE EXPÉRIENCE. 55
qui conduisent le mieux au but que
montrent ces indications, mérite seul
le nom de médecin. Ainsi celui qui
tend à ce but par la seule expérience,
est un empirique, selon Galien; &
celui qui y tend par le raisonnement,
un dogmatique.

On n'est pas unanimement d'ac-
cord sur le fondateur de la méde-
cine dogmatique; les dogmatiques
attribuent cette prérogative à Hip-
pocrate, parce que, dans plusieurs
de ses ouvrages, il paroît contredire
assez au long & avec beaucoup de
jugement ceux qui faisoient con-
sister la médecine dans un usage aveu-
gle; & que, d'ailleurs, il a exercé
la médecine d'après des principes
constans, joignant à son expérience
le raisonnement des philosophes qui
l'avoient précédé. Nous sçavons ce-
pendant qu'Hippocrate se bornoit la
plûpart du temps à la seule obser-
vation, parce qu'on ne connoissoit
pas encore tous les principes néces-
saires à l'art de raisonner; & que,
conséquemment, il falloit s'en ab-
tenir en bien des occasions. Ce feroit

C iv

56 DE LA VRAIE EXPÉRIENCE.

donc plutôt Galien qu'Hippocrate que nous regarderions comme l'auteur de la secte des dogmatiques. Galien a même fait en médecine ce que Descartes a fait en philosophie : tous deux, en partant de faux principes, nous ont si bien montré l'art de raisonner, que ce n'est qu'en suivant leur méthode, qu'on peut les réfuter.

Les empiriques avoient remarqué, long-tems avant Galien, que les médecins philosophes s'abusoient, en ce qu'ils n'établissoient les raisonnemens qu'ils faisoient sur les maladies, que par des propositions arbitraires ; que leurs définitions n'étoient nullement puisées dans la nature ; & qu'ils avoient donc raison de s'en tenir à leur seule expérience. Les meilleurs têtes se rangerent, il est vrai, du côté des dogmatiques depuis Galien ; mais on sçait aussi qu'ils formoient moins une secte, que la réunion d'un certain nombre de gens qui choissoient (a) ce qu'il y

(a) On les appeloit *Eclectiques*.

DE LA VRAIE EXPÉRIENCE. 57

avoit de mieux vu dans les différentes opinions & dans les différentes méthodes. Ces gens étoient, sans contredit, les plus sages. Les Galénistes, proprement dits, étoient les vrais antagonistes des empiriques. Il faut néanmoins convenir que les empiriques devoient être rangés parmi les vrais médecins, lorsqu'ils commencerent à former une secte, & que les dogmatiques n'étoient que de faux médecins, lorsqu'ils déduisoient leurs principes de leurs idées chimériques.

Mais peu-à-peu les empiriques s'abaissèrent jusqu'au niveau du plus bas peuple. Les dogmatiques, au contraire, assez courageux pour surmonter tous les obstacles qui paroissent se multiplier devant eux, revinrent sur la route qu'avoit suivie Hippocrate. Les chymistes formerent dans les âges modernes une nouvelle espece d'empiriques. Ils négligerent toute érudition, & même l'histoire & les signes des maladies, pour en rechercher les causes dans leurs fours & leurs laboratoires, & con-

C v

58 DE LA VRAIE EXPÉRIENCE.

clure ainsi à la pratique. Les empiriques de nos jours sont à peu près les finges de ces chymistes. Sérapion & ses disciples cherchoient autant à connoître les maladies que les médicamens ; les empiriques de nos jours ne s'occupent que de la connoissance des médicamens , & se moquent de celle des maladies. Les sectateurs de Sérapion étoient de vrais médecins , & les empiriques de nos jours sont tout au plus d'ignorans apothicaires.

Autant la folie diffère de la raison, autant les empiriques actuels diffèrent des vrais médecins. Les vrais medecins respectent & recherchent l'érudition que ces empiriques méprisent ; parce qu'il n'est pas possible qu'un seul homme voie autant que tous les âges qui l'ont précédé. Cette érudition , qu'on peut appeler le flambeau du médecin, est d'autant moins intéressante pour les empiriques, que le nombre & la nature des maladies sont déjà déterminées chez eux par les qualités connues ou inconnues des médicamens qu'ils

DE LA VRAIE EXPÉRIENCE. 59
distribuent. Ainsi, peu leur importe
que telle observation ait été faite
dans tel temps, que telle maladie,
traitée de telle manière, ait eu telle
terminaison. Une maladie ne doit,
suivant les empiriques, se terminer,
ou plutôt se guérir, que de la ma-
nière qui sera déterminée par l'effet
de leurs médicamens. Ainsi, tout rai-
sonnement devient inutile. Il suffit
qu'un médicament ait telle vertu, &
ce seroit en pure perte qu'on cher-
cheroit à imiter la nature dans la so-
lution d'une maladie : tout dépend
du remède, non de la prudence du
médecin, & encore moins des opé-
rations de la nature. Telle est la lo-
gique de ces prétendus Esculapes
qui n'ont eu secrètement, dans tous
les âges, que trop d'imitateurs parmi
les médecins, du moins en bien des
occasions. Strabon disoit qu'il n'é-
toit pas possible d'être grand poète,
sans être homme d'une probité réelle;
mais un médecin peut-il se donner
pour tel, s'il n'a en horreur les
manœuvres de ces détestables empi-
riques? Peut-il, en conscience, hasar-

C vj

60 DE LA VRAIE EXPÉRIENCE.

der un médicament, fans au moins être engagé à l'administrer par les inductions de la plus exacte analogie ? N'est-ce pas être l'ennemi juré d'un malade, que de prétendre le guérir fans connoître jusqu'à certain point la nature de sa maladie, tant par les causes, les signes, que par son état antécédent & son état actuel ? N'est-ce pas manquer à tout ce qu'on doit à l'humanité, en supposant même qu'on oublie ce qu'on doit à sa religion, que de se présenter au lit d'un malade, fans avoir les connoissances requises ? Peut-on se dire, j'ai fait ce que j'ai pu, si l'on ne peut en même temps se dire, je sçavois ce que je devois sçavoir ? J'aime de la religion dans un médecin, parce que la religion, sans préjugés & sans fanatisme, s'accorde toujours aisément avec les principes de l'honneur & de la probité. Hippocrate & Sydenham n'étoient pas des gens irreligieux. Comme les empiriques n'ont pas besoin d'expérience pour sçavoir ce qu'ils ont à faire, ils sont toujours en état de se

DE LA VRAIE EXPÉRIENCE. 61
 rendre compte à eux-mêmes de leur conduite, quand ils sçavent combiner leur probité à raison de leur intérêt. Ils ont donc fait ce qu'ils devoient, quand ils ont abusé des fots qui les autorisoient à être fripons; & c'est à quoi se réduit leur expérience.





LIVRE II.

*De l'Erudition, & de l'influence
qu'elle a sur l'Expérience.*

CHAPITRE PREMIER.

De l'Erudition en général.

NOUS entendons, en général, par érudition, l'ensemble de toutes les parties des connoissances humaines, qui méritent d'être laissées par écrit, & traitées chacune avec la méthode convenable. Je dis avec une méthode convenable; « car » chaque partie des sciences, comme » l'observe très-bien Aristote, n'exige » plus ou moins d'exactitude & de » détail, que relativement au but de » celui qui la traite. Un ouvrier & » un géometre considerent un angle » droit, sous des rapports bien diffé- » rens : l'un ne le considere que » comme utile dans son travail ; au

EN GÉNÉRAL. 63.

» lieu que l'autre , occupé de vérités
 » qu'il s'agit de découvrir ou de
 » montrer, en examine la nature &
 » les propriétés. » L'érudition ne
 suppose pas non plus qu'on » entre
 » dans la recherche de toutes les cau-
 » ses. Il suffit en bien des occasions
 » de dire qu'une chose est , sans
 » donner de raison que sa réalité :
 » c'est ce qui a lieu à l'égard des prin-
 » cipes. » Un homme sçavant est
 donc celui qui sçait ce qu'on a connu
 avant lui , & comme on a dû le con-
 noître , ou comme le dit Cicéron :
Qui omnium rerum atque artium ratio-
nem , naturamque comprehenderit.

L'érudition du médecin n'est donc
 qu'une érudition particulière. C'est
 la connoissance de ce que les autres
 médecins ont observé & expéri-
 menté touchant l'art de préserver le
 corps humain des maladies auxquel-
 les il est exposé , de connoître ces
 maladies, de les guérir, ou au moins
 de les rendre plus supportables. Mais
 le corps humain étant nécessaire-
 ment lié à toutes les parties de la
 nature , on voit que l'érudition du

64 DE L'ÉRUDITION
médecin doit être beaucoup plus étendue qu'on ne l'auroit pensé dès l'abord. Nous en examinerons le caractère ci-après.

La vraie érudition mérite seule le nom de science. Elle est plutôt une habileté de l'esprit qu'un ouvrage de mémoire ; car une mémoire , même médiocre, suffit dès qu'on y réunit en même temps de l'esprit & un travail opiniâtre. En supposant la capacité & la volonté, nous acquérons cette érudition, tant par la lecture que par la fréquentation des gens sçavans, libres de préjugés, & uniquement attachés à la vérité. Les idées des autres, leur sçavoir, leur expérience, leur manière de voir, enfin tout ce qui peut leur appartenir se fond ainsi avec ce qui nous est déjà propre & particulier ; & , après certain temps, si nous sommes susceptibles de réflexions, il nous semble que nous n'avons pensé que de nous-mêmes. Mais, pour parvenir à cet avantage, il faut nécessairement supposer que notre propre fond n'ait eu besoin que de culture ; sans quoi,

il est impossible de s'approprier les richesses d'autrui : il est même facile de distinguer ceux qui ont naturellement ces qualités. Nous voyons tous les jours de ces gens qui n'ont rien que de factice dans leur manière de penser & de parler ; & ce n'est jamais qu'en citant les autres, qu'ils croient bien dire ; preuve qu'ils n'ont jamais analysé le moindre sentiment, ni la moindre idée. Ces gens, toujours prêts à citer, n'ont qu'une fausse érudition ; car le vrai sçavoir est un bien qui doit nous être propre, & que l'on doit plus faire appercevoir par la finesse de l'esprit, que par le nombre des citations. Combien de sçavans perdroient de leur mérite, si l'on examinait leurs ouvrages selon ce principe.

La vraie érudition est un bien propre au seul philosophe ; & l'expérience le suppose toujours. Avant de pouvoir observer chaque chose individuelle dans la nature, il faut en connoître le caractère particulier, tant par l'histoire de la nature même, que par l'observation & l'a-

66 DE L'ÉRUDITION

xamen des phénomènes. Le plus grand génie même n'apprendroit, qu'après bien du temps, à discerner de lui-même les maladies, si les écrits des habiles médecins qui l'ont précédé ne lui avoient tracé les premiers traits de cette connoissance. Il est donc avantageux que l'érudition lui tienne lieu d'expérience en bien des occasions.

Le génie est même quelquefois nuisible sans l'érudition, parce que l'esprit livré à lui-même n'emploie pas toujours ses forces avec justesse, & qu'il ne s'occupe que de hasards dans l'immensité des choses qui se présentent à lui, tant qu'il n'est point déterminé par quelque objet capable de le fixer. Il faut nécessairement connoître quelque chose de certain, avant de se porter vers des objets inconnus. C'est l'expérience des autres qui doit nous instruire, leurs pensées nous éclairer, & pour ainsi dire leurs ailes nous porter avant que nous puissions être inventeurs. Il est rare de voir un génie trouver une science dans son propre

fond ; il me seroit facile de montrer que la plupart des grandes découvertes qui se sont faites , en physique sur-tout , dans ces derniers temps , ne sont pas dûs à ceux qui ont passé pour en être les inventeurs ; ou qu'au moins ils n'y ont été conduits que par des indices que d'autres leur avoient laissés , ou par une conséquence naturelle de ce que l'on avoit ou conjecturé , ou calculé , ou expérimenté , avant ces prétendus inventeurs.

CHAPITRE II.

Des Préjugés contre l'Erudition.

PLEINS de la plus aveugle présomption, ou conduits par les vues les plus basses, les praticiens modernes, ou ceux que j'appelle *empiriques*, rejettent avec raison ce qui pourroit les démasquer. Ils méprisent l'érudition, parce qu'elle leur manque. Comme il ne leur faut que

68 DES PRÉJUGÉS

le langage du peuple, ils n'ont besoin non plus que de son sçavoir. Ils décrivent l'érudition, & les découvertes de tous les temps, afin de persuader au public ignorant qui les écoute, qu'eux-mêmes ont tiré de leur propre fond tout ce que l'on connoît de mieux. Le public honore en eux ses propres préjugés, & ces âmes viles s'attribuent ces respects du peuple, comme l'âne de la fable prenoit pour lui ceux que le peuple rendoit à la statue d'Ysis qu'il portoit. Cicéron disoit avec beaucoup de raison, que le devoir d'un médecin étoit de traiter avec la méthode la mieux réfléchie pour guérir, *curare appositè ad sanandum*. Mais, selon ces empiriques, c'est de donner pour une maladie inconnue un médicament que personne ne doit connoître que par les éloges que l'auteur lui prodiguera, d'après de faux témoignages mendiés par la fourbe & l'imposture. C'est-là la seule érudition dont ces gens sont jaloux, parce qu'elle leur suffit pour décrier le mérite des vrais médecins.

CONTRE L'ERUDITION. 69

Aucun livre ne leur plaît que ceux peut-être qui ont été écrits par ces oracles qui n'ont cherché qu'à masquer leur ignorance, sous des mots vuides de sens, & dans lesquels on ne peut trouver de sens commun, qu'autant qu'on en manque soi-même. Ils ont, si on les en croit, le talent de pénétrer les énigmes de ces rêveurs, tandis que la brièveté lumineuse des vrais oracles de la médecine n'est à leurs yeux que ténèbres & ignorance, parce que réellement ces empiriques ont trop peu de génie pour faire l'application d'aucun principe, pour sentir l'uniformité des règles, & la raison des exceptions. Est-il donc surprenant qu'ils s'élèvent contre l'expérience de tous les siècles, qu'ils condamnent & tournent même en ridicule toutes les lois du raisonnement & de l'analogie ?

Incapables de rien généraliser, ce ne sera tout au plus que des détails particuliers qu'ils chercheront dans les livres. Toute maladie sera toujours pour eux une maladie particulière qui demandera un traitement,

70 DES PRÉJUGÉS

ou plutôt un médicament différent : aussi ne goûteront-ils jamais un écrivain, qui, pleinement instruit de son art, aura su rappeler à un même genre, des maladies qui ne doivent pas être différenciées, par rapport à quelques symptômes qui n'ont eu lieu que par quelques circonstances particulières. Ainsi tout médecin qui ne leur dira pas tout ce qu'ils ignorent, leur paroîtra ne pas mériter d'être lu. En effet, il n'y a que de vrais génies capables de voir une maladie caractérisée par deux ou trois signes ; & , pour goûter Hippocrate, il faut avoir le rare talent de voir aussi peu que lui.

Un jeune chirurgien, plein de mérite, opposoit, il n'y a pas longtemps, aux préjugés d'un de ces vieux praticiens, quelques réflexions prises des excellens Mémoires de l'Académie de Chirurgie de Paris : *Fi donc !* repliqua le vieux praticien, en haussant les épaules : *Quel livre me citez-vous là ?* Un autre appercevant chez un malade les *Préceptes de Médecine* de Méad, ouvrage qui est le

CONTRE L'ÉRUDITION. 71

résultat d'une expérience de soixante ans: *Quel livre avez-vous là, dit cet empirique? De bonnes recettes ne valent-elles pas mieux que tout ce verbiage?* Mais, ce qu'il y a de singulier, c'est que ces gens, qui décrivent ainsi l'érudition, sont toujours les premiers à lâcher quelques mots grecs ou latins qu'ils n'ont jamais compris.

Non-seulement ces praticiens ne lisent pas; mais il suffit de lire pour être ignorant à leurs yeux. On n'en fera pas surpris, quand j'aurai fait voir la véritable cause de cette opinion absurde. Les successeurs des anciens empiriques croyoient déjà que la différence des climats exigeoit aussi une médecine toute différente. On voit que cette opinion ridicule bannit nécessairement toute érudition, & toutes les connoissances que nous pourrions tirer des observations & de l'expérience des autres; & que conséquemment un médecin doit créer pour ainsi dire une nouvelle médecine toutes les fois qu'il changera de climat. Aussi, disoit-on quand je revins en Suisse,

72 DES PRÉJUGÉS

que je n'étois pas capable d'y exercer la médecine, après le séjour que j'avois fait en France & en Angleterre, pour y approfondir mon art; & l'on concluoit de ma perruque angloise, que je ferois nécessairement périr mes malades, parce que je ne sçauois leur ordonner que des médicamens anglois!

On sent aisément combien ce préjugé doit être utile à ces praticiens, lorsqu'il s'agit de décrier un médecin sçavant, jeune ou vieux, qui paroît nouvellement dans une province. Lentilius, élevé dans ces préjugés, se plaignoit que les médecins traitoient d'abord leurs malades conformément aux principes que leur avoient inculqués leurs maîtres dans des climats souvent fort différens. On ne sçauroit croire, ajoute-t-il, combien cette erreur devient funeste. Il faudroit donc, selon lui, que les jeunes gens, qui se livrent à l'étude de la médecine, revinssent étudier dans une université voisine du climat où ils ont intention de pratiquer. Quel raisonnement!

Lentilius

Lentilius croit donner encore un avis dicté par la prudence même , en avertissant les habitans de la Souabe de lire avec précaution les médecins de la basse Saxe , & sur-tout ceux de la Hollande.

Je me trouvai en consultation avec un de ces Lentilius ; j'exposai la maladie de la maniere la plus claire. J'avois même sur moi le Traité des Maladies des armées de Van-Swiéten , où cette maladie se trouvoit bien caractérisée. Un médecin fort expérimenté prit mon livre , & le présenta à ce Lentilius qu'il vouloit convaincre que j'avois raison. Ce vieux praticien lui répondit avec vivacité , & sans ouvrir ce livre :
 » Je ne fais aucun cas des spécifiques
 » étrangers qui peuvent être très-
 » bons dans leur climat , mais deviennent inutiles dans le nôtre. »

On prétend aussi que les observations qui ont été faites dans un pays étranger , ne peuvent être d'aucun avantage dans un autre , parce que les maladies changent , selon les pays , & qu'elles doivent même être diffé-

74 DES PRÉJUGÉS

rentes dans deux provinces voisines, même dans deux villes situées près l'une de l'autre. Les méthodes doivent aussi être différentes à raison des mêmes circonstances, parce que les habitans d'un pays doivent être différens de ceux d'un autre. Galien, dit-on, défendoit les saignées dans un pays trop chaud, & Mésué enchérit sur Galien, & déclare les saignées dangereuses dans les pays très-froids comme dans les pays très-chauds. Barker prétendoit même avoir appris par expérience qu'elles étoient absolument impraticables en Amérique, tandis qu'au Brésil, on ne peut guérir une fièvre maligne, si l'on ne tire promptement deux cents onces de sang par des saignées répétées. Lentilius dit avoir souvent employé avec succès les remèdes échauffans dans le nord, tandis que ces mêmes médicamens lui avoient paru désavantageux en Souabe, qui est un pays moins froid. Les acides, selon le même, sont moins nuisibles en Souabe que sur les côtes de la mer Baltique. Les habitans du pays

CONTRE L'ERUDITION. 75
de Guyaquil ne veulent pas user
de quinquina, parce qu'ils pensent
que le climat du Pérou est trop chaud
pour faire usage de cette écorce
fébrifuge.

Le praticien de Souabe a sans
doute pu observer que les médica-
mens échauffans sont utiles dans le
Nord, puisqu'il est des cas où ils sont
avantageux dans les pays chauds. Il
a pu remarquer aussi que les mêmes
médicamens sont absolument nuisi-
bles en Souabe à un grand nom-
bre de malades, puisqu'ils sont nuisi-
bles dans presque toutes les maladies
aiguës. Quant aux effets qu'il a observé
des acides en Souabe, ou sur les cô-
tes de la mer Baltique, il est permis
aujourd'hui de rappeler de ses ob-
servations. On a proscrit depuis
long-temps la théorie ridicule de son
siècle.

Mais les maladies ne se sentiroient-
elles jamais du climat? Seroit-il tou-
jours indifférent d'employer les mê-
mes méthodes & les mêmes moyens
curatifs dans tous les pays? Le ca-

Dij

76 DES PRÉJUGÉS

caractere des hommes ne varie-t-il pas à raison des différentes contrées ? J'avoue que les maladies, les méthodes curatives, & les médicamens doivent en certains cas être différens en différens climats ; je dis plus, cette différence est même nécessaire.

Toutes les maladies ne sont pas les mêmes en tout temps, & la même maladie est quelquefois accompagnée de symptômes bien différens dans des climats différens, & même dans quelques circonstances. La vérole n'est plus de notre temps ce qu'elle étoit du temps de Bérenger de Carpi : ce n'est pas non plus dans tous les climats une maladie de même caractere, & accompagnée des mêmes symptômes & des mêmes signes dans tous les pays où elle se manifeste. Elle n'admet pas non plus les mêmes moyens curatifs ; elle est plus dangereuse dans les pays froids que dans les pays chauds. Un Espagnol va & vient dans le Pérou avec un degré de vérole qui feroit périr un Danois, malgré les meil-

CONTRE L'ERUDITION. 77

leurs médicamens. Les *Yaws*, que les Nègres ont apportés de la Guinée en Amérique, & qu'on regarde comme l'origine de la vérole, ne font aux Barbades que des tubercules qui s'élèvent sur la peau, & qui se séchent & disparoissent moyennant l'usage de quelques plantes. Le Pian des Antilles se manifeste par l'éclat de la peau qui devient telle qu'un miroir, sans la moindre enflure ni la moindre élévation; au lieu que ceux qui vont tout nud ont communément la peau toute ridée. Cette espece de maladie vénérienne devient mortelle, si on la traite avec le mercure. Huxham augmenta ainsi le mal d'un Anglois qui avoit apporté cette maladie de Porto-bello, après le commerce qu'il avoit eu avec une Nègresse infectée de cette maladie. Le gayac sembla faire un meilleur effet, cependant le malade mourut de consommation.

On ne peut disconvenir que la différente maniere de vivre des peuples n'exige en certain cas que le médecin diminue ou augmente les

D iij

78 DES PRÉJUGÉS

doses de ses médicamens. Boerhaave prescrivoit en Hollande des vomitifs qui auroient fait vomir jusqu'au sang des gens dont l'estomac n'eût pas été garni de fromage, de beurre & de poissons pourris, & muni par-là contre l'action d'un vomitif fort actif. On mange à Rome moins qu'à Paris; aussi l'on donne à Rome des vomitifs moins actifs qu'à Paris. Quoique la maniere de vivre soit ce que l'on doit sur-tout observer dans ces cas-là, il ne faut pas non plus perdre de vue le tempérament & la constitution du sujet; la saison même mérite souvent une attention particulière.

Mais, malgré toutes ces circonstances, & d'autres que le médecin ne doit pas négliger, il est sûr qu'il règne dans le caractère de la plupart des maladies quelque chose de constant & d'uniforme; & que l'avantage des bonnes méthodes & des moyens curatifs, est par-tout le même. Les maladies aiguës, & conséquemment les deux tiers des maladies ont dans presque tous les pays

CONTRE L'ERUDITION. 79

de l'Europe les mêmes fympômes, les mêmes signes, & la même issue que dans Hippocrate. Ce pere de la médecine nous dit même que ses observations se trouvoient vraies dans les climats les plus opposés. Nous voyons dans ses écrits quantité de maladies dont les noms n'ont pas changé, & qui, depuis son temps, se présentent avec les mêmes signes que ceux qu'il avoit remarqués. La pleurésie, la phthisie pulmonaire, l'épilepsie, se montrent avec les mêmes signes que du temps de ce médecin. En effet, la partie séméiotique de la médecine est celle qui a le moins changé depuis. Les fièvres qu'il nous rapporte dans ses épidémies se sont manifestées, & se manifesteront dans tous les âges; c'est ce qu'il est facile de voir par les écrits des plus habiles observateurs, surtout par ceux de Sydenham, de Grant (a), &c. La pleurésie & la péripleurésie se terminent dans les

(a) Voyez ce Traité des Fièvres que je viens de publier en françois.

80 DES PRÉJUGÉS

écrits d'Hippocrate par une expectoration abondante, ou par un sédiment critique dans les urines ; les fièvres aiguës très-violentes & la frénésie, par un saignement de nez ; les fièvres d'accès, par une chaleur & des sueurs considérables & fétides ; les synoques ordinaires, & celles qui ont pour cause quelque levain corrompu dans les premières voies, se terminent par les purgations & les vomissemens, &c.

Il est vrai que les jours critiques sont à présent chez les Orientaux plus conformes aux observations des anciens que chez nous ; mais nos observations se rapprochent assez des leurs, dès que nous employons leurs méthodes & leurs moyens curatifs. D'ailleurs, si les déterminations des jours critiques des anciens ne se vérifient pas dans nos climats, on ne doit en attribuer la cause qu'à la précipitation avec laquelle on agit ; car quiconque lira attentivement les épidémies d'Hippocrate, & aura assez de courage pour faire la comparaison de ses maladies, il verra,

CONTRE L'ERUDITION. 2.

à n'en pas douter, qu'il est impossible que la nature n'observe pas des lois uniformes dans la solution des maladies, & même des maladies chroniques. Il n'y a que des ignorans ou des gens qui n'ont jamais ni lu ni observé, qui puissent douter de cette assertion. Ce n'est pas ici le lieu de discuter plus au long cet article; mais on peut répondre en deux mots que, si la plupart des médecins de nos jours ne pensoient pas que c'est presque toujours au médecin à tout faire, on auroit souvent occasion de voir par la marche même de la nature, qu'elle ne s'écarte de ses lois que quand on l'a forcée de le faire, faute d'avoir sçu la laisser agir, & l'aider.

Si les maladies que Sydenham a observées sont les mêmes que celles d'Hippocrate, je puis assurer aussi que ces maladies sont également celles que je vois tous les jours dans notre pays. Elles se manifestent en Suisse avec les mêmes signes & les mêmes symptômes qu'en Angleterre. Si nous en exceptons quelques mala-

D v

82 DES PRÉJUGÉS

dies endémiques, il n'est pas une maladie si particulière à un climat, qu'elle ne puisse s'observer dans un autre très-éloigné. On voit que les fièvres putrides & malignes sont plus fréquentes dans les pays méridionaux, & les fièvres inflammatoires dans le nord; cela est vrai, en général; mais les pays méridionaux ne sont pas si mal sains, ni ceux du nord si sains qu'on le pense. On dit que l'air est très-sain en Castille, que les fièvres n'y sont ni malignes ni opiniâtres, ni même communes, tandis qu'on voit tous les ans en Suède les plus mauvaises fièvres catarrhales, pétéchiales; les rougeoles & les petites-véroles les plus mauvaises. Cette observation rapproche donc les climats les plus éloignés.

Non-seulement les maladies aiguës d'Hippocrate ressemblent aux nôtres; mais ses traitemens sont aussi très-avantageux chez nous. Jamais nous ne traiterons mieux qu'Hippocrate la frénésie, la squinancie, la pleurésie, &, en général, toutes les fièvres compliquées d'inflammation;

CONTRE L'ERUDITION. 83

car, en faisant quelque légère modification à ses traitemens, il n'en est pas un qui ne devienne avantageux en tout temps & en tout lieu. Il conseilloit de tenir le ventre libre les premiers jours d'une péripneumonie, afin d'arrêter la fièvre; mais de quitter cette pratique après le cinquieme jour, parce que des évacuations abondantes empêcheroient l'expectoration. Au commencement de la pleurésie, il ordonnoit des lavemens; mais il s'en abstenoit aussitôt que le malade expectoroit, parce qu'il sçavoit qu'autrement, on arrêteroit l'expectoration, & que le malade étoufferoit au neuvieme jour. Il conseilloit aussi de boire beaucoup dans toutes les fièvres ardentes, dans la vue de calmer la chaleur, & de diminuer la fièvre. Tous les vrais médecins ont été d'accord avec Hippocrate sur ce point, & ont ordonné les mêmes boissons. Tous conviennent que ce sont-là les traitemens les mieux vus & les mieux appropriés à ces circonstances. Ainsi, ni les préjugés du peuple, ni les

Dvj

84 DES PRÉJUGÉS

charlatans ne m'engageront jamais à préférer une autre méthode, & à nourrir des malades dans le moment où l'on ne doit leur donner qu'avec une extrême exactitude ce qui peut seulement soutenir la nature, & la mettre en état de vaincre la maladie contre laquelle elle a à combattre. Je défends même dans presque toutes les fièvres l'usage de la viande.

La plupart des bonnes méthodes & des moyens curatifs seront d'une utilité incontestable dans les mêmes espèces de maladies & dans tous les climats. Un purgatif au commencement d'une fièvre putride est un remède d'un avantage étonnant en toutes contrées, tandis que la saignée peut y être très-nuisible. La dyssenterie se guérit à Batavia comme chez nous. Dans le cas d'hémorragies violentes, les Bramines de la côte de Malabar conseillent l'usage du riz cuit simplement dans l'eau, & de s'abstenir de tout autre aliment; dans le même cas, nous ordonnons le petit-lait. Bontius dit que l'effet des semences froides est à

CONTRE L'ERUDITION. 85

Batavia le même qu'en Hollande. Le quinquina, malgré le préjugé des habitans de Guyaquil, guérit les fièvres intermittentes aussi-bien au Pérou qu'en Suisse, en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, en France, en Italie, que les sujets soient jeunes ou âgés, & d'un tempérament chaud ou froid.

Il est prouvé que depuis Hippocrate les vrais médecins ont suivi dans tous les temps des principes fixes, & absolument conformes dans la guérison de la plupart des maladies les plus graves; & qu'on arrive à cette fin intéressante avec les mêmes moyens curatifs. On sçait aussi que les médicamens nouvellement découverts operent également dans les climats les plus éloignés les uns des autres, & les plus opposés, au moins dans les mêmes circonstances.

Tout ce que je viens de dire prouve donc qu'il y a quelque chose de constant & d'uniforme dans l'avantage des bonnes méthodes & des bons médicamens, malgré les ex-

86 DES PRÉJUGÉS

ceptions que des circonstances particulières aux climats, aux lieux, aux tempéramens, &c. peuvent obliger de faire aux règles générales. Mais tout cela n'est qu'une variation, & non un changement essentiel dans la nature des choses. En effet, on fera aussi bien vomir un Chinois à Pékin, qu'un Suisse à Berne, avec un bon émétique, quoique la dose devra peut-être être différente, par rapport aux circonstances susdites. Baglivi dont nous estimons les travaux, & la sçavante jeunesse, nous paroît cependant se sentir encore trop du jeune homme, lorsqu'il nous donne les détails des méthodes qui peuvent être utiles ou nuisibles au climat de Rome, puisque les mêmes règles qu'il prescrit, & les mêmes exceptions qu'il y fait, sont également utiles ou nuisibles dans tous les climats.

Un médecin pénétrant verra donc dans les maladies des nations les plus éloignées, celles de ses compatriotes; mais il distinguera & différenciera ce qui doit l'être. Le pays, l'université où il aura étudié, ne l'em-

CONTRE L'ERUDITION. 87

pêchera pas d'avoir égard au climat, à la saison, à la constitution du temps & des malades, à la suite & à l'enchaînement de toutes les causes internes & externes, éloignées & prochaines, que le praticien empirique n'envisage jamais, ou qu'il néglige avec mépris. Il méprisera à son tour avec justice des gens qui n'ont de règles que des hasards & les préjugés du vulgaire auquel ces gens croient devoir sacrifier tout sçavoir & tout sentiment d'honneur, pour se faire un état en multipliant les victimes de leur ignorance.

Freind disoit à Méad dans une de ses lettres : « Ces prétendus praticiens qui s'imaginent suivre la nature dans tous les cas même où ils méconnoissent ses opérations, m'ont souvent échauffé la bile, quelquefois aussi ils m'ont apprêté à rire. Si ces gens suivent la nature sans l'avoir étudiée, qu'ont donc fait ces grands restaurateurs de la médecine parmi les Grecs & les Arabes. Leurs veilles, leurs travaux, leurs ouvrages, ne méritent

88 DES PRÉJUC. CONTRE L'ERUD.

» donc que nos mépris ? En vérité,
 » ceux qui pensent ainsi, & s'en
 » font tant accroire de leur péné-
 » tration, n'ont jamais connu ni la
 » nature, ni ses opérations, ni ses
 » indications, ni les moyens & les
 » méthodes de la secourir dans le
 » besoin. Apprends donc, Méad,
 » à mépriser le vain babil de ces
 » suffisans, & marche toujours har-
 » diment dans le sentier de l'hon-
 » neur & de la gloire. Quelque res-
 » source que tu puisses avoir de
 » ton grand génie, ne rougis pas
 » de la moisson abondante que tu
 » as recueillie dans les écrits de nos
 » maîtres. »



C H A P I T R E III.

Des Avantages de l'Erudition.

UN homme qui ne lit point, ne voit dans le monde que lui-même. Comme il n'a aucune idée de ce qui est hors de lui, il regarde toutes ses réflexions comme de la dernière importance; c'est un homme qui, semblable à ces animaux qui s'enflent & crevent enfin dans le vuide d'un récipient, connoît bientôt le néant de ses chimères, dès que quelque hasard lui fait sentir son insuffisance.

Ce n'est donc que l'érudition qui nous fait sortir du cercle étroit où un pareil esprit se trouve borné. La trop grande idée que nous concevons du sol où nous marchons, disparoît dès que nous considérons la totalité du globe. Un homme sçavant examine toutes les opinions selon tous leurs rapports, & ne croit ce qu'on lui a inculqué dès son enfance,

90 DES AVANTAGES

qu'autant qu'il a vu les choses en homme, bien loin d'adopter aveuglément dans un âge mûr aucun sentiment ou aucun parti. Comme il connoît tous les avantages de la raison, il a droit de n'admettre non plus rien que de raisonnable. Je ne prétends pas confondre le vrai sçavoir avec une érudition orgueilleuse. Le pyrrhonisme se détruit lui-même. Quoique Sextus ait eu, comme Voltaire, le talent de mettre presque tous ses lecteurs de son côté, on sent néanmoins avec un peu de génie toute l'inconséquence de ses principes.

C'est la lecture & la réflexion qui nous empêchent de trouver du ridicule dans tout ce qui nous frappe la vue; &, si le peuple est si affecté d'un objet nouveau, & si superstitieux, c'est que, n'ayant jamais rien vu au-delà du lieu de son existence, il a en quelque façon le droit de croire que rien n'existe non plus ailleurs. En général, les Hottentots font la plus grande partie des hommes; & l'on admire volontiers

DE L'ERUDITION. 91

tout ce que l'on ne connoît pas.

La lecture nous procure dans nos plus doux loifirs la fociété des gens les plus éclairés, & nous approprie toutes leurs découvertes. Nous jouifons dans le même moment de la compagnie du fçavant, des ignorans, des fages & des fous, & nous pouvons apprendre à éviter les foibles de l'efprit humain, fans avoir aucune part à fes inconféquences.

Si nous avons cette délicateffe, cette fineffe de goût & de fentiment, ce tact que nous ne tenons que des mains de la nature, quelle perfection ces qualités n'acquierent-elles pas par la lecture, & par la conversation des gens éclairés que nous avons lieu de fréquenter ? Un homme qui joint la lecture au goût, voit naître fes penfées avec clarté, fes réflexions s'analyfer avec jufteffe, chaque mot de fes écrits fe placer avec ordre : chaque terme, chaque expreffion, font toujours chez lui l'image d'une idée claire & nette.

C'est ce goût, cette fineffe de fentiment qui affure la réputation

92 DES AVANTAGES

des bons écrivains ; & l'on a remarqué que les plus grands médecins ont toujours été les meilleurs écrivains parmi les médecins. Si l'on en croit même Celse , Hippocrate méritoit autant d'estime par son éloquence que par son habileté dans son art, quoiqu'il n'ait écrit en maître que pour des maîtres , avec une extrême brièveté , mais avec une netteté qui ne présente rien d'obscur à des hommes intelligens. Les anciens médecins qui se sont distingués dans leur art , instruits de toutes les connoissances humaines , ont même tous autant brillé par la beauté de leur style , que par leur habileté dans la médecine. Aucun médecin Grec jusqu'au temps de Paule , ne l'a cédé par sa plume aux meilleurs écrivains de son temps ; souvent même les médecins l'ont emporté sur tous. Fernel parmi les modernes , Sydenham , Freind , Méad , écrivoient aussi-bien qu'ils pensoient, & guérissoient aussi-bien qu'ils écrivoient ; & je ne comprends pas ce qu'a voulu dire Houlier, quand il a

reproché à Fernel d'avoir souillé sa belle latinité de toutes les ordures des Arabes. Antoine Cocchi a montré dans ses discours toscans combien tout homme qui aime à s'instruire, doit prendre de part aux ouvrages d'un médecin qui, libre de tout esprit de parti, sçait réunir la plus haute philosophie, la littérature, le goût & l'élégance du style; donner à tous ses ouvrages de médecine certain ton moral, & dire toujours plus qu'il ne semble dire.

Un homme qui aime à s'instruire, ne sçait jamais être oisif; son loisir est même une occupation, quoique moins sérieuse, & c'est par-là que le médecin se perfectionne dans son art. Eclairé par son érudition, il sçait jusqu'où il doit suivre la route ordinaire, & quand il doit la quitter; il voit la suite & l'enchaînement de toutes les choses qui rentrent dans les connoissances de sa profession; il apperçoit les fausses routes qu'ont tenu nos prédécesseurs, & ce en quoi ils ont eu raison. Leurs observations sont le maître qui lui marque

94 DES AVANTAGES

ses démarches, & l'aident à sortir du labyrinthe où l'ignorant ne trouve jamais le fil d'Ariadne. On entreprend tout avec esprit & pénétration, lorsqu'on a appris à voir dans la généralité des principes les différens cas particuliers. Quoiqu'il n'en soit pas de la médecine comme des sciences physico-mathématiques, il est néanmoins des principes généraux reconnus vrais unanimement, & dont le médecin peut se servir comme de formules, en faisant attention à différencier avec justesse, & à ne prendre, comme le dit Hippocrate, les qualités qu'à leur juste valeur.

C'est aussi l'érudition qui nous instruit des exceptions qu'il y a à faire aux principes généraux, conséquemment à tous les cas particuliers dont les seuls vrais médecins ont apperçu les raisons. Il est même des choses qui arrivent si rarement, qu'il est impossible de sçavoir quel parti prendre en pareil cas, si l'on n'a pas appris par la lecture ce qui peut être alors avantageux, ou non.

Quoique les principes généraux soient vrais, & même mieux connus aujourd'hui que du temps des anciens, après l'étude mieux réfléchie qu'on a faite de l'œconomie animale, il ne faut pas penser que l'on en puisse faire l'application dans tous les cas imaginables. La nature, quoique très-uniforme & lente dans la plupart de ses opérations, quitte quelquefois sa marche ordinaire, même précipitamment, & nous en cache entièrement les raisons. D'ailleurs, ne seroit-ce pas une imprudence de croire connoître décidément toutes ses lois, même ses lois générales. C'est donc encore une raison de recourir aux observations des autres, pour voir si au moins la voie de l'analogie ne fourniroit pas quelque lumière dans le cas actuel; c'est à l'érudition que l'on devra cet avantage. L'on sent donc par-là que la routine n'y suppléera jamais; au lieu que l'érudition suppléera toujours à une aveugle routine. En un mot, les plus grands philosophes & les plus habiles médecins de tous

96 DES AVANTAGES

les âges conviennent tous que l'érudition est la voie la plus sûre pour parvenir à la vraie pratique de l'art.

La médecine a tiré ses plus grands avantages de l'érudition, & elle n'a fait de progrès nulle part, qu'à proportion qu'on a sçu réunir aux connoissances des autres, celles que l'on avoit acquises soi-même. On n'ignore pas que ce sont les plus anciens peuples de l'Asie qui les premiers ont hasardé quelque chose en médecine; mais nous ne sçaurions juger de ces premières tentatives, parce que l'on n'a plus les livres de Hermès, lesquels faisoient la règle inviolable des prêtres Egyptiens, qui seuls traitoient alors les malades. D'ailleurs, ces prêtres faisoient un mystère fort caché de leur doctrine aux autres hommes qu'ils regardoient comme des profanes. Mais Galien nous dit que les Egyptiens n'avoient avant Esculape aucune connoissance en médecine que la simple routine de leur temps. Les Babyloniens exposoient encore du temps d'Hérodote leurs malades dans les carrefours,
pour

pour avoir quelques avis des passans. Strabon dit la même chose des Babylo niens, des anciens Lusitaniens (ou Portuguais,) & des Egyptiens.

Sous le règne d'Amasis, les Grecs commencerent à se lier avec les Egyptiens; on présumera sans doute avec raison que ce fut vers ce temps-là que les premières connoissances de la médecine passerent d'Egypte en Grèce; aussi-bien que les lois par le moyen de Solon. Cent cinquante ans après Mélampus, le premier médecin connu de la Grèce, Esculape mérita dans Epidauré des honneurs divins, pour avoir enchéri sur les connoissances & sur l'habileté de ses prédécesseurs. Mais ses connoissances aussi-bien que celles des autres n'étoient que des connoissances chirurgicales, ou empiriques. Celse dit même qu'on a déifié Esculape, parce qu'il avoit exercé un peu moins grossièrement la médecine qui n'étoit encore que dans les mains du peuple; & Plinè ajoute que la médecine n'étoit alors

Tome I.

E

98 DES AVANTAGES

que la chirurgie , ou plutôt une chirurgie conformément aux principes de laquelle Esculape & ses fils se contentoient de donner aux blessés un breuvage fait de vin , de farine & de fromage.

Les Afclépiades renfermerent cet art dans les temples de leur pere commun , où les malades étoient obligés de se rendre , & d'attendre la réponse du dieu au milieu des cérémonies religieuses , ou plutôt le secours immédiat de ses descendans mortels. L'imposture triompha comme il est ordinaire ; mais les philosophes désabuserent le peuple , & ce furent les philosophes qui , en démasquant la fourbe , se chargerent d'exercer la médecine auprès du lit des malades avec plus de vérité & moins de faste. Celse les regarde comme les vrais fondateurs de l'art. Bientôt après , les prêtres d'Esculape attirerent dans leur parti les plus habiles des philosophes , & l'émulation qui s'éleva entre eux & ceux qu'ils n'avoient pas pu gagner , sem-

bla contribuer à la perfection de l'art.

Hippocrate, comme vrai descendant d'Esculape, faisoit grand cas de l'observation; mais il disoit aussi dans les plus beaux temps de la Grèce, que le médecin devoit sçavoir ce que l'on avoit sçu avant lui, à moins qu'il ne veuille se tromper, & tromper ensuite les autres. Quoiqu'Hippocrate n'ait pas été le fondateur de la médecine, il mérita cependant d'en être appelé le pere, par les lumieres que ses observations fournirent à l'art, & par les heureux succès qu'il eut d'avoir joint le raisonnement à l'expérience; rendant par-là la philosophie utile à la médecine, & la médecine à la philosophie, & prouvant par sa conduite combien il avoit raison de dire qu'*un médecin philosophe étoit semblable aux dieux*. Avec ces principes lumineux & la grandeur naturelle de son génie, Hippocrate devint le premier vrai médecin, réunissant au génie le plus pénétrant une érudition solide & la prudence la plus grande. En effet, Hippocrate ou ne voyoit

E ij

100 DES AVANTAGES

rien, ou voyoit les choses comme elles étoient réellement.

Ce fut donc l'érudition qui forma la médecine en Grèce : aussi cet art resta toujours imparfait dans les provinces où les écrits des Grecs ne furent pas connus. Les Romains n'ont rien sçu que des Grecs ; & la médecine avoit toujours été à Rome une espece de langage pythagoricien, jusqu'au temps où les Grecs commencerent à paroître dans cette maîtresse du monde. Le mépris que les Chinois ont montré de tout temps pour les inventions & les découvertes des autres nations, a jusqu'ici tenu la médecine chez eux dans une ignorance grossiere ; quoique l'empereur Chi-Hoang-Ti eût ordonné, sous peine de mort, de brûler tous les livres, excepté ceux d'architecture & de médecine, trente-sept ans avant l'ère chrétienne. Les habitans de Malabar, quoiqu'assez civilisés, font consister toute la médecine dans la connoissance de quelques plantes, & dans l'art de former avec ces plantes quelques recettes qui se

DE L'ERUDITION. 107
transmettent de pere en fils, & qu'on
se contente de sçavoir. La médecine
est même encore dans son enfance
par-tout où l'érudition n'a pas porté
son flambeau.

La médecine n'eût donc jamais
été un art réduit en principes, sans
les écrits des médecins dont le sça-
voir a intéressé la postérité recon-
noissante. L'ignorance, toujours té-
méraire, eût cru être par-tout en
droit de rendre ses oracles, & cha-
que empirique eût passé pour un
homme divin. On sçait, au contraire,
que l'expérience du médecin le plus
vieux & le plus occupé n'est pas
suffisante, parce que nos connois-
sances s'augmentent avec tant de len-
teur, qu'il faut nécessairement plu-
sieurs siècles, & les travaux de plu-
sieurs nations pour porter une scien-
ce quelconque à sa perfection, ou
même pour en perfectionner une par-
tie. Ce sont ordinairement les grands
génies qui ouvrent de nouvelles rou-
tes, d'autres y entrent, s'avancent
même assez loin; & souvent ce n'est
que le quatrième qui parvient au but.

E. iij

102 DES AVANTAGES

après mille difficultés. Bacon, Newton n'eussent pas fait seuls ce que l'on avoit fait avant eux ; & , sans les découvertes de Descartes, Newton n'auroit peut-être pas fini où Descartes avoit commencé. Les plus grands hommes ont eu besoin des connoissances des siècles précédens ; mais un empirique , un barbier, enfin un ignorant sçait se suffir à lui-même : il a lui-seul tout le sçavoir de toutes les générations.

Un médecin qui voudroit apprendre par sa propre expérience ce que l'érudition lui peut apprendre en peu d'années , devroit donc aussi soutenir les travaux de tous les siècles précédens. Il lui faudroit d'ailleurs avec le génie le plus grand une vie de plusieurs siècles ; mais il n'est pas donné à tous les hommes de vivre les années d'un Nestor , & encore moins d'être l'inventeur de tous les arts nécessaires pour en bien connoître un seul ; car toutes les sciences sont sœurs , & doivent se prêter mutuellement la main pour paroître avec quelque éclat. D'ailleurs , les

sciences sont encore plus filles du temps que du génie. Quelques traits qu'elles aient à leur naissance, jamais leur éclat ne séduira les amateurs, que quand le temps, aidé de la main du génie, aura rendu leurs traits intéressans pour le bien de l'humanité. Or, on sçait combien il faut de temps pour recueillir toutes les observations nécessaires à la perfection d'un art.

La lecture, au contraire, nous fait jouir en peu de temps des découvertes de tous les temps. Un seul instant suffit pour nous instruire d'un grand nombre de vérités qui ont coûté des années entières de soins & de travaux. Avec le plus beau génie, un médecin, sans lecture, devroit, malgré lui, commettre les fautes des premiers observateurs, avant de parvenir aux moindres vérités que la lecture lui fournit. Être averti d'une erreur, c'est avoir déjà fait le premier pas vers quelque connoissance; &, trouver dans le même avertissement les moyens de l'éviter, c'est avoir acquis une vraie connois-

104 DES AVANTAGES

fance. Or, tel est l'avantage que nous procure la lecture sur mille objets différens. N'apprendroit-on même par la lecture qu'à éviter l'erreur ? On parvient bientôt avec quelque génie à un véritable sçavoir ; car il est facile de saisir la vérité, quand on connoît déjà ce qui peut la masquer, ou ce qui n'en a que l'apparence. Une vérité nous conduit bientôt à une autre ; mais les progrès sont bien plus rapides, si les premières vérités nous sont déjà connues.

La vie est courte, disoit notre grand maître ; l'art est immense : il est donc impossible de tout expérimenter soi-même. C'est à l'histoire à recueillir les observations d'une longue suite de siècles ; & c'est en la lisant que l'homme sçavant devient l'homme de tous les temps. Mille médecins, disoit Rhazès, ont travaillé depuis mille ans à la perfection de la médecine ; c'est en lisant leurs ouvrages avec attention qu'on s'instruira pendant une très-courte vie de plus de choses, qu'en cou-

rant de malade à malade , même pendant l'espace de mille ans.

Il est vrai que Sydenham n'a employé qu'à l'observation le temps que d'autres consacrent à la lecture. Les praticiens empiriques le citeront peut-être en leur faveur ; mais je leur répondrai qu'ils auront droit de s'autoriser de son exemple , quand ils auront son application infatigable , son extrême pénétration dans toutes ses recherches , & son génie adroit à généraliser des observations individuelles , pour en former les principes vrais & solides que cet Hippocrate Anglois s'étoit établis dans sa pratique. D'ailleurs , la médecine étoit un chaos si obscur du temps de Sydenham , l'amour des hypothèses avoit si fort prévalu , que les médecins ne suivoient plus de règles que les idées qui les avoient tous éloignés de la voie de la nature ; & ce fut Sydenham qui les y ramena.

La lecture nous familiarise avec les méthodes de tous les temps & de tous les lieux , & , par-là , nous met à même de devenir nous-mêmes in-

E v

106 DES AVANTAGES

venteurs sans paroître l'être. Un homme de génie sent bientôt les tempérans qu'il doit prendre lorsqu'il s'agit de mettre les préceptes des autres en pratique. Il devient original, sans cependant avoir envie de le paroître. Il fait l'application d'un principe ; mais il en borne ou en étend le sens, selon les circonstances ; & il ne crée qu'autant que le besoin l'y oblige. Si Sydenham voulut être partout son propre maître, c'est qu'il avoit cette rare prudence qui ne permet à un médecin d'agir que quand il a sçu comprendre, comme il le faut, une indication de la nature. Sydenham fut original ; mais, en même temps, il n'agissoit qu'avec une attention extrême à modifier, varier, corriger ses traitemens, jusqu'à ce que des observations réitérées lui eussent montré où il devoit s'en tenir sur les avis de la nature. On voit par son exemple combien il faut de prudence & de sagacité pour être original de bonne heure. En général, il est si rare d'être original avec succès, que nous ne voyons

encore que le grand Corneille qui ait créé & perfectionné un seul art en France , comme Homere avoit fait le sien en Grèce. Ces avantages sont le fait du seul génie.

Si la médecine exige nécessairement un homme de génie , elle demande en même temps un homme instruit comme nous l'avons dit. Mais la nature étant infinie dans toutes ses combinaisons , dans ses productions , & dans la variation de ses phénomènes , le médecin doit s'entretenir avec elle médiatement & immédiatement. La lecture lui procure le premier avantage ; & il jouit du second par les observations des autres ; mais il ne pourra lui-même faire d'observations qu'en partant de quelques principes ; & les maladies ne se développeront à ses yeux qu'autant qu'il en tiendra auparavant l'histoire. On voit là l'utilité & la nécessité de la lecture. Les signes les plus intéressans des maladies sont quelquefois si imperceptibles , ou ne se font voir que si peu de temps , que quiconque ne les connoît pas

E vj

108 DES AVANTAGES.

d'avance par l'observation historique, est presque toujours dans le cas de les manquer, parce qu'il n'en connoît pas l'importance. Ce coup d'œil de maître, si avantageux au lit d'un malade, dépend, il est vrai, le plus souvent du génie. Mais, *ignoti nulla cupido*, on ne saisira pas ce dont on n'a pas de vraie notion, ou l'on ne retirera aucun avantage de ce que l'on a vu, parce que l'on ne sçait pas à quoi tend un avis de la nature. Sans cette érudition, on prend tantôt la maladie principale pour un simple symptôme, tantôt un symptôme pour la maladie même; &, dans des maladies aiguës, le malade est au bord du tombeau, avant qu'on ait même entrevu le plan d'aucune méthode curative. Bien-loin de pouvoir prévenir prudemment la nature, on n'est pas en état de la suivre. Non-seulement on doit sçavoir par l'étude de l'œconomie animale ce qui peut résulter de telle détermination des sujets & de telles circonstances, il faut encore avoir vu dans l'observation de tous

les âges & de tous les lieux ce qui en est vraiment résulté ; ensuite connoître comment la nature a opéré la solution de telle maladie , & ce que l'art a fait avec succès & même sans succès , pour imiter ou déterminer ces opérations de la nature.

Sans cette connoissance , non-seulement les maladies aiguës seront presque toujours funestes ; mais même les maladies chroniques seront des maladies tres-souvent incurables ; c'est même dans ces maladies que toutes les ressources de l'art échouent le plus ordinairement. Un médecin qui s'approche du lit des malades sans cette connoissance historique , ne peut donc être qu'un spectateur inutile , ou oisif. Très-heureux le malade dont un pareil médecin a assez de défiance de lui-même pour ne rien faire ! Sydenham lui-même n'aurait-il pas été contraint de laisser périr plusieurs malades , faute d'avoir lu , & d'avoir puisé dans les autres médecins des connoissances qu'il n'a acquises que par des soins extrêmes & des travaux infinis ?

110 DES AVANTAGES

Plus nous avons réuni d'observations sur chaque cas particulier, plus nous sommes en état de voir avec justesse, & de nous déterminer à prendre un parti. Un médecin qui n'a pas lu, doit donc toujours être dans la crainte & dans l'incertitude. Le petit nombre de malades qu'un seul homme a lieu d'observer, ne fournit que très-peu de lumières; & c'est toujours dans un cercle très-étroit qu'il observe. Verra-t-il donc dans un cas extraordinaire pour lui ce qui est ou indifférent, ou dangereux, comme il l'auroit vu, s'il avoit été prévenu par la lecture? N'est-il pas obligé de craindre, où tout ne lui présenteroit que de l'espoir? & peut-il éviter de beaucoup promettre dans le moment même que le malade meurt, comme je l'ai vu plusieurs fois, à la honte non de l'art, mais du médecin téméraire? Ne s'occupera-t-il pas souvent de ce qui ne doit même pas être entrevu, tandis qu'il négligera un symptôme ou un signe essentiel d'où dépend la plupart du temps le succès d'une gué-

raison & le salut d'un malade ?

On ne voit que trop souvent dans les maladies des particularités si singulieres, que, sans l'instruction des livres, on n'est instruit de rien qu'à la mort du malade. Combien de fois, même l'inspection des sujets, ne nous apprend-elle rien après les dissections les plus exactes ? Nous voyons en Suisse, comme ailleurs, de ces fièvres d'accès qui deviennent mortelles à la troisieme ou quatrieme invasion : les malades périssent comme apoplectiques. Un médecin qui aura étudié les signes de ces fièvres dans Torti & Werlhof, les maîtrisera dès l'abord, & sauvera ses malades ; au lieu que le praticien qui ne lit pas, ne peut que bâiller au premier & second accès, & voir tout étonné ses malades périr au troisieme. M. de Haën a vu des fièvres tierces, accompagnées de fortes tranchées, devenir mortelles au troisieme accès. D'après Sydenham, Morton, Huxham, il nous fait observer que certaines maladies dans lesquelles on n'aperçoit pas de fièvre, sont pourtant

III^e DES AVANTAGES

en effet de vraies fièvres, & doivent être traitées comme telles. De ce nombre, sont les apoplexies, les points de côtés, les coliques, &, en général, toutes les maladies qui proviennent de quelque inflammation, & qui, ayant des accès réguliers, quoique sans aucun signe de fièvre, deviennent mortelles à l'un ou l'autre accès, comme les médecins que je viens de citer l'ont observé. On voit donc que ce n'est que par les livres qu'on peut s'instruire de ces maladies, si l'on veut sauver un malade, & que le médecin le plus occupé est un médecin dangereux, s'il ne lit pas.

Le médecin qui ne lit pas, ne sçait jamais que regarder, sans rien discerner; &, aussi ignorant à la fin qu'au commencement, il aura tout au plus le talent d'abandonner à la nature une maladie qu'il auroit guérie, s'il avoit appris à la connoître. Boërhaave avoit déjà passé plus de trente-six ans à observer la vérole, lorsqu'il dit qu'il paroïssoit quelquefois dans cette maladie des

DE L'ERUDITION. 113
symptômes que l'observateur le plus
vieux n'avoit pas encore vus, & qui
obligeoient le maître le plus expéri-
menté de devenir apprentif, & d'a-
vouer son ignorance. Les meilleurs
livres qui traitoient de cette mala-
die, étoient donc sa seule ressource.
Après les avoir tous lus, il nous dit
que ce fut dans le petit traité de
Hutten, qu'il trouva les moyens de
donner du secours dans les cas les
plus désespérés, & où le mercure
étoit même impuissant; & qu'il
trouva de plus dans cet ouvrage tout
ce que les charlatans & les gens à
secrets disent avoir découvert de
mieux pour la guérison de ces ma-
ladies.

Toutes les maladies ne nous sont
même pas connues de nom. Le nom-
bre en est si grand, que le médecin
le plus occupé ne peut se flatter de
les connoître toutes. Quelquefois il
paroît dans un pays des maladies
très-bien décrites, & qui ne sont pas
connues des praticiens de ce pays-
là. Elles emportent quantité d'habi-
tans : on a recours aux vieux prati-

114 DES AVANTAGES, &c.

ciens ; & c'est souvent un jeune médecin seul qui la connoît par ses lectures, & sauve une province entiere par une seule observation : ces cas ne sont pas rares. Ce n'est pas dans un temps & sous un vent favorable que l'ignorance d'un pilote se fait appervoir ; le vrai médecin n'est guères non plus connu que dans les maladies extraordinaires. Le praticien qui fuit son train ordinaire, semble toujours l'emporter sur l'homme sçavant, tant qu'il ne doit pas sortir de son cercle ; mais arrive-t-il quelque maladie singuliere, le masque tombe, & l'homme du peuple est bientôt confondu avec lui.

Enfin, les avantages de l'érudition sont si considérables, que tout médecin qui peut le devenir, le doit nécessairement ; ou, s'il n'en a pas la capacité, il doit renoncer à la pratique d'un art pour lequel la nature ne l'a pas destiné.



C H A P I T R E IV.

*Du Caractere particulier du Sçavoir
d'un Médecin.*

IL n'y a que très-peu de vrais sçavans; & , parmi ceux qui le sont réellement, c'est toujours du plus grand nombre que le sçavoir est inutile à la société. Il en est de leurs connoissances comme de l'or dans les mains d'un avare, c'est un bien perdu pour l'Etat.

Je distingue ce que l'on appelle ordinairement érudition, du vrai sçavoir. Un homme érudit peut être en même temps un grand sot; au lieu que l'homme d'un vrai sçavoir, est toujours un homme de génie. Non-seulement l'homme sçavant connoît les sciences qui dépendent du raisonnement & de la mémoire, mais c'est encore un vrai esprit philosophique qui fait l'ame de son sçavoir.

L'érudition prise en elle-même est

§16 CARACTERE PARTICULIER

un mélange de bonnes & de mauvaises choses souvent contradictoires & mal digérées, qui remplissent la mémoire aux dépens du sens commun, & rendent l'homme simplement érudit riche en provisions inutiles, & pauvre en idées; grand dans les minuties, & très-petit dans les grandes choses. Un homme érudit se croit fort intéressant à la société, quand il a retenu les divisions, les chapitres de tous les ouvrages anciens & modernes, & combien de fois un mot peut s'y trouver, soit simple, soit composé; mais il n'aura pas examiné si la réflexion dans laquelle ce mot se trouve, est de quelque utilité pour l'homme physique ou moral. Ces érudits oublient même que l'homme soit né pour penser, amassent des passages pour n'en jamais connoître l'esprit. Ce sont des gens qui ne font que relever les ruines d'un bâtiment pour en contempler les décombres, mais sans même penser que ces matériaux pourroient faire un bâtiment régulier. Pourvu qu'une citation, ou qu'un mot vienne

DU SÇA VOIR D'UN MÉDECIN. 117

après un autre, ils s'inquiètent peu du choix, de la liaison, du dessein. La page est bien, quand elle est remplie; & l'esprit est censé bien orné, quand on tient par mémoire trente ou quarante mots pour en expliquer un seul qu'on a souvent mal lu. Heureusement pour notre siècle, on est revenu de cette manie philologique. On veut des mots, mais autant qu'ils sont indispensables pour établir une vérité utile au genre humain.

Ce n'est pas que je blame la philologie en elle-même. Mais n'est-il pas absurde de toujours épiloguer sur les mots & les pensées des autres, sans penser foi-même & de foi-même. Ce vain fatras d'idées factices ou d'emprunt ne tient-il pas toujours l'esprit dans une sorte d'abaissement & de servitude? Connoîtra-t-il jamais sa capacité, tant qu'il n'essiera jamais ce qu'il peut?

Le médecin le plus érudit est donc un homme fort inutile, s'il n'a pas lu pour mieux penser, pour perfectionner son esprit plutôt que pour orner sa mémoire, & pour recueillir des

118 CARACTERE PARTICULIER

vérités intéressantes plutôt que pour accumuler des mots. On n'apprend à juger sainement des choses, qu'en réunissant au sçavoir un esprit capable de s'approprier les pensées & le sçavoir d'autrui. La lecture n'est pas alors un abus, parce qu'elle n'altère en rien le jugement.

Il n'est que le vrai sçavant qui sente le mérite de chaque écrivain; & c'est particulièrement de cette habileté que dépend le succès de nos travaux. Prévenus des progrès que l'on a fait dans une science, de ce qui y est certain, de ce qui y est douteux ou tout à fait inconnu, & de la manière dont on doit discuter & éclaircir ce qu'il y a de douteux, & de chercher ce qu'on ignore, nous sçavons ce que nous devons rejeter, examiner, adopter. Sans ce discernement critique qui est dû à l'esprit seul, on ne lit rien avec avantage. La lecture ne servira même qu'à gâter le jugement, affoiblir l'esprit; & l'on croira beaucoup de choses, tandis qu'on n'en connoîtra aucune.

DU SÇAVOIR D'UN MÉDECIN. 119

Les ouvrages de médecine, comme tous les autres ouvrages, contiennent des erreurs à côté des plus grandes vérités. Les préjugés des auteurs ont même souvent enveloppé ces vérités de l'obscurité la plus ténébreuse. Il est peu de ces grands maîtres dont la moindre réflexion soit une vérité lumineuse & un précepte important; & c'est dans le fatras du verbiage le plus ennuyeux, qu'il faut avoir le courage & l'esprit de saisir une observation qui semble se dérober à l'œil le plus clair-voyant. La plupart ne disent que très-peu dans de très-longes détails; & l'on est obligé de lire, pour ainsi dire, leurs écrits sans penser, pour trouver de temps en temps quelques avis intéressans; sans quoi, l'on n'en foutiendrait jamais la lecture. Cet esprit philosophique qui a été si long-temps méconnu dans les âges modernes, & qui avoit fait des anciens médecins les écrivains les plus solides & les plus importans, n'a pu se faire sentir dans des âges qui n'étoient instruits que par la voie de

120 CARACTERE PARTICULIER

l'autorité ou des préjugés ; & tous les écrits des médecins se sont sentis de cet abus aussi-bien que tous les autres. Les rêveries & les futilités des scholastiques, qui s'étoient emparées de tous les esprits , ne laissoient plus de distinction entre le peuple & les sçavans , que le respect aveugle que ce peuple a toujours pour ce qui tient du mystere. Les sçavans n'étoient que des ignorans ; & le peuple superstitieux sçavoit même plus qu'eux , selon l'esprit de ces temps , parce qu'il croyoit d'avantage. Le lecteur a d'autant plus besoin d'esprit pour la lecture de ces ouvrages , qu'il ne se trouvoit qu'un esprit faux dans leurs auteurs.

Hippocrate fera toujours le pere de la médecine , & c'est de ses écrits que vient presque tout ce qu'il y a de bon dans Platon , Aristote , Galien , & dans les Arabes. Cicéron même paroît l'avoir lu attentivement. Platon qui étoit contemporain d'Hippocrate , nous a laissé dans son Timée une espece de systême de médecine théorétique. La partie pratique

que de la médecine ne lui étoit pas inconnue non plus qu'à d'autres philosophes, avant & après lui. On prétend même qu'Aristote faisoit le métier de charlatan, avant d'être le disciple de Platon & le maître des siècles futurs. Aristote n'est certainement pas inutile aux médecins ; & l'on trouve, dans presque tous ses ouvrages, les vérités les plus intéressantes pour la physique & l'économie animale. C'étoit, dit Haller, un homme d'un très-rare génie, d'une application infatigable, qui mettoit beaucoup d'ordre dans ses connoissances, quoique plus propre à généraliser les observations des autres qu'à en faire lui-même. Mais il n'avoit que le défaut de toute l'antiquité ; personne ne faisoit d'expériences, & l'on adoptoit tout ce qu'il y avoit de fabuleux ou de faux. On pouvoit grossir ses volumes de tout ce que les poètes, les idiots, le peuple enfin avoit avancé.

Galien joignit à une érudion extraordinaire l'esprit le plus vif & le plus inventeur. Il sçavoit à fond la

122 CARACTERE PARTICULIER

philosophie péripatéticienne, & tous les systèmes de l'antiquité. Outre cela, il étoit vraiment éloquent. Suidas dit que Galien avoit écrit plus de cinq cents traités sur la médecine, & environ deux cents cinquante sur d'autres sciences quelconques. Jamais médecin n'eut un génie plus vaste & plus fin que Galien; & l'on ne peut voir sans étonnement qu'il ait sçu réunir en lui seul, & en un seul système tout ce que la médecine avoit connu jusqu'à son temps. La pure doctrine d'Hippocrate y est quelquefois noyée dans des subtilités minutieuses; néanmoins Galien suivoit Hippocrate dans sa pratique, préférablement à tous les médecins: c'est ce qui nous rend ses ouvrages très-intéressants. La différence qu'il y a entre les écrits d'Hippocrate & ceux de Galien, selon les meilleurs juges, c'est que les ouvrages d'Hippocrate sont fondés sur l'expérience, & que Galien n'a de foi dans les siens que le seul raisonnement. La médecine d'Hippocrate n'est appuyée que de très-peu de raisonne-

DU SCAVOIR D'UN MÉDECIN. 123
 mens, au lieu que Galien s'abandonne souvent à des disputes & à des discussions plus ingénieuses qu'utiles ; quoique relativement à la pratique , il pense , comme Hippocrate. En général , il a toujours suivi le sens littéral de cette maxime ,

λεγε πραττικως , και πραττει λογικως.

Parlez en praticien , & pratiquez avec raisonnement.

Les Arabes enchérèrent encore sur les subtilités de Galien , & leur imagination l'emporta sur l'esprit , au point que les médecins ne s'occupèrent plus que d'idées vuides de sens. Leur système de médecine n'étoit plus que des hypothèses hardies , & c'étoit ce qui seul plaisoit , & pouvoit même plaire à ce temps-là. Cependant on doit convenir qu'ils ont rectifié les méthodes de traiter les maladies aiguës ; qu'ils ont inventé la chymie , subordonné la pharmacie à la médecine ; & que , quant à la théorie de l'art & aux principes de la pratique , ils ont répété ce qu'avoient dit les Grecs.

Les médecins s'occupèrent long-

F ij

124 CARACTERE PARTICULIER

temps en Europe à commenter ces sophistes. On lut & on étudia les Arabes long-temps avant de connoître les Grecs. Enfin, au commencement du treizieme siècle, on se jeta sur Galien. Au lieu de considérer & d'analyser la nature, on analysa Galien, & on se contenta de l'admirer sans s'inquiéter des progrès de l'art. Les uns faisoient de très-longes commentaires sur ses traités, d'autres les abrégérent : tous sembloient déterminés à se tromper avec Aristote & Galien, plutôt qu'à embrasser la vérité avec tout autre.

Enfin parurent les chimistes. Paracelse (a), Suisse du canton d'Apen-

(a) Je voulois retrancher de cet ouvrage ce portrait de Paracelse, que je ne présente même pas encore avec tous les traits de M. Z. Mais on m'a conseillé de le laisser, pour faire voir au moins à des gens prévenus en sa faveur, qu'il est permis de douter des merveilles de ce coryphée des alchimistes. On peut dire de lui ce qu'on a dit de Postel, que c'étoit l'assemblage de très-grandes qualités réunies aux vices les plus odieux ; car Paracelse n'étoit pas sans

zelle, grand chimiste, chirurgien, astrologue, osa bâtir un système de médecine tout nouveau sur les ruines des anciens. Il brûla publiquement, à Basle, du haut de sa chaire, les ouvrages de Galien & d'Avicenne. Il dit, dans son premier livre de la peste, qu'on ne trouve rien chez les anciens qui nous soit d'un véritable secours, parce qu'ils ignoroient la cabale & la magie; & que conséquemment ils ne pouvoient connoître l'origine des maladies. Il ne rougit pas de dire que Galien lui avoit écrit des enfers, & que lui-même avoit disputé contre Avicenne dans les parvis des séjours ténébreux. Il avoit l'imagination si déréglée, & le cerveau si disposé aux rêveries les plus grossières, qu'il adopta tous les contes de sorcellerie, toutes les folies de l'astrologie, de la géomancie, de la chiromancie & de la cabale; & qu'il assura même

mérite. Voyez aussi ce que M. Deslandes a dit de ce rêveur. *Hist. de la Philosophie*, Tome III, page 324.

126 CARACTERE PARTICULIER

à ses disciples qu'il consultoit le diable quand Dieu ne vouloit pas l'aider.

Paracelse se vantoit de sçavoir guérir les maladies incurables, avec certains mots ou caracteres dont il élevoit la vertu au-dessus de toutes les forces de la nature, il osa même avancer que, par le moyen de la chimie, il produiroit un enfant vrai & vivant, qui, à la grosseur près, ressembleroit dans toutes ses parties aux enfans ordinaires. Malgré ces rêveries, ce misérable soutenoit qu'il n'avoit jamais étudié la nature que dans la nature même, & non dans les livres. Du reste il vivoit comme un animal immonde, & trouvoit son plus grand plaisir dans la conversation des gens les plus dissolus & les plus vils. Le langage qui n'a été donné aux hommes que pour se faire entendre, est toujours dans Paracelse un verbiage incompréhensible. Ses écrits se sentent tous de l'ivresse dans laquelle il étoit continuellement avec tous ses amis ivrognes comme lui. Le ton mystérieux avec lequel

DU SÇAVOIR D'UN MÉDECIN. 127
il écrit, sembloit cacher aux idiots
les vérités les plus importantes. Per-
sonne ne pouvoit selon lui le réfuter;
en effet, personne ne le comprenoit.

Avec ces qualités, Paracelse Bombast s'étoit emparé de la monarchie en médecine; & il tient encore le premier rang parmi les ignorans entêtés de l'alchimie. Voici comme il parle dans la préface de son livre intitulé *Paragranum*: « C'est à vous à vous ranger derriere moi, Avicenne, Galien, Rhazès, Mésué, Montagnana; derriere moi, docteurs de Paris, de Montpellier, de Souabe, de Cologne, de Misnie, de Vienne. Vous, îles de la mer, toi, Italie, toi, Athènes, toi, Grec, toi, Arabe, toi, Israélite, derriere moi; la monarchie est à moi. » Il étoit toujours misérable avec son art de faire de l'or; son remède universel & infaillible dans toutes les maladies n'a jamais pu le guérir de la goutte, de sa toux, & de la roideur de ses articulations. Lui qui possédoit la pierre de l'immortalité, se laissa cependant mourir avant sa cin-

F iv.

128 CARACTERE PARTICULIER

quantieme année. En vain les fourberies, la témérité, les extravagances, la superstition de cet homme sont-elles consignées dans ses écrits, ses sectateurs en ont fait une divinité.

Van-Helmont suivit Paracelse en bien des choses. Comme lui il eut un souverain mépris pour les écoles de son temps ; & avec raison. Il s'occupait à la recherche des médicamens les plus puissans ; mais il rabaisa comme lui la médecine au-dessous de la chimie, méprisa de même l'observation du temps, de ses changemens, des signes & des causes des maladies ; vanta aussi des médicamens universels, des panacées merveilleuses ; & parut également prévenu de son propre mérite. Il dit que Dieu lui avoit immédiatement éclairé l'esprit, dès qu'il eut jetté tous ses livres pour voyager dans le monde sur les ailes de la vérité ; qu'aucun autre que lui ne sçait la médecine. Il se vante d'avoir fait plus de progrès dans les sciences en rêvant, & par des songes & des apparition nocturnes, que

DU SÇAVOIR D'UN MÉDECIN. 129
par sa raison. La pratique des anciens
ne vaut rien selon lui, parce qu'ils
étoient payens. Ainsi raisonne ce sage
Flamand.

Dans une décadence si général des
sciences, le nombre des remèdes
simples & composés se multiplioit
tous les jours avec une confusion
extrême. Les médecins Galénistes
attribuoient à leurs remèdes simples
des vertus qui sembloient surpasser
tout ce qu'on pouvoit attendre de
mieux pour le genre humain; tout
étoit bon à tout selon eux. Les chi-
mistes de leur côté racontoient des
prodiges de leurs extraits & de leurs
teintures. Leurs ouvrages sublimes
étoient les triomphes mêmes de la
nature, & l'ignorance la plus gros-
sière y paroissoit toujours avec le
ton des oracles les plus respectables.
Enfin, ces Galénistes & ces chimis-
tes sont si absurdes dans leurs métho-
des & leurs médicamens, qu'il y
auroit lieu d'être étonné qu'ils puis-
sent encore aujourd'hui trouver des
sectateurs, si l'on ne sçavoit que les
opinions les plus déraisonnables sont

F. v

130 CARACTERE PARTICULIER
toujours les plus durables parmi les
hommes.

Ces maîtres sont donc plus capables de nous induire en erreur que de nous éclairer, si nous ne sommes pas prévenus de l'utilité réelle que nous avons lieu d'espérer de leurs écrits.

La plupart des écrivains nous disent ce qu'ils ont pensé; mais il en est peu qui nous indiquent en même temps ce que nous devons penser d'après eux, & comment on apprend à bien penser. C'est ce manque d'idées fixes & lumineuses, dit M. d'Alembert, qui excite en nous le desir de sçavoir les pensées des autres; & l'on tâche par cette apparence de vrai ou de faux sçavoir, à remplacer le mieux que l'on peut le manque du vrai sçavoir qu'on n'a pas. Il ne faut pas tant chercher ce que les autres ont pensé, que ce qu'ils ont pensé de vrai. Daniel le Clerc disoit à ce sujet qu'il y avoit dans toute l'Europe des sociétés pour les progrès de la médecine, que les vues en étoient belles & grandes, mais qu'il ignoroit par

quelle fatalité ces vues étoient si mal remplies, & pourquoi les écrits de ces sociétés étoient plutôt une collection de ce qu'on avoit déjà dit sur une chose, que ce qu'on auroit dû dire. On trouve même, ajoute-t-il, dans ces collections tous les contes de vieilles femmes, comme si l'histoire naturelle manquoit de menfonges.

Quelques écrivains laborieux, & dont on ne sçauroit trop louer le zèle, ont pris un autre parti pour se rendre utiles à la postérité. Ils ont voulu former un corps de tout ce qu'on avoit dit avant eux; & nous donner par-là l'histoire des maladies, en rapprochant les anciens & les modernes. Mais ces vues ont été si mal exécutées, qu'il semble que les auteurs aient plutôt consulté leur intérêt que leur réputation & l'avantage de la postérité. Ces ouvrages nosologiques supposent nécessairement ce qui n'a jamais été; c'est-à-dire qu'il faudroit que toutes les maladies fussent absolument différentes dans leur espece.

Fvj.

132 CARACTERE PARTICULIER

D'ailleurs la symptomatologie, qui est la partie qui doit sur-tout servir de guide dans ces détails, y est si mal exposée, si peu examinée, si légèrement analysée, que le lecteur peu instruit n'en peut tirer aucun avantage direct : & d'un autre côté un lecteur instruit n'a pas besoin de ces ouvrages.

D'autres médecins proposoient de leur temps de donner l'exposé des maladies dans de très-courts extraits, où l'on caractériseroit chaque maladie, en prenant dans les écrivains qui en auroient traité les signes & les symptômes les plus vrais & les plus précis. Ce dessein n'est que très-louable ; mais où est l'homme capable de l'exécuter ? Tous les abrégés qu'on nous a donnés ne laissent-ils pas plus de moitié de choses à désirer ; & la plupart du temps, l'esprit de système n'altère même-t-il pas ce qu'il y auroit eu de bon ? Quand je lis une maladie dans Hippocrate, j'en vois l'histoire quelquefois en trois lignes. Si je lis la même maladie dans un écrivain moderne, je rencontre

DU SÇA VOIR D'UN MÉDECIN. 133
deux ou trois pages de détails dans
lesquels je puis souvent voir toute
autre maladie. D'où vient cet abus :
de ce qu'on donne à l'imagination
plus qu'il ne faut pour saisir la na-
ture.

Ce n'est que dans les écrits qui
nous présentent la nature avec ses
traits, & dans son propre jour, où
l'on peut apprendre à la connoître,
& à prévoir l'avenir. C'est de-là que
dépendent les observations intéres-
santes, & les raisonnemens qu'on
peut faire pour devenir réellement
l'interprète de la nature, comme le
doit être le vrai médecin, comme
l'ont été Hippocrate, Fernel, Syden-
ham. Tous les trois cependant sem-
blent avoir acquis ce rare talent par
une conduite différente. Hippocrate,
éclairé par des observations qu'il fut
obligé de rectifier souvent, comme
il le dit lui-même, paroît s'être atta-
ché long-temps aux particularités
avant de généraliser ses principes :
& ce fut en grand maître qu'il le fit
quand il fut en état. Fernel, né avec
un esprit vraiment philosophique,

134 CARACTÈRE PARTICULIER

& orné de tout ce qu'on pouvoit ſçavoir alors de phyſique & de mathématiques, avoit profité ſur-tout des écrits d'Hippocrate qu'il liſoit ſans ceſſe avec Platon & Cicéron; & il commença, comme un Newton, par les grands principes, pour apprécier les détails. Sydenham apprit à connoître la nature par des travaux infatigables, mais marchant ſouvent dans de fauſſes routes; heureux d'avoir eu le rare talent de ſe rendre compte de ſes fautes, & de voir où il falloit ſe corriger ſur de nouveaux avis de la nature.

Les vraies archives de la médecine ne ſe trouvent que dans des auteurs de la trempe de ces médecins. Mais quelque mérite qu'ait un médecin, jamais ce reſpect ne doit nous aveugler juſqu'à ſuivre ſes erreurs, ſ'il ſ'en trouve chez lui. On ne doit écouter des maîtres que quand ils méritent de l'être. Nous recevons avec reconnoiſſance les bons avis de Galien, des Arabes & des médecins éclairés du moyen âge, qui, libres des préjugés de leurs temps,

DU SÇAVOIR D'UN MÉDECIN. 135
& uniquement attachés à l'amour de la vérité, ont paru dans leur siècle comme ces lumières boréales à l'horizon, sans cependant dissiper toute l'obscurité de la nuit. Tout livre est intéressant quand il nous fournit des principes conformes aux opérations de la nature, ne contiendrait-il même que quelques réflexions suffisantes pour compléter un observation, ou pour devenir comme le germe de différentes pensées plus étendues & plus sublimes. Les ouvrages de Roger Bacon, fort peu intéressants aujourd'hui à certains égards, ont été autrefois de la dernière importance. On y voit les plus grandes découvertes modernes indiquées comme au doigt. Ils servent du moins aujourd'hui à nous marquer une partie des progrès de l'esprit humain. Tout homme philosophe est toujours intéressé à le connoître; & ceux qui nous fournissent occasion de penser, méritent souvent plus d'éloges que ceux qui ont découvert & confirmé des vérités qui

136 CARACTERE PARTICULIER

n'étoient encore que de simples hypothèses.

Ce n'est pas non plus la grande lecture qui fait l'homme sçavant. La lecture en général use les esprits ordinaires. Ils sont bientôt semblables à un crible qui ne retient rien de ce qu'on y jette. Sans ce génie fait pour les sciences, la lecture ne fournit que des opinions, & jamais on n'en sçait démêler aucune. Celui qui dit vrai sera peut-être celui qui se fera le moins sentir. Dix autorités sont d'autant plus à craindre qu'on ne peut discerner si elles sont légitimement fondées. Il est des gens qui tombent dans un abus contraire. Epris de la maniere d'écrire d'un auteur, c'est à lui seul qu'ils s'attacheront; tous les autres doivent bientôt lui être subordonnés, & ils ne diront vrai qu'autant qu'ils penseront comme lui. On ne lit même que ce seul écrivain. Un médecin me disoit, il n'y a pas long-temps, pour autoriser cette conduite, qu'un des plus habiles praticiens de l'Angleterre

DU SÇAVOIR D'UN MÉDECIN. 137
n'avoit jamais lu que Prosper Alpin,
& que jamais médecin n'avoit été
plus heureux que lui dans sa prati-
que. Soit. Je répondrai à cela que
Sydenham n'avoit lu aucun méde-
cin quand il se mit à exercer la mé-
decine. Il faut donc prendre un mi-
lieu entre ces deux extrêmes. Le
nombre des bons auteurs, en méde-
cine, est très-petit. De ce nombre
même il y en a plusieurs qui ne sont
intéressans que pour amuser le loisir
d'un homme curieux. Je conseillerai
donc de ne s'arrêter qu'à ce petit
nombre de bons observateurs. Tous
les vrais écrits d'Hippocrate ne sont
même pas tous également impor-
tans.

Je crois avoir fait assez sentir
combien il est nécessaire de réunir
les observations de tous les âges,
sans avoir besoin de dire que celui
qui ne liroit qu'un seul auteur, fût-
ce même Hippocrate, ignorerait ce
qu'il faut faire en bien des circonf-
tances. Comme un médecin n'a pas
toujours à sa disposition le choix
des traitemens & des médicamens, &

138 INFLUENCE DE L'ERUDITION
 que d'ailleurs quelques accidens particuliers peuvent varier l'espece d'une maladie très-bien connue, il faut donc aussi avoir la ressource de l'analogie. Or, comment profiter de ce moyen, si l'on n'a pas appris de différens auteurs, les différens termes possibles des comparaisons qu'il faut faire. Un auteur ne suffit donc pas : ce seroit perdre le temps que d'en dire davantage sur cet article.

CHAPITRE V.

De l'Influence que l'Erudition a sur l'Expérience.

SI le sçavoir de nos prédécesseurs nous donne leur expérience, dès que nous l'avons acquis, il ne faut pas encore pour cela s'imaginer être parvenu au but de l'homme sçavant. Il est possible d'être homme de tous les siècles, & contemporain de tous les sçavans, & d'être en même temps homme à préjugés. Nous voyons tous

les jours des gens d'un sçavoir prodigieux, livrés aux opinions les plus absurdes. La vraie science, disoient Platon & Aristote, consiste moins à sçavoir & à adopter ce que les autres ont sçu, qu'à juger d'après soi-même, & non d'après les écrivains mêmes les plus sinceres, qui se trompent encore souvent. Elle consiste à saisir l'esprit de chaque chose, à la voir dans son vrai jour, à discerner ce que les hommes y ont ajouté, à fortifier son jugement en ornant sa mémoire, à étendre ainsi ses connoissances, à n'être point la dupe des hommes, ni des temps, ni des lieux, ni de l'autorité.

» De la même maniere, ajoute M. Deslandes, croire n'est point, comme le peuple, ajouter foi à ce que disent les autres, ni à ce qu'ils peuvent croire en effet; mais c'est examiner sérieusement les motifs de crédulité qu'ils proposent, & quel degré de force ont les raisons qui doivent porter à croire & ne pas croire. C'est démêler la vérité des vraisemblances; la certitude des pro-

140 INFLUENCE DE L'ERUDITION

babilités , l'évidence des fausses lueurs qui n'ont qu'un éclat passager. C'est en un mot convenir avec soi-même qu'on ne peut prendre d'autre parti que celui que l'on prend , & suivre ce parti avec courage , avec persévérance , avec une ferme résolution de ne pas changer , qu'autant qu'après tout l'examen possible , il arriveroit qu'on eût été dans l'erreur. »

» On ne sçait donc rien que ce qu'on s'est rendu propre par la réflexion qui seule produit la vraie science : & on ne croit point ce qu'on s'efforce de croire par la persuasion d'autrui , mais seulement ce qu'on voit clairement & nettement qu'on doit croire par sa propre persuasion ; enfin ce qu'on croit indubitablement vrai. Mais la vérité que Cicéron regardoit avec tant de respect , & comme l'essence de la divinité même , est quelque chose de si délicat , de si relevé , de si supérieur aux forces de l'humanité , qu'on a jugé de tout temps que peu d'hommes étoient capables de se familiariser avec elle. »

Avec cette cette maniere de voir & de croire, l'expérience de tous les siècles ne fera plus une maîtresse abusive, parce qu'alors elle nous apprendra réellement par la bouche de toutes les nations & par les archives de tous les temps, ce qu'il y aura de vrai & d'utile dans tous les cas. Sans cette expérience, un médecin ne mérite aucune considération. Il connoîtra, si l'on veut, les observations de tous les âges, mais il ne sçaura jamais que des particularités inutiles la plupart du temps, parce qu'il n'en pourra pas déduire de principes en les rapprochant les unes des autres, & en démêlant ce que l'auteur y a vu d'avec ce qu'il auroit dû y voir. D'ailleurs la vraie médecine ne dépend pas des observations individuelles prises en elles-mêmes, mais d'observations réunies & constatées de tout temps & chez toutes les nations, distinction faite cependant de ce qui peut s'y rencontrer de particulier par rapport aux temps & aux lieux. J'aimerois mieux, dit Rhazès, qu'un médecin n'eût pas

142 INFLUENCE DEL'ERUDITION

vu de malade, que d'ignorer ce qu'ont dit & écrit les anciens. Mais dès qu'il a lu & comparé leurs observations & leurs préceptes, avec peu de pratique, il sera en état de traiter ses malades avec plus de succès que le médecin le plus occupé qui ne lit point.

L'expérience des autres est quelquefois plus avantageuse que la nôtre, même dans les cas que nous avons eu lieu d'observer souvent. Avoir dans la tête la description d'une maladie d'après les grands maîtres, c'est être en état de la reconnoître dans le cas possible, avec plus de discernement que d'après sa propre expérience, si l'on n'est pas de ces observateurs du premier ordre, à qui un signe essentiel, & souvent le moins sensible, ne peut échapper. Il n'arrive que trop souvent qu'on ne voit pas si bien avec ses propres yeux que par ceux d'autrui. Il est d'ailleurs plus aisé de constater une vérité & une découverte que de la trouver. L'expérience, dit Bacon, ne deviendrait en quelque

maniere inutile, qu'autant que nous aurions des traités sur les plus petites choses.

Ce que je viens de dire paroît un paradoxe : cependant, après avoir observé des maladies avec le plus grand soin, j'ai souvent trouvé que nos grands auteurs de médecine avoient tout dit, ou du moins dit beaucoup plus que je n'avois vu. Il est vrai qu'il n'y a que très-peu d'auteur qui soutiennent cette comparaïson : mais ceux qui la soutiennent, rendent en effet notre expérience moins nécessaire.

Le détail d'une suite d'événemens bien anlyfé, est quelquefois plus instructif que la vue des choses mêmes. Tout esprit n'a pas le talent de voir avec ordre la suite de plusieurs choses. La complication apparante étonne, & souvent ne jette que du trouble dans l'esprit, bien loin que le spectateur jouisse assez de lui-même pour voir tout avec tranquillité. Quelquefois même un phénomène frappe un œil peu instruit avec tant de force qu'il n'est

144 INFLUENCE DE L'ÉRUDITION

plus en état de se fixer sur les autres signes présens, ou qu'il ne peut au moins les démêler les uns des autres: dans ces circonstances, ce n'est donc plus rien voir, c'est tout au plus regarder.

Une instruction complète, laissée par écrit, vaut donc mieux en bien des cas que celle qu'on tirera imparfaitement de l'inspection de la chose même. D'ailleurs, des gens qui ont vu avec connoissance de cause nous menent toujours à la vérité par les voies les plus courtes. L'habitude de voir de la même manière nous devient ensuite comme à eux une espèce de talent naturel qui nous fait arriver directement au but. Bacon faisoit avec justice consister la vraie destination & l'utilité essentielle des sciences dans l'abréviation des voies longues & compliquées de l'expérience, persuadé que cette abréviation feroit cesser les plaintes qu'on avoit toujours faites de la longueur de l'art & de la brièveté de la vie. C'est en généralisant les vérités fondamentales qu'on par-

vient

SUR L'EXPÉRIENCE. 145

parvient à cette abréviation, ou, comme le dit M. d'Alembert, en établissant les principes de ce qui est certain dans nos connoissances, en présentant les vérités générales & fondamentales sous un seul point de vue, en rapportant les parties de chaque science particulière à leurs chefs principaux, & en évitant dans cette analyse cet air minutieux qui prend les branches par la tige; comme il faut éviter aussi ce prétendu esprit, qui, trop occupé de l'universalité des choses, manque tout & brouille tout pour vouloir tout embrasser & tout abréger.

L'art de fixer les formules générales est le seul talent qui fasse les grands hommes, & le fond de la véritable expérience. Mais ce rare talent est au moins dû autant à une heureuse capacité naturelle, qu'à l'habitude & à la réflexion jointes ensemble. Newton lui-même n'entrevit la généralité de sa fameuse formule dans les calculs de Descartes, que par une espèce de hasard; & il s'en étoit déjà servi sans y faire

Tome I.

G

146 INFLUENCE DEL'ÉRUDITION

beaucoup d'attention avant d'en avoir senti toute l'étendue & la généralité. On en peut dire autant des grands principes d'Hippocrate. Ce ne fut qu'à son heureux génie qu'il dû la généralité de ses maximes. Aussi Boerhaave, qui avoit moins observé que lui, ne se fait-il pas de peine d'avouer combien il sentoît que ses Aphorismes étoient au-dessous de ceux de ce grand médecin. On peut dire avec vérité que Boerhaave s'est rendu la justice qu'il se devoit à cet égard.

Malgré ce que nous venons de dire, on ne peut disconvenir qu'une longue habitude de voir, éclairée par un génie au-dessus de celui des hommes ordinaires, & par un bon esprit attaché au seul amour de la vérité, ne puisse au moins faire saisir assez aisément les principes généraux une fois établis, quoique l'on ne soit pas assez habile pour généraliser soi-même des observations particulières : & c'est toujours un avantage. Il est des gens qui sont faits pour suivre les autres, & qui exécuteront bien un

SUR L'EXPÉRIENCE. 147
dessein qu'ils n'imagineroient jamais.
On voit tous les jours un militaire
faire des prodiges avec une poignée
de soldats, s'il est sous le comman-
dement d'un habile général ; tandis
qu'avec une armée entière il feroit
infailliblement battu, si on l'aban-
donnoit à lui-même.

Le sçavoir des autres peut donc
influer diversement sur notre expé-
rience ; & ce sont ordinairement nos
talens naturels qui en déterminent
les avantages. Comme tout semble
dans la nature fixé dans des termes
& des rapports particuliers à cha-
que chose, il n'est pas étonnant que
l'expérience des siècles précédens ne
devienne aussi plus ou moins avan-
tageuse selon les facultés de chaque
individu. Si l'on faisoit réflexion à
ce principe incontestable, on ne ver-
roit pas si souvent des têtes mal or-
ganisées, prétendre, après trente ans
de pratique, avoir plus d'expérience
qu'un jeune médecin à qui la nature
a accordé des facultés supérieures à
celles de ce vieux praticien qui n'é-
toit né que pour voir le soleil se le-

G ij

148 INFLUENCE DE L'ÉRUDITION

ver & se coucher. Il est vrai que la science sans pratique est insuffisante; mais une pratique aveugle a cet inconvénient de plus, qu'elle est encore dangereuse. Il faut réunir les deux, étudier les livres & les hommes, interroger les morts & les vivans; mais l'interrogation n'est pas l'ouvrage d'un génie borné, encore moins celui d'un homme qui n'est pas né pour être le disciple des hommes ordinaires.

L'expérience des autres ne nous fournira non plus de règles pour notre conduite, qu'autant que nous saurons estimer les raisons de celle qu'ont tenue ceux dont nous lisons les ouvrages. Très-souvent ils ne nous disent que ce qu'ils ont fait; & il est vrai qu'ils ont bien fait. Mais il faut alors se demander ce qu'on auroit fait en pareil cas? Sçavoir se faire cette demande avec connoissance de cause; c'est avoir déjà beaucoup appris; cela n'est cependant pas assez: il faut encore trouver la réponse; sans quoi, nous ne verrons jamais ce que nous devons faire, puisque

nous ne pourrions pas nous dire pourquoi ces écrivains ont agi de cette manière. Leurs fautes, qu'il s'agit d'éviter, feront des écueils contre lesquels nous donnerons dans les mêmes cas ; & jamais nous ne porterons avec succès la main dans la moisson qu'ils nous ont préparée, si nous ne sommes pas capables de nous en approprier la récolte. Leurs succès feront même pour nous des occasions de fautes ; & leur sçavoir ne tendra qu'à nous égarer. Comme le marin, le médecin se trouve souvent dans des détroits où il n'est permis qu'à de grands maîtres de passer. Quelquefois on n'y a passé que par quelques heureuses circonstances dont on a sçu profiter ; & ces circonstances nous sont inconnues. Il faut donc sçavoir voir dans leurs écrits ces choses qu'ils n'ont pas cru devoir nous dire ; parce que ce n'est que la sagacité qui doit nous les suggérer. L'érudition, le sçavoir, l'expérience des autres ne feroient donc d'aucun avantage dans ces cas qui ne sont pas si rares, sans cette péné-

150 INFLUENCE DEL'ERUDITION.

tration & ce génie qui font seuls l'habile homme.

Si l'expérience des siècles précédens surpasse souvent la nôtre, il ne faut pas croire pour cela que l'antiquité ait tout dit. C'est un abus que de croire que nous ne puissions pas penser aujourd'hui de nous-mêmes, & voir ce que l'on a vu autrefois. La nature est invariable dans les especes qu'elle a déterminées, quoi qu'en aient pensé quelques écrivains modernes. L'homme a donc encore aujourd'hui le droit de dire aux anciens qu'ils se sont trompés, comme Hippocrate l'avoit dit à ses ancêtres. Le sçavoir des autres n'est par conséquent recevable qu'aux termes de la vérité. *Amicus Plato, sed magis amica veritas*; & c'est à ce seul titre que le sçavoir & l'expérience des autres nous doivent être respectables, & que nous en tirerons même un véritable avantage.

Le grand point, c'est, comme nous l'avons déjà dit, de prendre les quantités à leur juste valeur. Mais ces quantités ne sont pas arbitraires

SUR L'EXPÉRIENCE. 151
pour le médecin. C'est toujours la nature qui les détermine. Le sçavoir & l'expérience des autres nous deviennent d'une très-grande conséquence à cet égard. Mais combien n'y a-t-il pas de plus & de moins qu'il faut sçavoir retrancher ou ajouter de soi-même ? Combien ne prête-t-on pas à la nature de choses qui ne dépendent absolument que de la manière de voir ou de sentir ? Les médecins même les mieux instruits sont-ils d'accord entr'eux sur ce qu'ils doivent entendre par la nature ?

Comme toutes les réflexions de cet ouvrage se rapportent à la connoissance de la nature, je crois pouvoir placer à la fin de ce chapitre quelques réflexions qui auront leur utilité, ne donneroient-elles même que l'occasion de réfléchir sur les assertions que je vais y examiner. S'il est dangereux, comme le disoit Galien, de s'attacher opiniâtrément à des opinions dont il n'y a pas de preuves solides, il l'est encore plus de prendre pour une décision ce qui ne présente que du doute & de l'incer-

G iv

152 INFLUENCE DEL'ERUDITION.

itude. Ainsi, partir d'une réflexion isolée d'un auteur pour lui faire dire ce que l'on croit soi-même, sans concilier cette pensée avec ce qu'il peut avoir dit de contraire ailleurs, c'est abuser le lecteur, après s'être fait illusion à soi-même. Tel est cependant la conduite que certains écrivains tiennent encore tous les jours pour appuyer leur sentiment.

Que devons-nous donc entendre par la nature prise dans une acception limitée, par rapport au corps humain? Selon le célèbre Sauvage, la nature ou les efforts de la nature sont l'ame qui exerce son énergie sur le corps pour la conservation de l'être individuel. On a aussi reproché à Stahl d'avoir accordé trop à l'ame; mais ceux qui lui ont fait ce reproche, ou n'ont jamais lu ses ouvrages, ou ne l'ont jamais compris. L'ame, suivant Stahl, étoit un être purement matériel; ou plutôt, il n'admettoit d'ame que le principe vital du corps organisé. On voit donc qu'on s'est trompé à son égard. Quant à Sauvage, il la croit absolument spirituel; c'est son

SUR L'EXPÉRIENCE. 153

opinion que nous suivons, pour examiner son hypothèse. Sauvage s'appuie de l'autorité de Galien ; peut-être même, dit-il, Galien a-t-il trop accordé à l'ame. Mais il est constant, de l'aveu de Galien même, que ce sçavant médecin Grec n'a entendu, par la nature ou par l'ame, qu'une chaleur innée, qu'il appelle une substance mobile par elle-même, & qui est toujours en mouvement. Il avoue ailleurs qu'il ne voit même rien de probable sur la substance de l'ame ; tantôt il l'appelle simplement nature ; tantôt émanation de cette ame universelle qui anime tout l'univers : ailleurs, il avance que l'ame qui forme le fœtus, n'est pas la même que celle qui est contenue dans le fœtus ; mais il se contredit sans balancer, en disant que l'ame qui met toutes nos parties en mouvement, est la même que celle qui nous a formés ; tandis qu'il assure qu'il ne sçait rien sur la cause efficiente qui forme le fœtus. Que répondre à ces inconsequences ? Je ne prétends pas, disoit Fernel, concilier tous les endroits.

G.v.

154 INFLUENCE DE L'ERUDITION.
où Galien se contredit ouvertement.

Sauvage, persuadé de la spiritualité de l'ame, devoit-il recourir à un maître aussi inconséquent sur cet article pour prouver son hypothèse ? Cardan a donc mieux vu que lui, quand il affuroit que l'on ne pouvoit absolument pas penser que Galien eût cru l'immortalité de l'ame. Ainsi, ce que Galien pouvoit entendre par la *nature*, ne tendroit, au contraire, qu'à ruiner l'hypothèse de Sauvage. Que l'ame souffre de l'état malade du corps, cela doit être. Mais, que l'ame cherche & emploie tous les moyens possibles d'écarter le danger, en bon praticien, la conclusion est-elle légitime, & les prémices y conduisoient-elles ? Non, certes : il est encore un grand nombre de propositions intermédiaires qui ne seront jamais démontrées. N'étoit-il pas plus naturel de dire que l'union de l'ame avec le corps constituoit ce que l'on appelle l'état de vie actuelle, & que le mécanisme étoit le principe de tous les efforts que fait le corps ma-

l'ade pour écarter le danger? La cause se conçoit également bien, en disant que ce sont les déterminations actuelles du sujet malade qui déterminent ces efforts; &, sans se servir du terme de *Pseudomécaniciens*, Sauvage auroit du moins suspendu son jugement sur des opérations qu'on peut rappeler à la seule organisation.

Ne peut-on pas entendre tout simplement par la nature, *la force vitale actuelle du corps organisé vivant*, force dont l'union de l'ame avec le corps est le principe éloigné, mais dont le fluide nerveux est la cause immédiate? Ce sentiment est clair, lumineux, quelle que soit la nature de ce fluide, fût-ce même celui de Lecat. On conviendra que le corps est subordonné à l'empire de l'ame dans tous les mouvemens que nous appelons communément volontaires; mais l'ame paroît, au contraire, lui être subordonnée dans ceux où elle est dans un état de passibilité: c'est ce que l'expérience journalière peut prouver à un homme qui ne prend pas les mots pour les choses.

156 INFLUENCE DE L'ERUDITION.

Comme nous ne connoissons d'autre raison de l'union de l'ame avec le corps que la seule volonté du Créateur, nous sommes dispensés de faire aucune recherche à cet égard. Il paroît plus intéressant de nous occuper de la maniere dont la nature cherche à conserver la machine dans l'état malade. La physiologie nous apprend que les mouvemens vitaux ordinaires n'ont pour but que de conserver dans un état régulier les déterminations qui font l'état de santé. Au moindre trouble, soit dans les fluides, soit dans les solides, l'harmonie se dérange ; & c'est toujours aux dépens d'une partie que l'autre prend plus de force & de vigueur, comme l'expérience le prouve. Ce n'est donc plus que par des mouvemens extraordinaires que la machine vivante peut recouvrer son état régulier. Cette loi est aussi constante dans la brute que dans l'homme ; elle se fait même appercevoir dans les végétaux. Il est des plantes dont les racines fuient le voisinage d'un autre, en changeant la direction qu'on leur avoit

donnée, comme je l'ai expérimenté moi-même. Si elles ne le peuvent, elles périssent, après avoir fait tous les efforts pour l'éviter. Si l'on fait avec un fil d'archal une ligature à une branche, l'écorce se tuméfie au-dessus de la ligature, la recouvre en baissant, & pousse enfin des rejetons pour se mettre plus à l'aise. Si ces progrès sont si lents dans les plantes, c'est que le fluide qui fait le principe de la végétation, ne peut se porter dans le cours de sa circulation qu'avec beaucoup de lenteur; au lieu que, dans l'animal, le fluide moteur, porté par une circulation rapide, doit nécessairement ébranler la machine avec violence, dès que quelque matière morbifique, ou offensive, vient à faire sentir son action au genre nerveux, qui est le cours déterminé du fluide moteur, une fois séparé du torrent des autres fluides. De-là l'ébranlement violent, particulier ou général de la machine, & la prostration qui suit en même raison ces mouvemens particuliers ou généraux. Telle est la voie que prend

158 INFLUENCE DE L'ERUDITION

la nature pour la conservation de l'animal. Est-il donc besoin du concours de l'ame pour ces opérations ?

Souvent, dit-on, la nature fait des mouvemens qui tendent à sa propre destruction. Cette objection ruine l'autre hypothèse, & confirme celle que je présente ici; car, si, par la nature, on doit entendre ce principe intellectuel qui veille nécessairement à la conservation du corps, n'est-ce pas se contredire soi-même, après avoir posé pour principe que l'ame tendoit toujours à ce but ? au lieu qu'en rapportant ces mouvemens violens à la seule organisation, on n'est plus étonné de voir un corps organisé se détruire lui-même par le seul jeu de son mécanisme, jeu qu'il ne tient que de lui-même, mais qui se trouve porté à l'excès par le mouvement excessif du fluide moteur qui donne trop d'action à certaines parties. C'est ce que prouvent assez souvent ces violens mouvemens spasmodiques, qui causent aux muscles une roideur qui subsiste même quel-

SUR L'EXPÉRIENCE. 159
quefois deux ou trois jours après la
mort des sujets.

La nature cherche cependant à se
délivrer de la contrainte qu'elle
éprouve; mais une partie n'agissant
plus qu'en violentant l'autre, il ne
peut s'ensuivre qu'une ruine totale,
si cette action surpasse long-temps la
force naturelle des organes; & c'est
ainsi que la nature succombe par l'é-
puisement subit de ses propres for-
ces qu'elle emploie toutes en un seul
instant ou en très-peu de temps.

On ne nie pas, dans cette hypo-
thèse, que l'ame ne réagisse sur le
corps, quand le corps agit sur elle.
Mais il ne s'agit pas des mouve-
mens qui dépendent des facultés su-
périeures ou inférieures de l'ame;
autrement, l'ame écarteroit le dan-
ger avant qu'il fût extrême, & elle
le pourroit faire, parce qu'elle le
voudroit, si ces mouvemens dépen-
doient d'elle. Elle ne le fait cepen-
dant pas. Dès que la machine me-
nace ruine, l'ame, bien-loin de mon-
trer aucune activité plus grande, sem-
ble, au contraire, tomber dans un

160 INFLUENCE DEL'ERUDITION

état de langueur & d'anéantissement ; & , si l'art ne vient au secours pour ranimer le jeu des organes, les forcer même à quelque mouvement irrégulier ou violent , c'en est fait du sujet.

Il vaudroit mieux bannir de la médecine des mots vuides de sens, que d'en faire la base d'une hypothèse ridicule au dernier point. Qu'on objecte, si l'on veut, les conséquences qui résultent très-souvent de la crainte, de la joie, de la colère, enfin de toutes les passions, telles que des fièvres violentes, des morts subites, des langueurs, la phrénésie, &c. Je réponds d'abord que tous les auteurs, sans exception, qui nous ont parlé des maladies de l'esprit, & des affections que le corps en éprouvoit, nous ont plutôt peint l'état malade de leur esprit, ou leur mélancolie, qu'ils ne nous ont mis en état de voir clair dans les causes prochaines de ces affections singulieres. Je dirai ensuite que *le moyen d'ennuyer, est celui de tout dire* ; & que prétendre expliquer les causes directes de ces maladies &

SUR L'EXPÉRIENCE. 161

de ces dérangemens , seroit une absurdité aussi grande que celle de ceux qui prétendent les expliquer par l'action directe de l'ame sur le corps. Il est des choses qu'on peut ne pas sçavoir sans être ignorant , parce qu'on ne peut absolument les connoître. On ne doit donc pas rougir d'être aussi ignorant que ses maîtres , quand on n'a non plus qu'eux que de mauvaises raisons à donner.

Au reste , de grands hommes ont été de notre sentiment. Ce n'est pas que nous nous conduisions par l'autorité ; mais elle mérite des égards , quand il n'est absolument pas possible de voir mieux , & que les sentimens contraires n'ont rien qui les puisse soutenir. Je ne vois rien de plus sensé que ce que dit l'illustre Eller. « Sans m'embarrasser ici de ce » que les auteurs ont diversement » pensé sur le mot de *nature* , je vais » seulement considérer les phénomènes comme ils se présentent , & » comme ils sont fondés , tant dans » la structure de notre corps , que » dans les fonctions de ses parties .

162 INFLUENCE DEL'ERUDITION.

» laissant de côté tout terme vague
» & ambigu, que l'ame ait part ou
» non aux opérations qui s'exécute-
» tent alors. Tous ceux qui connois-
» sent la structure du corps, sçavent
» aussi la liaison intime qu'il y a
» entre le cerveau, le cœur & les
» poumons, tant pour commencer,
» que pour soutenir le mouvement
» qui fait les fonctions vitales, ou
» plutôt la vie de l'homme.

» C'est par le cercle admirable de
» ce mouvement que le cœur, à
» l'aide de la respiration, chasse au
» cerveau le sang qui doit fournir
» le fluide nerveux dont la sécrétion
» va s'y faire. Le cerveau à son
» tour renvoie au cœur ce fluide
» une fois séparé du torrent des au-
» tres humeurs ; & c'est par ce
» moyen que se soutient sans inter-
» ruption ce mouvement du cœur
» animé par ce fluide. Voilà donc
» comme les actions vitales s'exécute-
» tent, & sans aucune détermina-
» tion de la part de l'ame ; tant que
» l'animal vit.

» De ce mouvement vital circu-

SUR L'EXPÉRIENCE. 163

» laire, dans lequel consistent les
» fonctions du cœur, des poumons
» & du cerveau, on voit naître les
» fonctions des autres parties; car,
» à l'aide du mouvement du cœur,
» de la respiration & de l'écoule-
» ment du fluide nerveux, le sang
» est porté vers les viscères destinés
» à la chyification & à la sanguifi-
» cation; &, par ce renouvellement
» continuel du sang, les pertes de
» nos fluides se trouvent réparées,
» & la vie se soutient. Ce sont les
» fonctions des viscères destinés à
» ces opérations, que les médecins
» ont appelées *fonctions naturelles*.

» D'après ces considérations, il
» est facile de comprendre que,
» comme dans l'état sain & naturel
» les viscères de l'abdomen, destinés
» à la chyification, extraient des ali-
» mens le chyle nécessaire pour
» former le sang, & rejettent en-
» suite par les intestins, les reins &
» la peau, ce qui est superflu; de
» même, dans l'état malade, le prin-
» cipe morbifique, qui fait la cause
» de la maladie, est subordonné à la

164 INFLUENCE DE L'ERUDITION.

» même action de ces viscères, qui
» subsiste toujours plus ou moins
» parfaitement dans cet état. C'est
» pourquoi ce principe nuisible, qui
» se trouve ou résister au mouve-
» ment des fluides, ou irriter les
» solides par son acrimonie, pourra
» être pareillement changé & cor-
» rigé par les forces des fonctions
» vitales & naturelles, de manière
» à être disposé à une évacuation
» critique par le moyen des sécré-
» tions. Si l'on veut attribuer cette
» évacuation critique ou ces opéra-
» tions à la nature, je crois qu'on
» doit définir la nature humaine une
» force naturelle au corps de l'hom-
» me ; force qui, à l'aide du mou-
» vement du sang qui s'exécute par
» les fonctions vitales & naturelles,
» peut préparer, assimiler à notre
» corps la partie nutritive des ali-
» mens, & chasser hors de la masse
» du sang ce qui peut s'y trouver
» d'étranger & de nuisible, plutôt
» ou plus tard, selon le caractère de
» la matière nuisible.

» On voit en même temps par

SUR L'EXPÉRIENCE. 165

» cette explication , que c'est une sa-
 » gesse extrême de la part du Créateur
 » de n'avoir pas soumis à la direction de
 » notre entendement & de notre volonté
 » les fonctions vitales & naturelles , de
 » peur qu'emporté par ses passions, l'hom-
 » me ne puisse suspendre ces fonctions à
 » son gré, & se faire périr par ce moyen ;
 » ce qui seroit très-aisé , si ces fonctions
 » avoient été subordonnées à l'empire
 » de l'ame , comme les fonctions ani-
 » males , » pag. 38--40.

En considérant ainsi la nature, il est aisé de voir comment on peut faire l'application des découvertes des grands maîtres qui ne l'ont non plus envisagée que par ce seul mécanisme. N'est-ce pas une absurdité manifeste, que de prétendre pouvoir administrer des médicamens pour faire rentrer dans l'ordre une substance spirituelle sur laquelle ces médicamens n'ont aucune action ? Et sera-t-il jamais rien d'utile pour la pratique dans les observations des autres, si l'on sort une fois du mécanisme de notre organisation ? En vérité, je ne conçois pas comment des gens

T66 INFLUENCE DE L'ERUD. &c.
sensés se livrent à de si frivoles idées ;
tandis que la nature de l'ame seroit
même une énigme impénétrable sans
la révélation qui nous dit ce qu'il
faut la croire dans le système respec-
table de la religion. La religion n'a
pas prétendu faire des médecins , &
le sçavant Sauvage pouvoit être mau-
vais métaphysicien , habile calcula-
teur & bon chrétien , sans dire des
injures à Luther dont les opinions
doivent peu nous intéresser lors-
qu'elles sont mal fondées.





LIVRE III.

*De l'Esprit d'Observation, & de
l'influence qu'il a sur l'Ex-
périence.*

CHAPITRE PREMIER.

De l'Esprit d'Observation en général.

J'Appelle *esprit d'observation* l'habileté à voir chaque objet tel qu'il est, & ce en quoi il peut être plus ou moins utile. L'observation est le résultat de l'usage de cette aptitude (a). La première chose que nous présente la nature, sont les corps en général, qui affectent nos sens, ensuite l'espace qui les renferme, & le mouvement. Nous laissons aux mathématiciens & aux physiciens à disputer sur la nature

(a) J'insère tout ce qui suit, jusqu'à
comme ces phénomènes; &c.

168 DE L'ESPRIT D'OBSERVATION
 de l'espace des corps & du mouvement, pour ne nous occuper que des phénomènes. Les physiciens ont distingué quatre sortes de phénomènes. Leur distinction peut s'appliquer avec beaucoup d'utilité aux phénomènes généraux que le corps humain nous fait appercevoir. Ils ont admis, 1^o des phénomènes *de situation* ; par rapport au corps humain, ce sera la place qu'occupe une de ses parties relativement à une autre : 2^o des phénomènes *de mouvement* ; ce sera le déplacement d'une de ses parties, dans un rapport quelconque : 3^o des phénomènes *de changement* ; ce sera l'altération interne ou externe d'une de ses parties, ou de tout le corps : 4^o des phénomènes d'effet ; ce sera le résultat de l'énergie d'une cause, soit interne, soit externe, qui a déployé ou déploie encore son action sur l'organisation du corps.

Les différens phénomènes supposent toujours une *raison suffisante* pour principe ; & si cette raison devient ensuite *déterminante*, de principe

cipe éloigné qu'elle étoit, elle devient aussitôt cause proprement dite. Il est donc des loix constantes pour ces diverses déterminations individuelles. Ce sont les sens seuls qui nous les font appercevoir dans leurs premiers rapports, du moins dans ceux qui se présentent les premiers, & qui par conséquent sont tels par rapport à nous. Nous n'examinons pas ici si tout être individuel est subordonné à une seule loi générale, ou si chaque espece d'être est déterminé dans ses rapports par une loi particuliere à son existence actuelle. Nous assurerons seulement que rien ne paroît arriver dans la nature, sans une détermination antécédente, quelle qu'en soit la cause primordiale, & qu'aucun phénomène ne paroît s'offrir à nos sens comme isolé, & sans être lié avec des causes déterminantes, qui sont elles mêmes les effets d'autres causes plus éloignées. C'est d'après ce principe d'expérience que nous assurons aussi que de telle ou telle détermination du corps humain, il résultera tel ef-

Tome I.

H

170 DE L'ESPRIT D'OBSERVAT.

fet, ou autrement telle affection. Donc tout phénomène dont on ne verra pas la raison suffisante dans telle cause connue devra aussi se rapporter à une autre cause, ou à des causes réunies soit simultanées, soit subordonnées dans leur action les unes à l'efficacité des autres.

Ces causes peuvent être homogènes, c'est-à-dire de même nature, ou hétérogène, c'est-à-dire d'une nature différente. Dans ce cas, les effets devront aussi se différencier selon ces rapports. Comme tout effet est toujours égal à sa cause efficiente, l'égalité ou inégalité des causes, ou leur puissance s'estimera donc aussi par leur énergie ou par leur produit. Tout ce qui n'implique pas contradiction étant possible, un phénomène ne peut donc jamais non plus être regardé comme absurde, quelque cachée qu'en soit la cause, parce que ce phénomène étoit une chose possible. Je conclus de-là que l'on ne doit jamais rien rapporter au surnaturel, dès que, par le principe de contradiction, on ne peut

pas prouver que cette chose n'étoit pas possible dans l'ordre naturel. Ainsi, tant qu'on trouvera dans les loix générales ou particulières de la nature & de l'économie animale la raison suffisante des causes prochaines ou éloignées des affections du corps, on ne doit pas chercher comme parle Hippocrate *ἐν τῇ θείῳ ἐν ἐστὶ ἐν τῇ νοσῶσιν*, s'il y a du surnaturel dans une maladie.

L'esprit d'observation suppose naturellement la connoissance de ces principes généraux, d'où l'on peut déduire ces deux règles essentielles dans lesquelles consiste le vrai esprit d'observation du médecin.

1^o On ne doit admettre pour causes véritables des phénomènes que présente le sujet, que celles que l'on connoît pour véritables : or, elles seront véritables, si on peut les déduire de l'organisation du corps, si elles ont une connexion nécessaire avec les déterminations actuelles, si, par des expériences réitérées dans les mêmes circonstances, les mêmes phénomènes ont disparu en attaquant de la même manière les cau-

H ij

172 DE L'ESPRIT D'OBSERVAT.

ses qu'on a cru être les mêmes. 2^o
Tout ce que l'on peut déduire des phénomènes actuels, peut servir à en déterminer les causes si cela n'implique pas contradiction, en supposant néanmoins que l'expérience donne la raison suffisante de l'analogie ; & l'induction sera vraie essentiellement, quoique de nouveaux phénomènes fassent ensuite connoître les exceptions qu'on y devra faire.

Ces loix qui ne sont déduites que de celles que les physiciens ont établies pour rendre raison des divers phénomènes que tous les corps de la nature présentent tous les jours, n'ont rien de particulier qu'autant que nous en faisons ici l'application à des corps organisés qui jouissent par eux-mêmes d'un mouvement progressif. Mais ces corps, quoiqu'organisés, n'en sont pas moins l'assemblage de différentes substances matérielles. Par conséquent il y aura toujours des déterminations antécédentes de la cause à l'effet. Il ne s'agit alors que de discerner la vraie

nature de ces causes. C'est dans l'étude de la nature en général, de l'économie animale & de la pathologie qu'on doit apprendre à la connoître ; & l'on parviendra à se rendre raison des phénomènes , & à remonter aux causes par les effets , ou à déterminer les effets par la force des causes qui agissent ou pourront agir.

Comme ces phénomènes sont infiniment diversifiés , les causes doivent l'être aussi. Quelques-uns viennent de l'essence des choses mêmes ; ce sont les plus importants , parce qu'ils conduisent directement à la connoissance du tout. D'autres semblent pour ainsi dire ne naître que de choses purement accidentelles en apparence , ce sont les plus ordinaires , & ils ne deviennent importants, que quand ils sont bien liés. Enfin il y en a qui sont si peu essentiels qu'ils ne nous apprennent rien que leur réalité actuelle, permanente ou fugitive.

Ainsi l'habileté à observer n'est que la prompte conception des rapports des choses & des signes qui

Hij

174 DE L'ESPRIT D'OBSERVAT.

nous en indiquent l'ordre & la combinaison. En observant cet ordre & ces rapports, nous mettons, comme sans y penser, une certaine liaison entre les vérités individuelles. Cette liaison se fait sentir dès que nous apercevons quelque accord entre les choses ; & cet accord nous frappe même, par ce qui nous en fait différencier les attributs. Car il n'est pas possible de se représenter ce en quoi une chose diffère essentiellement d'une autre, sans les comparer ensemble ; & c'est par cette comparaison même que nous en établissons la liaison, de quelque manière qu'elles puissent se rapprocher.

Les perceptions de nos sens seroient presque inutiles, si l'esprit restoit dans l'inaction quand les sens sont affectés. La brute paroît même nous imiter à cet égard. L'ame seroit riche en images, & vuides de pensées. Tout notre savoir se borneroit à la connoissance des choses individuelles. Il faut, malgré nous-mêmes, qu'en voyant, nous soyons toujours dans une sorte d'état d'ac-

tivité ; mais cette activité ne doit pas se borner à la seule perception des choses individuelles. On doit les comparer avec toute autre qui peut leur ressembler , & en sçavoir saisir promptement toutes les marques de ressemblance & de dissemblance.

Nos sensations seront toujours des perceptions individuelles , si nous ne nous accoutumons pas à en comparer plusieurs à la fois , pour en sentir l'ordre & la liaison , & découvrir ainsi comme d'un seul regard toutes les variétés , rassembler ce qui est épars , différencier ce qui est différent , rapprocher ce qui peut l'être , & nous mettre par-là en état de juger que telle chose est, ou deviendra telle. Voilà les seules voies qui nous procurent les différens degrés de clarté, d'étendue , & de perfection dans nos premières idées , & dans les réflexions qui les suivent.

Quoi qu'il en soit , l'esprit d'observation vient encore plutôt d'un certain tact naturel, en conséquence

Hiv

176 DE L'ESPRIT D'OBSERVAT.

duquel on est vivement affecté de tout ce qui s'offre à l'esprit, & d'une attention également grande à tout ce qui affecte dans ces momens. C'est de ce sentiment que vient la liberté d'esprit, laquelle met l'ame en état de sentir, de distinguer & de comprendre promptement; de même que des yeux perçant voient promptement, clairement & déterminément, sans qu'un objet se confonde avec ceux qui sont auprès. Je dis que ce sentiment délicat donne de la liberté à l'esprit, parce que, n'étant pas obligé de s'arrêter à des sensations ou à des objets intermédiaires pour démêler ce qui l'affecte, il saisit sans hésiter & au premier instant ce que les sens lui transmettent, & se trouve en même tems assez à lui-même pour examiner ce qui peut l'intéresser.

La seule voie de découvrir tout ce qui se trouve dans un objet, est de l'examiner en détail, & de le décomposer jusqu'à ce que l'objet entier devienne si simple qu'on ne

puisse plus l'analyser davantage ; mais cette analyse a ses bornes. Un sentiment trop fin & trop délicat, ne conduiroit qu'à des observations infructueuses. Tout objet a ses rapports fixes & déterminés, hors desquels il ne peut plus entrer en aucune comparaison ; & passer ces bornes dans une analyse, ce seroit tout méconnoître, ou tout détruire en ne voulant que décomposer.

Cette trop grande délicatesse nous fait passer des choses aux mots. Celui qui met trop de subtilités dans ses observations, voit sans doute des choses que d'autres ne voient pas, mais aussi il risque souvent de prendre ses idées pour la réalité. Semblable à celui qui regarde du haut d'une tour élevée, il jette presque toujours les yeux sur le lointain, sans appercevoir ce qui l'avoisine, & ce qui la plupart du tems l'intéresse d'avantage. Rien n'est donc plus contraire à la formation des idées, que ce raffinement qui frappe toujours l'imagination, sans intéresser l'esprit. Je ne per-

H v

178 DE L'ESPRIT D'OBSERVAT.

mets qu'à Hudibras & à Ralpho de subtiliser dans des analyses semblables à celles qu'ils ont faites sur la lumière intérieure des puritains, ou à l'Arabe Alkinde de déterminer les forces des médicamens par les règles de l'arithmétique & de la musique. Qu'auroit dit Aristophane s'il avoit vu les modernes analyser les globules du sang d'une puce!

Après ce sentiment délicat, mais fixé dans de justes bornes, l'attention, passée en habitude, contribue le plus à l'esprit d'observation. C'est une loupe qui, appliquée aux différentes parties d'un objet, y fait encore remarquer d'autres parties qu'on n'y appercevrait pas sans cela. Plus on a exercé son attention, plus on verra donc de choses dans les objets. Un botaniste voit dans une plante plus que tous les autres hommes. Il y voit ce qu'on y doit voir, tandis que les autres ne connoissent même pas ce qu'ils peuvent y voir. Il en est de même d'un bon moraliste. Il sçait discerner l'homme dans tous les états de la vie civile.

Il détermine les caractères des hommes, comme le fait des plantes le botaniste, par des marques prises de la nature même; & souvent ce n'est en apparence qu'une nuance légère, qui empêche de les confondre.

D'un autre côté, ce qui paroît aux autres hommes établir une différence essentielle, n'est aux yeux de ces observateurs qu'une quantité variable, qui après plusieurs réductions se métamorphose, & se fond pour s'évanouir dans leur analyse. C'est aux quantités constantes qu'ils s'arrêtent; mais il faut être homme de l'art pour reconnoître ces quantités.

L'attention se perfectionne même par les avantages qu'on retire de l'habitude d'observer. L'esprit satisfait de ses découvertes précédentes, devient toujours plus avide à mesure qu'il étend ses connoissances, & se fixe d'autant plus volontiers sur un nouvel objet, que ceux qu'il a déjà connu l'ont plus intéressé. Au lieu que le curieux, qui

Hvj

180 DE L'ESPRIT D'OBSERVAT.

ne cherche qu'à voir pour voir, est content quand ses yeux ont légèrement voltigé d'un objet à l'autre. Celui-ci ne veut que dire *j'ai vu*, & l'autre *je connois*.

Le regard attentif qui, pendant que nous nous représentons un objet, occupe toute notre ame, doit être comme entretenu par le feu d'une passion secrète. Le désir puissant de se perfectionner, est ce feu qui trouve sa propre nourriture en lui-même. Il saisit tout ce qui l'environne, & ne se rallentit jamais pour s'éteindre, même dans les instans où l'esprit observateur est le moins occupé.

Quoique l'amour de la vérité soit la seule passion prédominante d'un homme animé par cet esprit, il est bon d'éviter de se trouver fréquemment avec des têtes foibles & mal organisées. La trop grande fréquentation de cette espèce de gens nous rapproche malgré nous de leur niveau, &, en nous mettant souvent à leur portée, nous nous accoutumons insensiblement à ne penser

que comme eux, parce qu'il faut penser avec eux. Le mauvais goût devenu familier devient bientôt le seul que l'on ait, parce qu'on le voit par-tout.

Les esprits bornés voient aussi dans certains objets bien des choses qu'un esprit supérieur n'y verra pas, mais ce sont ces sortes de choses mêmes qu'il faut éviter de voir avec eux. Ces minuties sont leur vrai partage; voilà pourquoi les femmes ont en mille circonstances l'œil plus fin que l'homme; mais ce ne sont que des choses faites pour être vues des femmes. Un esprit né pour quelque chose de plus relevé, doit passer sans attention sur ces objets, parce qu'il n'est pas né pour ramper. Quelquefois il est bon d'y prendre garde. C'est cependant en rapportant tout aux généralités qu'on doit envisager ces détails; ce que ne font pas les esprits ordinaires qui s'en occupent sans cesse. En général, l'artisan ne voit rien au-delà de ses doigts & de ses outils.

182 DE L'ESPRIT D'OBSERVAT.

Il suit, de ce que nous venons de dire, que l'esprit d'observation n'est pas le partage d'un esprit trop vif, ni d'un esprit trop lent. Ceux qui ont l'imagination trop vive, ou plus d'imagination que d'esprit, voient beaucoup de choses à la fois. La trop grande vivacité avec laquelle ils sentent, fait de leurs sensations une perception confuse, qui ne leur rend compte de rien de net & de précis. Voilà pour quoi il se joint quelquefois à une imagination forte, un goût indéterminé & inconstant, parce que l'imagination a pour le moins autant de part au goût que l'esprit. Ceux au contraire qui ont beaucoup d'esprit sans imagination, sont en général plus de tems à voir, mais ils jugent bien une observation, quoique moins habiles à en faire. Ils verront probablement le jeu & les efforts des passions plus clairement qu'un homme d'un esprit trop vif, qui les sent sans les démêler ; mais ils n'éprouveront pas cette détermination involontaire qui porte l'esprit sur-tout

ce qui nous environne, sans rien faire appercevoir de fixe & de distinct. Ces esprits lents ne voient que ce qu'ils ont une forte envie de voir.

En général, avec trop de froideur ou trop d'ardeur, nous voyons tous les objets dans un sens contraire. On voit vite & on distingue ce qu'on voit, lorsqu'avec une portion convenable d'imagination & d'esprit celui-ci fixe l'autre sur l'objet qu'il faut examiner. Aussi le plus haut degré d'esprit d'observation se trouve dans une tête vive, capable d'une attention profonde & soutenue.

L'esprit ne peut pas se fixer trop long-tems sur un seul objet; parce que naturellement l'esprit est en même tems fort actif, & par-là même impatient. Mais on n'a pas toujours besoin de voir vite, pourvu qu'on voie bien. Ce qu'un homme voit tout d'un coup avec le plus haut degré d'esprit d'observation, se laissera appercevoir successivement avec un moindre degré. Le

184 DE L'ESPRIT D'OBSERVAT.
meilleur observateur a même besoin quelquefois de se fixer sur un objet aussi long-tems qu'un esprit borné; parce qu'étant plus en état de connoître les différentes parties d'un objet, il y appercevra des choses qui échapperont toujours à l'autre qui se contente de voir ce qui se présente. Celui-ci voit aussi vite le même objet, mais il le connoît moins.

Quoiqu'il faille apprendre peu-à-peu à voir avec les yeux de l'ame comme avec ceux du corps, cependant l'esprit d'observation paroît quelquefois se manifester comme un véritable instinct. Sans faculté habituelle, il saisit souvent soudain ce qu'il y a d'instructif dans un objet, & le comprend de même. Je fus curieux un jour de sçavoir le jugement que porteroit une dame sur le tableau historique intéressant d'un peintre Italien, & dont le pathétique étoit caché dans peu de chose. Cette dame fut émue au premier coup d'œil. Je ne lui en demandai pas davantage pour m'assurer de son

goût & de son tact. Elle n'avoit cependant aucune connoissance en peinture. C'est ce sentiment inné avec lequel on juge bien des ouvrages des poëtes & des peintres, lorsqu'il ne s'agit pas tant de leur manière d'opérer, que de l'effet de leurs ouvrages; c'est dis-je ce sentiment qui rend l'esprit aussi pénétrant que les yeux d'un Lieberkühn qui voyoit sans lunette les satellites de Jupiter.

Peu de gens observent lors même qu'ils ont intention de le faire, & le résultat de leur observation n'est qu'une fumée qui se dissipe dès qu'on les interroge sur ce qu'ils ont vu, ou ce qu'ils ont cru sentir. Il falloit la délicatesse des oreilles romaines, pour dire à Virgile qu'il ne parloit pas romain. Nous voyons cependant tous les jours des gens enthousiasmés à la vue de quelque ouvrage de l'art, d'une pièce de théâtre, d'un discours, enfin d'un ouvrage d'esprit quelconque. A les entendre, ils saisissent jusqu'aux moindres nuances des pensées de l'auteur;

186 DE L'ESPRIT D'OBSERVAT.

le moindre trait de l'habileté de l'artiste est un chef-d'œuvre à leurs yeux. Si on leur demande l'ordre, la suite, l'enchaînement de ces pensées & de l'ouvrage qui les ravit, on trouve aussitôt qu'ils n'y ont rien observé que ce qu'ils ont prêté à l'auteur, sans même rien saisir de son art & de son habileté. Il est aisé de connoître l'esprit d'observation de chaque homme en particulier; il ne s'agit que de voir comment il est affecté d'une pièce de théâtre, d'un tableau, d'une pièce de mécanique, &c. Cet esprit est le même quant à son propre caractère, de même que le génie, dans quelque art qu'on l'envisage.

L'un ne voit au théâtre que les habits des acteurs, l'autre le teint des actrices, celui-ci leur parure, celui-là les décoration du théâtre. D'autres s'attachent à la déclamation, quelques-uns aux gestes, ceux-là à la démarche des héros. C'est un roi, une reine, un prince malheureux, un tyran qui parle; tous ces spectateurs, décidés dans leur

goût par quelque passion particulière, vont au spectacle pour y flatter leur passion, & s'en reviennent persuadés qu'ils ont bien vu, bien connu la pièce; qu'ils peuvent décider de son mérite, parce que leur passion y a été autorisée. Voilà dans cette manière de voir au spectacle, ce que font tous les hommes ordinaires dans toutes les circonstances de leur vie, & dans tout ce qu'ils voient.

Comme il n'est donné qu'au vraie génie d'inventer, ce n'est non plus qu'avec du génie qu'on peut sentir le mérite de l'invention. La poésie & la peinture ne sont pas l'ouvrage des poètes & des peintres seuls. C'est un talent qui se fait également remarquer dans tous les hommes d'esprit. C'est ce vrai talent, ce vrai tact qui ne fait que changer de rapports selon l'art de celui qui le met en usage. C'est par-là que nous apprenons à connoître la nature, à l'imiter, & à nous conduire d'après ses avis. Aucun maître n'est capable d'instruire ceux à

188 DE L'ESPRIT D'OBSERVAT.

qui la nature a refusé ce talent. Nicomachus disoit à un spectateur qui ne trouvoit rien de beau dans un tableau d'Appelles , *prends donc mes yeux , & vois.*

Dans un tableau qui représente les actions des hommes , il y a quelque chose d'antérieur aux traits du pinceau , aux proportions des parties , à la distribution des ombres & des jours , à l'harmonie du coloris , & en général à l'adresse mécanique , & qui ne peut se voir que par l'œil sensible de l'ame. Ceux qui auront lu les grandes réflexions que l'immortel *Shaftesbury* a faites sur le tableau du jugement d'Hercule , sentiront qu'un vrai peintre d'histoire doit avoir ce génie créateur au suprême degré. Cet illustre Lord devoit lui-même posséder supérieurement ce vrai génie d'observation , pour avoir fait les réflexions qu'il nous a laissées dans cet écrit.

Les hommes ordinaires ne voient jamais ce génie créateur dans les ouvrages d'un peintre , ils ne s'attachent qu'au mécanisme du tableau ,

Ils seront frappés d'un défaut, mais incapables de sentir la hardiesse de l'exécution ; une exactitude servile leur plairoit , tandis que ces grands traits, dont un seul rend souvent plusieurs passions, ne les affecteront pas , & souvent échapperont à leur regard. Hogarth qui voyoit que tout le monde ne s'attachoit qu'aux bagatelles , disoit, par rapport à cela , que tous les hommes étoient juges compétans en fait de peinture, excepté les vrais connoisseurs.

Il est peut-être aussi difficile aujourd'hui de bien juger d'un tableau, d'une statue , & de toutes leurs parties, qu'il l'étoit au Grec & au Romain de faire les chef-d'œuvres qui étonnent encore les vrais connoisseurs. Selon Winkelmann, l'esprit des anciens ne se fait sentir que dans la profondeur de leurs ouvrages , au lieu qu'à présent on met en vue tout ce que l'on a , comme un marchand prêt à faire banqueroute. Il faut des génies tels que Moïse , Winkelmann, Sulzer ,

190 DE L'ESPRIT D'OBSERVAT.

pour déterminer toutes les marques du beau, depuis ses moindres degrés jusqu'à ce qu'il y a de plus sublime dans les ouvrages d'invention.

L'esprit d'observation porté au plus haut degré dans les arts, touche au merveilleux. Raphaël n'étoit d'abord qu'un peintre médiocre. Il s'introduit furtivement dans la chapelle du Pape Sixte, y voit un moment la représentation du *Pere éternel*, faite par Michel Ange; il est tellement frappé de la grandeur de l'idée du peintre, qu'il la saisit toute entière, & parvient en un jour à donner le même caractère de grandeur, de majesté, de divinité à ses propres représentations du *Pere éternel*, lesquelles n'avoient jusques là été que très-imparfaites.

Ces mêmes réflexions s'appliquent à l'esprit d'observation nécessaire dans la société. Je remarque souvent qu'un homme qui ne peut faire un tableau moral, & un trait de Hogarth, est aussi incapable de goûter un caractère de Théophraste & de la Bruyere.

C'est aussi ce tact qui fait poindre dans un jeune homme les premières lueurs des talens les plus sublimes. Ce tact est à l'esprit humain, ce qu'est aux plantes ce principe qui fait l'ame de la végétation. A mesure que son énergie se déploie, ces premières lueurs acquièrent un nouvel éclat, & paroissent enfin dans la splendeur qu'on en doit attendre. Mais, pour appercevoir ces premières lueurs, il faut avoir aussi ce délicat sentiment. Bien des gens se trompent à cet égard. Il n'y avoit qu'un vrai observateur capable de dire à Voltaire *, *tu seras un jour un grand homme, avec de grands défauts.*

Dubos dit que c'est une marque que des jeunes gens ont du génie, si, dans les études ordinaires de la jeunesse, ils restent en arriere, tandis qu'ils avancent à grands pas dans l'art pour lequel ils sont nés.

(a) Je tiens cette anecdote d'un habile homme qui a étudié sous le même maître de rhétorique que Voltaire.

192 DE L'ESPRIT D'OBSERVAT.

Si tant de beaux génies sont négligés par des maîtres, c'est que ces maîtres, qui ont plus appris à parler qu'à penser, ne sont pas généralement en état de saisir la trempe d'un génie infiniment au-dessus du leur. Accoutumés à un train de vie purement mécanique, jamais ils ne soupçonneront même qu'une machine soit animée par un autre esprit que par celui qu'ils pensent avoir. Or c'est toujours, selon eux, le plus accompli ; ainsi celui qui ne se présentera pas avec les mêmes nuances, sera toujours pour eux un stupide qui ne méritera aucune attention. Jamais homme n'a mieux su que Mécène & Colbert discerner & faire valoir les talens. Mais ces grands hommes ne devoient pas cet heureux discernement à des sophistes empestés. Un Kleinjogg fait l'ornement de l'humanité sans être remarqué, jusqu'à ce qu'un Hirtzel le voie, le juge & l'immortalise.

Certains gens voient toujours faux. S'ils se fixent sur des enfans, ils prendront des inepties pour des marques

marques de la grandeur future de leur esprit ; la facilité de calomnier pour du jugement ; des causeurs pour de beaux esprits ; des tartufes pour des modèles de probité & de religion. Des têtes éclairées , mais froides & élevées dans une espece de servitude , prennent pour les marques de la plus franche étourderie , un penchant décidé pour ce qu'il y a de grand , de beau , de sublime ; l'esprit d'indépendance & d'élevation , le mépris des basses considérations sont à leurs yeux un orgueil impardonnable. Les gens stupides prennent tout cela pour des preuves de folies. Chacun croit bien juger , parce que chacun voit à sa maniere. Pythagore , disoit un ancien philosophe , regarde le soleil bien différemment qu'Anaxagore. Celui-ci y regarde comme une pierre , & l'autre comme un dieu.

D'autres ne voient qu'à demi. Ils ne voient jamais assez. Ils s'en tiennent à des parties isolées , & manquent le tout. La Madonna de

Tome I.

I

194 DE L'ESPRIT D'OBSERVAT.

Raphaël seroit pour eux un joli minois, Montesquieu un bel esprit, & Haller un habile anatomiste & un grand botaniste : mais rien de plus.

Le plus haut degré d'esprit d'observation est aussi estimable dans la morale que dans les arts. Socrate avoit à un si haut degré l'art d'observer les hommes, que, dans les occasions les plus critiques, il se formoit aussitôt dans son esprit une combinaison assez prompte & assez juste pour pouvoir prédire infailliblement ce que cet homme deviendrait. Il jugeoit les hommes, dit Diderot, comme les gens de goût jugent des ouvrages d'esprit, par le tact.

La théorie, si méprisée du vulgaire, & si souvent attaquée par les demi-sçavans, n'est fondée que sur des observations faites avec cet esprit, qui, dans mille circonstances, triomphe d'un exercice aveugle. En morale même, la théorie ne peut être vraie qu'autant que ses assertions seront fondées sur l'analyse du cœur

humain. Quoique la plupart des hommes se conduisent moins par réflexion que par habitude, & qu'ils ne fassent une chose que parce qu'il l'ont vu faire, ou qu'on leur a dit qu'il falloit la faire, il est cependant un principe déterminant, assez généralement reconnu dans toutes leurs actions. Ce principe devient différent dans des situations différentes. C'est donc par ces situations qu'il faut sçavoir l'estimer. Dans un temps, c'est l'utilité; dans un autre, l'amour-propre: tantôt c'est l'envie, tantôt la haine, rarement l'amitié; enfin c'est chacune des passions qui domine tour à tour. L'histoire n'est même que le tableau de ces différentes circonstances pour l'œil du philosophe.

La différence qui se trouve entre les actions & les paroles, conduit directement à la différence infinie qu'il y a entre ce que l'homme est, & ce qu'il veut paroître. Il faut apprendre d'abord à connoître les êtres par les phénomènes, afin de prévoir un jour les phénomènes, par ce que l'on connoît des êtres mêmes. On

196 DE L'ESPRIT D'OBSERVAT.

doit de même juger d'abord du cœur par les actions ; ensuite on prévoira les actions par la connoissance du cœur. Chaque action a sa cause déterminante , comme on vient de le voir. C'est en observant souvent le caractère des acteurs , leurs idées , leurs passions , leurs vertus , leurs vices , leurs intérêts , les différentes situations où ils se trouvent , & en différenciant avec justesse , en rapprochant & réunissant ce qui doit l'être , qu'on parvient à spécifier ces causes , & à se rendre compte des actions. La société est quelquefois long-temps dupe d'un homme qui n'est discerné que par l'habile observateur. Celui-ci le voit , & se tait , en attendant que l'acteur se démasque lui-même aux yeux des autres. Il est singulier que ce soit souvent par la bienfaisance que l'homme se masque le plus adroitement & le plus long-temps.

L'histoire , dans son point de vue principal , est un des moyens les plus avantageux d'augmenter nos connoissances morales. Nous ne de-

vons sur-tout chercher dans l'histoire des siècles passés qu'à mieux connoître nos contemporains, & à juger sainement de leur cœur & de leur conduite. Comme nous ne voyons, parmi les hommes avec lesquels nous vivons, qu'une partie du monde infiniment petite, c'est l'histoire qui nous mène à la connoissance du monde entier; &, par-là, nous évitons de juger du général par le particulier, & de toutes les nations par une seule. Nous ne croyons généralement vrai & en même temps propre à l'homme, que ce qui a été regardé comme tel en tout temps, sous l'influence d'une multiplicité de causes infinies. C'est pourquoi la comparaison des choses passées avec les choses présentes est une des meilleures manières d'observer les hommes, parce qu'elle nous apprend à les connoître directement par leurs actions.

Mais peu de gens sont en état de profiter de la lecture de l'histoire. Premièrement, par la faute des écrivains mêmes. La crédulité, l'esprit de partie, & sur-tout le défaut de

198 DE L'ESPRIT D'OBSERVAT.

cet esprit vraiment philosophique que tout écrivain devrait avoir, nous masquent, nous dérobent, ou nous tronquent la plupart des événemens qu'ils rapportent. Les faits nous intéressent presque toujours moins que leurs causes; & c'est ce point essentiel que peu d'écrivains ont connu ou sçu démêler, sans prêter à l'imagination. Tite-Live étoit né déclamateur, il voulut être historien; Polybe, cet homme si clair-voyant dans les actions de l'homme, si attentif aux causes des événemens, à leur enchaînement, si instruit des affaires & de son état, n'a pas sçu plaire à cet historien romain qui l'altère toujours, quand il a lieu de le consulter. Il faudroit à tous les historiens l'esprit philosophique & la diction de Xénophon, le pinceau de Salstue & la sincérité de De Thou. Secondement, peu de gens profitent de la lecture de l'histoire, faute de cette pénétration qui ne s'acquiert jamais, malgré tous les préceptes. Sans cette pénétration, démêlera-t-on jamais les desseins, les moyens, les événemens,

leurs suites , le possible , le vraisemblable , l'influence des plus petites choses sur les grandes ? Appercevra-t-on dans une circonstance souvent peu intéressante en elle-même , l'origine de la servitude & de la liberté d'un Etat , les causes qui l'ont fait fleurir , ou déchoir ? Verra t-on ce qui a fait naître les arts , les sciences , le commerce , la religion ; & comment les uns ont servi à faire éclater les autres ; quels secours ils se sont mutuellement prêtés ; & ce en quoi l'un peut intéresser l'autre ?

Il ne s'agit pas seulement de voir dans l'histoire qu'il y a chez toutes les nations telles lois , telles mœurs , telle religion , telle coutume , tel commerce. Celui qui vit chez ces nations le sçait , & n'en est pas plus sçavant pour cela ; mais c'est à l'esprit de toutes ces différentes choses qu'il faut se fixer. Il faut voir naître les lois dans les intérêts réels d'un Etat , dans le caractère des habitans , dans les rapports où ils peuvent être avec leurs voisins , ou avec les nations éloignées qui les intéressent. Tel

200 DE L'ESPRIT D'OBSERVAT.

usage, & telle loi rend une nation heureuse, & la même loi, le même usage n'est pas admissible chez un autre. Les révolutions ont toutes été déterminées par des causes internes ou externes. Ce sont ces causes qu'il faut encore plus examiner que les révolutions même. Pourquoi tel peuple se trouve-t-il heureux dans un pays dont les anciens habitans n'étoient que de vils esclaves ? Voilà ce qu'il faut sur-tout chercher & connoître. Mais, sans cet esprit d'observation, verra-t-on tout cela dans l'histoire ? Non. Voilà aussi pourquoi si peu de gens l'ont lue comme Montesquieu, & écrite comme Hume.

Sans l'esprit d'observation, le politique manque toujours son but. Jamais il ne s'élèvera à la théorie du bonheur des Etats entiers ou des sociétés civiles, si les observations les plus justes n'en ont pas profondément gravé dans son esprit le caractère, les moyens, les obstacles, les causes & les suites de ces mêmes obstacles. Connoître tout ce qui peut arriver à l'infini dans un Etat,

ſçavoir l'art d'en maintenir le bien-être, de s'opposer aux obſtacles directs ou indirects, d'obvier à ſes maux internes, de faire cesser ceux qui ſe ſont manifestés, de les pallier & de les couvrir, s'ils ſont incurables, & ſur-tout ſçavoir ſaiſir le temps, la meſure & la force des remèdes, tout cela demande une pénétration au-deſſus du politique ordinaire qui ne fait que ce que ſes prédéceſſeurs ont fait. Si l'homme d'Etat ne connoît le fort & le foible du cœur humain plutôt d'après de juſtes analyſes que par des hypothèſes établies ſur les paſſions mal conçues & mal connues, jamais il ne devinera les deſſeins des autres, & n'en tournera les vues à ſes propres deſſeins; il ignorera toujours ce qui ſe doit & ſe peut faire publiquement, ſecrettement; il emploiera plutôt de vils artifices que d'adroites manœuvres; il verra, touchera tout à faux, fera tout mal ou à demi, & méconnoîtra par-tout le vrai eſprit des intérêts du peuple.

C'eſt ſur l'art de voir bien & promptement qu'un général d'armée

202 DE L'ESPRIT D'OBSERVAT.

fonde tout son bonheur. Pour faire des marches adroites, il faut qu'il remarque d'abord tous les avantages & les désavantages d'un pays; qu'il combine ensemble le temps, les lieux, son monde, ses vivres, & son ennemi également envisagé dans les mêmes circonstances. S'il faut affeoir son camp, choisir un lieu convenable pour attaquer l'ennemi, la connoissance des moindres détails lui devient si essentielle, qu'un buisson, un fossé, un ruisseau décide souvent de sa perte ou de sa victoire. Non-seulement il a son armée à commander, il lui faut encore éclairer les marches, les fausses routes; connoître les embuches de l'ennemi: une démarche imposante assure son succès. S'il manque un coup d'œil au fort de la mêlée, son armée est en déroute. Au milieu de ces difficultés, il doit cependant voir tout d'un œil calme & tranquille. C'est son œil attentif qui va triompher, ou de l'ennemi, ou de son propre malheur. On a vu dans combien de circonstances ce coup d'œil

de maître a décidé d'une victoire & du fort d'un Etat.

Jusqu'ici, je n'ai presque traité que philosophiquement de l'esprit d'observation, parce qu'il n'étoit pas possible de s'expliquer clairement sur un terme abstrait, sans remonter à des principes philosophiques, propres à faire comprendre le vrai sens de ce terme. Rousseau dit qu'il est fâcheux qu'il faille tant de philosophie pour pouvoir observer une fois ce qui se voit tous les jours. Revenons à notre art.

La science est la clef avec laquelle le médecin pénètre dans l'intérieur de la nature. Le médecin sçavant connoît d'avance le pays où il va entrer; au lieu que l'empirique ignore même les routes qui y conduisent. L'un va voir à découvert le sein de la nature, l'autre ne sçait même ce qu'il y va chercher.

Mais il n'est rien de plus avantageux pour éclairer l'œil de l'observateur que la connoissance historique de la médecine. On entend par là ce que les meilleurs observateurs,

I.vj.

204 DE L'ESPRIT D'OBSERVAT.

& sur-tout Hippocrate , nous ont laissé sur la théorie des signes & des symptômes par lesquels on comprend que telle maladie est celle-là , & non pas une autre. Cette connoissance , jointe aux autres principes , instruira donc toujours le médecin sur les phénomènes des maladies , sur leur liaison , sur leur dépendance , autant qu'il en a besoin pour juger par-là des causes qu'il s'agit de déterminer dans les cas possibles. Il verra par ce moyen la *physionomie* de chaque maladie , qu'il n'apercevra pas immédiatement à la vérité par les yeux du corps , mais par ceux de l'esprit.

C'est ainsi que le médecin , guidé par deux flambeaux différens , c'est-à-dire par les principes que nous venons d'établir sur le rapport des causes & de l'effet , & par la partie historique , peut se présenter avec confiance au lit d'un malade , & découvrir des choses qui échapperont toujours à ceux dont l'œil ne sera pas guidé aussi avantageusement.

L'attention est sans doute très-

pénible, quand on n'a pas à un haut degré ce tact délicat, cette finesse du coup d'œil, laquelle abrège considérablement les opérations de l'entendement; mais, comme nous l'avons dit, l'habitude vient au secours, & ce tact se perfectionne, & devient même quelquefois plus direct.

Il est des gens qui regardent un médecin comme un homme attentif, s'il visite fréquemment son malade, s'il remue fréquemment tout ce qu'il rend, s'il entre avec les assistans dans de longs détails sur les selles, les urines, les crachats, le pouls, la respiration; mais ce n'est pas là l'attention qui fait le vrai observateur. Toutes ces choses sont très-intéressantes en certains momens; dans d'autres, c'est toute autre chose qu'il faut considérer; c'est moins l'œil qui doit voir que l'esprit. Celui qui n'est pas capable d'observer l'homme moral, ne connoîtra jamais les maladies du corps. Le même talent qui nous fait connoître les maladies de l'esprit, nous fait aussi voir les langueurs du corps. Les unes & les autres ont

leurs signes déterminés, & ce n'est que le connoisseur qui ne peut s'y méprendre.

Le vrai médecin observe ce que l'empirique ne cherche pas à voir ; car le médecin doit se rendre compte à lui-même de toutes les circonstances d'une maladie, à travers le voile qui les couvre : il doit sçavoir les simplifier dans leur complication, distinguer ce qui est constant de ce qui s'y trouve de variable, & l'essentiel de ce qui n'est purement qu'accidentel. Il faut qu'il sente comment une maladie est devenue ce qu'elle est, & comment ces circonstances sont passées de la possibilité à l'actualité. Tout cela dépend donc de la pénétration de l'observateur ; & c'est ce qu'il ne pourra pas toujours déterminer par les signes & les symptômes.

L'empirique, au contraire, n'a besoin ni de cet esprit d'observation, ni de l'histoire des maladies. Comme il va moins voir ce qui est, que ce qu'il veut voir, & que la maladie doit être déterminée par les médicaments qu'il applique, il n'a besoin

de différencier ni le possible, ni l'actuel, ni le vrai semblable, ni le vrai, ni le faux. Tout est vrai pour lui, puisque la maladie n'est que ce qu'il veut qu'elle soit. Je viens dans le moment de voir encore l'exemple le plus odieux de cette abominable pratique. On me présente un enfant malade depuis quelques mois; il étoit au lit sans pouvoir se coucher sur le dos, à la suite d'un coup me dit-on qu'il avoit reçu dans le dos. Toute réflexion faite sur l'état du malade, je dis qu'il est décidément rachitique, & je propose mes vues curatives. On le confie à un chirurgien qui songe plutôt à appliquer quelques cataplasmes inutiles sur la tumeur qui se sentoît à la région des reins. Je réitere mes avis. Tout résumé, on le livre à un empirique, qui, d'un ton hardi, prononce que c'est une vertèbre tuméfiée par le coup que l'enfant avoit reçu. Il traite l'enfant si violemment, pour faire rentrer, disoit-il, cette vertèbre, qu'il le met à deux doigts de la mort. La mere étoit convenue avec moi de la mala-

208 DE L'ESPRIT D'OBSERVAT.

die qu'elle avoit eue avant, & après avoir conçu cet enfant. J'avois même fait aux sœurs du malade la même demande qu'à la mere sur leur état, pour me confirmer dans ce que je présufois à l'égard du vice de la lympe de l'enfant. Elles n'avoient fait qu'autoriser mes présomptions. Malgré cela l'empirique prévalut, jusqu'au moment où il mit lui-même son ignorance au jour; & je ne revis pas le malade. Cet exemple peut servir pour mille autres cas.

On voit donc combien j'ai eu raison de dire que, sans ce vrai esprit d'observation, on peut voir grand nombre de maladies sans rien appercevoir. Une maladie actuelle est quelquefois long-temps sans se manifester. Un léger accident la détermine. C'est donc l'absurdité la plus grande de prendre cet accident, fût-il même des plus graves, pour la maladie qui n'est tout au plus que compliquée avec les suites de cet accident. L'exemple précédent peut s'appliquer ici. Après bien des interrogations faites sur l'état antérieur de

l'enfant, sur ses maladies, ses habitudes, ou ses goûts particuliers, la mere étoit convenue que cet enfant, bien avant ce coup & une chute qu'il avoit faite depuis, s'étoit souvent plaint de douleurs vagues dans les épaules, le long du dos; de l'affitudes; & qu'elle avoit eu des fleurs blanches pendant un temps considérable. Ses filles en étoient également incommodées. Or les plus habiles observateurs nous ont fait voir quelles funestes conséquences il résulte de ces maladies; & que des filles apportent, même en naissant, cette maladie qui leur devient héréditaire. Ce fut-là que je ne balançai pas de rapporter la maladie de ce jeune garçon. Les suites du coup avoient pu accélérer les progrès de la maladie, mais le coup n'étoit ici qu'un accident particulier; ce n'étoit donc pas de-là qu'il falloit tirer ses indications curatives, loin d'en faire la maladie principale.

Je ne perdis pas non plus de vue les suites du coup. Je rapportai ce que j'avois observé moi-même en

210 DE L'ESPRIT D'OBSERVAT.
 disséquant un domestique mort d'un
 pareil événement , & je détaillai le
 cas que nous a rapporté M. de Haen.
 Comparaison faite de ces différentes
 circonstances , je crus que j'avois
 suivi les règles de l'art & de l'obser-
 vation. On goûta mes réflexions,
 mais il falloit des observateurs pour
 passer outre.

La mesure inégale de l'esprit d'ob-
 servation est une source de disputes
 entre les médecins , & ces disputes
 sont le prétexte dont on se sert pour
 accuser leur art. Il y a, dit Pindare ,
 peu de choses à gagner pour la mé-
 disance ; mais on devroit faire atten-
 tion que les suites en sont ici d'une
 très grande conséquence. Hippocrate
 s'étoit déjà plaint de ce mépris qui
 retomboit sur l'art, tandis qu'il ne
 devroit couvrir que les ignorans.

Chacun voit à sa maniere ; mais ,
 si chacun raisonnoit d'après la na-
 ture , quand il voit , peu de gens ver-
 roient à leur maniere ; parce qu'on
 ne verroit que comme il faut voir.
 Ce n'est pas que l'esprit d'observa-
 tion suppose de longs raisonnemens.

La nature qui doit servir de règle à cet égard, prend toujours la voie la plus courte dans ses opérations, c'est donc celle qu'il faut tenir aussi dans le raisonnement. Hoffman avoit raison de dire qu'abandonner ce que présentent les sens pour se livrer à de purs raisonnemens, c'est une stupidité, un aveuglement d'esprit; tous les raisonnemens qui s'écartent des rapports de la nature, ne doivent jamais être admis. Il faut même, dans l'observation, qu'une hypothèse soit moins fondée sur les lois générales de notre organisation, & des phénomènes généraux de la nature, que sur les déterminations actuelles, & sur les conditions particulières qui ont pu les rendre telles : autrement, il est impossible d'éviter l'erreur & la méprise. Quand Platon reprochoit aux ignorans de se soucier peu de raisonner & de s'instruire, il ne vouloit certainement pas que les raisonnemens fussent la loi de l'observation. Ce n'est que d'après les déterminations des sujets qu'il permet au médecin de raisonner pour établir

212 DE L'ESPRIT D'OBSERVAT.

sa méthode curative ; car, dit-il, chaque maladie doit se traiter selon ses déterminations propres & particulières.

Il est des gens encore plus blâmables que les empiriques. Le nom & la profession de médecin font déjà un titre pour mériter à certain point la confiance du public : ces gens, dont ce seul titre fait tout le sçavoir, marchent hardiment chargés d'une foule de recettes, & semblent se consoler en se disant tel praticien n'en sçavoit pas plus que moi, il étoit pourtant heureux. Leur raisonnement ne s'étend pas plus loin. Ce n'est ni d'après la nature, ni d'après l'expérience qu'ils raisonnent, ou plutôt ils n'ont jamais raisonné. C'est une recette qu'ils sçavent copier. Une fille a les pâles couleurs, ils donnent une recette rafraîchissante parce qu'il y a de la fièvre : une femme grosse a une rétention d'urine, ils lui donnent un diurétique ; ignorant que l'enfant ferme le col de la vessie, & qu'un diurétique tue en pareil cas. Non - seulement ces

gens n'apperçoivent pas l'enchaînement des circonstances d'une maladie, ils n'en faisoient aucune.

Dirai-je ici ce que je pense ! Le médecin qui voit toutes les circonstances d'une maladie, celui qui ne les voit qu'à demi, celui qui n'en voit aucune, ou qui ne voit que ses préjugés doivent nécessairement être d'un avis différent ; & cependant tous jurent sur leur expérience. C'est ainsi que se prouvent les opinions les plus contradictoires. On a disputé depuis Moscou jusqu'à Raguze sur l'insensibilité des tendons & du périoste. Tous en rappeloient à l'expérience : enfin l'on a conclu que les tendons étoient sensibles, parce que de Haller étoit Luthérien. Tous avoient fait des expériences.

L'homme défend jusqu'à la mort ce qu'il croit avoir vu, sans se demander s'il étoit en état de voir. Un homme ivre jure que tout danse autour de lui ; un superstitieux proteste qu'il y a des forciers. Un petit esprit craint les revenans : tous parlent d'après l'expérience : c'est ainsi qu'ils

214 DE L'ESPRIT D'OBSERVAT.

l'ont sçu!.. La nature des maladies, l'art de les guérir, les vertus des médicamens se décident d'après l'expérience de celui qui les connoît, & par celui qui ne les connoît pas. Ce médecin qui a découvert les voies de la nature, qui les suit tous les jours, & la vieille garde malade qui a suivi les ordres de ce médecin, en rappellent à leur expérience. Mais peut-on en rappeler à l'expérience, sans posséder l'esprit d'observation comme il faut le supposer dans un habile homme. Est-ce par une pratique aveugle, avec des recettes, des préjugés, des passions, qu'on voit la nature ?

Que doit penser un malade en voyant plusieurs personnes de sentimens souvent contradictoires, en rappeler à l'expérience : croira-t-il jamais que la médecine soit un art qui ait ses principes, & qui suppose tant de génie ? il est cependant vrai qu'il faut un vrai génie pour faire un vrai médecin. Mais il est possible que tous ceux qui sont au tour de son lit ne soient pas cet homme-là.

Pleins d'impatience dans leurs souffrances, les hommes exigent aussi quelquefois une certitude immuable dans tout ce que dit & ce que fait un médecin; certitude qui ne se trouve dans aucune des connoissances humaines, à l'exception des mathématiques pures. En général, nous pouvons dire que tout ce que les sens nous assurent, tout ce qui se suit d'une induction juste, & ce que nous voyons immédiatement dans nos idées, est vrai. L'incertain dans la médecine, & par conséquent ce qui est préjugé, opinion, ne diminue pas la certitude du vrai. Nous connoissons les effets avec assez de certitude; ce sont les causes qui nous embarrassent: mais, dans celle-ci, nous ne nous trompons pas si tous les effets d'une cause nous sont connus d'avance, au point que la cause puisse être déterminée par les effets; mais il est peu de gens de l'art qui puissent saisir ces rapports des effets aux causes, & faire l'application des principes fondés sur les observations des habiles gens de l'art;

216 DES OBSTACLES NUISIBLES
parce que chacun croit avoir droit de
faire valoir son opinion.

Diderot croit qu'il est ridicule de
dire *autant d'avis que de têtes* : parce
qu'il n'est rien de si commun que des
têtes, & rien de si rare qu'un bon
avis. Adrien eut-il tort de faire met-
tre sur son tombeau, le *grand nom-
bre de médecin a tué l'empereur* ?

CHAPITRE II.

*Des Obstacles nuisibles à l'Esprit d'Ob-
servation.*

L'ESPRIT d'observation le plus
fin peut-etre borné, troublé,
trompé, affoibli, & pour ainsi dire
anéanti de différentes manieres.
Pour observer, il faut le faire avec
un ame tranquille & libre, quoique
toute occupée de son objet.

Il faut que l'esprit soit affranchi
de tout préjugé & de toute passion,
si l'on veut prendre la position d'où
l'on voit la vérité : il faut même aller
au-devant de la vérité avec désinté-
ressement.

AL'ESPRIT D'OBSERVATION. 217
 reffement. Il ne faut pas plus être
 arrêté ou intéressé par les préjugés
 & les passions des autres, que par
 les nôtres; car l'homme, entraîné par
 la force des préjugés, ne voit, même
 avec le meilleur esprit d'observation,
 que ce qu'il veut voir, ou que ce
 que les autres veulent lui faire
 voir. Cette recherche intéressée de
 la vérité est la source principale de
 tous les faux jugemens des hommes,
 & de toutes les erreurs qui les désho-
 norent.

Les obstacles les moins considéra-
 bles de cette espece, défigurent tous
 les objets; parce que l'œil voit
 moins que les passions elles-mêmes.
 On prétend que les femmes lisent
 mieux dans nos physionomies que
 nous dans les leurs. Mais aucune fem-
 me ne lira peut-être pas dans la phy-
 sionomie d'un homme laid. C'est ainsi
 que la plupart des objets prennent dans
 les yeux de l'observateur la couleur
 & le caractère qu'on y apperçoit;
 ou se modelent sur l'idée prédo-
 minante de l'observateur. Les uns
 sont hypochondres, ils voient tout

Tome I,

K

218 DES OBSTACLES NUISIBLES

noir : d'autres sont admirateurs, ils voient tout grand. Quelques autres voient tout défectueux, c'est le plus grand nombre : peu de gens sont frappés du beau ; le brillant est ce qui les touche, parce que le faux goût est celui qui prédomine. Un faux goût, dit Shaftesbury, se jette sur ce qui frappe immédiatement les sens, plutôt que sur ce qui peut intéresser l'esprit, après un examen réfléchi. Au lieu qu'un homme d'un goût grand & vrai, fondé sur la nature même, apperçoit ce qu'il sent en lui-même ; il est bientôt frappé de la noble simplicité, & de la majesté paisible d'un objet vraiment grand. C'est un statuaire créateur qui voit dans un demi-vers d'Homere la statue de Jupiter, qu'il va exécuter d'après ces deux mots.

Le pitoyable Janséniste qui écrit contre l'Esprit des Lois, crut avoir bien battu l'auteur, en lui reprochant de n'avoir pas parlé dans cet ouvrage du péché originel & de la grace. Montesquieu répondit qu'un homme qui veut attaquer

A L'ESPRIT D'OBSERVATION. 219
toutes les parties d'un livre, & qui
n'a qu'une idée dominante, ressem-
ble à un curé de village à qui des astro-
nomes faisoient voir la lune par une
lunette, & qui ne voyoit dans la
lunette que le clocher de sa pa-
roisse.

Mais les passions bornent encore
plus que les préjugés l'esprit d'ob-
servation. Les préjugés laissent en-
core souvent quelques voies ou-
vertes aux avis & à l'exemple. Il
n'est pas de préjugé si grand, qu'il
tienne en tout temps l'esprit de
l'homme occupé d'un objet sous le
même point de vue. Une réflexion
avancée par un événement favora-
ble deffille les yeux; & ce phan-
tôme disparoît, quand sur-tout les
préjugés ne tiennent point à quel-
que chose de mystérieux. C'est ce
qui se voit tous les jours. Mais la
passion s'empare de toutes les ave-
nues de l'ame, se loge dans tous les
replis du cœur, & possède l'homme
tout entier. La résistance & les obs-
tacles ne font que la fortifier en
l'irritant. Comme toute passion sans

K ij

220 DES OBSTACLES NUISIBLES

exception est toujours fondée sur un amour aveugle de soi-même, il est bien plus difficile d'y renoncer qu'aux préjugés. Pour quitter ceux-ci, il ne faut que dire je me trompe, au lieu que pour renoncer à sa passion, il faut s'humilier. Tout préjugé peut cependant devenir passion, surtout s'il est autorisé par l'exemple & par le temps : parce que l'homme en général est plus animal d'habitude qu'un être réfléchissant. Les préjugés devenus passions, rendent l'homme inaccessible. Voilà pourquoi l'homme n'est plus capable de rien voir que lui-même & que ses propres actions. L'homme même le plus instruit, le plus clairvoyant en mille choses, ne peut plus rendre justice à l'esprit & aux sentimens des autres, quand il est conduit par ces maîtres impérieux. Un principe de jalousie secrète lui masque tout ce qui se trouve de bon & de solide dans ses amis, & il ne les écouterait que pour les blâmer, & suivre ses opinions. Mille événemens capables de l'humilier ne lui fourniraient pas un avis.

À L'ESPRIT D'OBSERVATION. 227

Plus nos passions se mêlent dans nos jugemens, moins nous sommes en état de dire notre avis. Je regarde comme un chef-d'œuvre de l'art d'observer les hommes, que quelqu'un me définisse exactement le caractère d'un grand poëte, ou d'un grand philosophe qui s'est ouvert de nouvelles routes dans son art. Je ne vois aucune espèce d'hommes observée & jugée si différemment. Les uns les élèvent au-dessus de tous ceux de leur art; d'autres les condamnent aux petites-maisons : & chacun dit je suis impartial.

Il est vrai qu'il faut convenir que nous ne voyons jamais ni mieux ni plus vite que quand une chose intéresse notre attention; c'est ce qui a fait dire à Rousseau que les philosophes les plus sensés qui aient passé leur vie à observer le cœur humain, n'ont pas vu les signes de l'amour aussi bien que la femme la plus bornée qui est amoureuse; & cela est vrai. Le philosophe en ce cas-là ne voit que d'après ce qu'il croit devoir

K iij

222 DES OBSTACLES NUISIBLES

penfer, & cette femme bornée ne voit que dans ce qu'elle sent.

Madame de Staal dit, d'après l'expérience qu'elle en avoit faite à la Bastille, que les gens enfermés sont de tous les observateurs les plus attentifs à cause de leur grand loisir, & du défaut de distraction; mais sur-tout à cause du vif desir qu'ils ont de remarquer quelque chose de nouveau. Aussi ne négligent-ils rien pour découvrir les plus petites choses. Ils sont tout œil, toute oreille; & quelque étroitement qu'on les enferme, ils découvrent pourtant ce qui se passe, parce qu'ils croient avoir part au moindre mouvement, & le suivent jusqu'à la fin. La haine qu'on conçoit du genre humain, en quelques momens, dans ces tristes séjours, est pour bien des gens une occasion de voir l'homme beaucoup mieux que dans la société. Ce qui y séduisoit n'intéresse plus les yeux. Le cœur s'explique alors plus librement, & l'on voit en effet l'homme tel qu'il est. Tertullien reprochoit à Hérophile *d'avoir haï l'homme pour apprendre à le con-*

À L'ESPRIT D'OBSERVATION. 223
noître, parce qu'il avoit disséqué
 des hommes vivans. Il est bien des
 circonstances dans lesquelles ce
 mot de Tertullien est une grande
 vérité.

Le desir de voir une chose, fait
 que souvent on la voit par-tout. J'ai
 connu des médecins qui ne voyoient
 jamais que certaines maladies. Il étoit
 facile de voir par quel verre ils les
 voyoient. Un praticien célèbre, en-
 tr'autres, qui a une obstruction au
 foie, ne voit que cette affection dans
 tous ses malades. C'est son remède,
 quoiqu'efficace pour lui, qu'il or-
 donne par-tout. Un autre n'aime que
 la thériaque, parce qu'elle le met
 quelquefois au lit pour trois mois ;
 & que, sans cette thériaque, selon
 lui, il ne seroit pas réchappé de ses
 maladies qu'il sçait maîtriser dès l'a-
 bord par ce moyen. Un autre est
 tenu au lit par la goutte le tiers de
 l'année, mais, comme il ne veut pas
 convenir qu'il a la goutte, il ne veut
 pas non plus convenir qu'il y ait ja-
 mais eu un seul rhumatisme. Il ne
 voit par-tout qu'un *ébranlement* dans

K. iv.

224 DES OBSTACLES NUISIBLES

le genre nerveux, & n'emploie que des narcotiques : s'en accommode qui peut.

Nous voyons tous les jours la nature expliquée par des hypothèses. On se fait des principes arbitraires, & l'on croit que tout doit se réduire à ces lois ou à ces règles. Mais ces principes font, chez les médecins, le même effet que chez l'historien. Les objets ne font que réfléchir les traits de l'esprit de celui qui les observe. Si ces gens évitent les puérités d'Hérodote, & les fables de Tite-Live, ils auront cet air mystérieux de Tacite, que des gens peu clairvoyans prendront pour profondeur de génie; ils croiront ces observations d'autant plus intéressantes, qu'ils y comprendront moins de choses. Comme il n'est rien de si facile que de favoriser tous les préjugés à la faveur de cette obscurité, il n'y aura que l'œil perçant du génie qui démêlera dans ces hypothèses la fausseté, l'incertitude, & qui s'apercevra qu'on a fait pour ainsi dire plier tous les phénomènes sous

l'autorité de l'opinion. L'expérience perd ainsi tous ses droits, on interprète mal ses décisions, on n'écoute plus sa voix, on tait ses triomphes, parce qu'au lieu de ne parler qu'après des faits, on sacrifie la nature aux hypothèses. C'est ainsi que Hutchinson, grand métaphysicien & habile théologien, osa, sans la moindre connoissance de l'anatomie, écrire un Traité de physiologie, & changer l'homme en une machine de vapeurs.

Je crois pouvoir dire ici, sans avoir intention de déclamer mal à propos, que grand nombre de médecins ont été attaqués de cette épidémie. Les uns font leurs observations dans leur cabinet, & ne nous produisent que des rêves. C'est ce qu'on a reproché à Riviere. Un célèbre médecin a cependant respecté ses observations au point de ne pas oser changer une de ses ordonnances, quoiqu'il fût manifeste que la faute qu'il croyoit y voir ne pût être imputée qu'à l'imprimeur. On fait aujourd'hui le même reproche au cé-

K v

226 DES OBSTACLES NUISIBLES

lèbre Storck : est-il bien fondé ? D'autres sont si épris des lois d'après lesquelles ils conservent leur santé, ou guérissent leurs maladies, qu'ils ne gouvernent leurs malades que d'après ces lois. Un Sthalien ne voit que son ame & ses hémorroïdes, comme un amant ne voit que sa maîtresse.

Je conviens que les hypothèses en médecine, employées avec esprit, sont quelquefois avantageuses, & même nécessaires. Toutes les fois que les causes prochaines d'une maladie ne nous sont pas connues, nous sommes obligés d'en entreprendre la cure d'après une hypothèse. Mais ce n'est, comme nous l'avons dit, que sur les déterminations présentes ou antécédentes des sujets, que cette hypothèse peut-être fondée, & dès-lors on a quelque degré de probabilité pour établir les causes de la maladie. Ce n'est pas non plus par des lois arbitraires qu'on peut fixer ces déterminations. L'économie animale, comparée avec toutes les circonstances actuelles & antérieures,

AL'ESPRIT D'OBSERVATION. 227
 fera le principe seul qui pourra servir à éclaircir ces déterminations, après en avoir bien connu les signes. Mais on part plutôt de systèmes pour expliquer les causes, & par-là l'on ne trouve que des obstacles pour opérer une guérison.

La secte des chimistes, qui a succédé à celle des Arabes, a servi de modèle aux fondateurs de la secte des modernes qui prétendoient guérir, par la sueur, toutes les maladies aiguës, même les plus critiques. Ces gens avoient pour chaque maladie un antidote particulier, donnoient des confortatifs dans toutes les fièvres, rejettoient la saignée, les remèdes rafraîchissans, les lavemens. On s'est élevé de nos jours assez généralement contre cette pratique abusive, pour n'avoir pas besoin d'en dire rien de plus. Il n'est cependant encore que trop de gens qui imitent ces médecins aveugles. Dirai-je que l'on a tué par-là, dans la seule petite-vérole, plus de monde que n'en a fait périr Alexandre?

Boërhaave dit qu'il est étonnant
 K vj

228 DES OBSTACLES NUISIBLES

& même honteux de voir les folies que les chimistes ont tirées des fables, de la superstition, de l'ignorance, de la démence même qui se trouvent dans les écrits de Paracelse, de Vanhelmont, & de leurs sectateurs : car personne n'a jamais été moins en état d'observer les maladies que ces rêveurs, parce qu'il n'ont eu que des idées fausses & arbitraires de l'économie animale.

Il n'est pas moins absurde non plus de vouloir déterminer la nature de toutes les maladies par les lois connues de l'économie animale & de la nature. Il y a souvent dans les maladies individuelles, aussi-bien que dans les épidémies, quelque chose de si particulier, que le médecin le plus expérimenté ne peut disconvenir qu'il n'y voit rien. C'est pour avoir ignoré ce principe, que quelques médecins ont prétendu que la peste ne pouvoit pas se communiquer. Une grande ville devint ainsi le tombeau de presque tous ses habitans, avant qu'on fût persuadé que cette maladie se communiquoit.

A L'ESPRIT D'OBSERVATION. 229

L'esprit d'observation souffre extrêmement de la superstition. Je ne parle pas ici de la superstition en fait de religion, cela regarde les théologiens; mais uniquement de la superstition en fait de physique & de médecine. Cette superstition est l'opinion que des effets naturels peuvent être produits par des causes merveilleuses & surnaturelles, & que des effets absolument impossibles peuvent être produits par des causes absurdes. Si une proposition est soutenue par des témoignages dignes de foi, le sentiment que nous lui déférons s'appelle croyance. Si nous croyons une proposition sur les témoignages d'un visionnaire, c'est superstition.

Sous l'empire de la superstition, les partisans des opinions les plus absurdes peuvent élever leur tête stupide en dépit de la vérité. Dès qu'on croit possible tout ce qui est surnaturel & merveilleux, on croit tout ce qui est contraire à la nature. J'appelle surnaturel tout ce qui ne peut-être prouvé par la raison, ni

230 DES OBSTACLES NUISIBLES
comme vraisemblable, ni comme possible. J'appelle merveilleux tout ce qui est dépourvu de preuves, & en même temps contraire aux lois du monde physique & morale, au point que le peuple puisse le croire. Un théologien éclairé a expliqué le surnaturel & le merveilleux par un exemple convainquant. Si quelqu'un attribue, dit-il, à une plante purgative une vertu qu'elle n'a pas, il se trompe certainement; il n'est cependant pas superstitieux pour cela; parce qu'une plante purgative n'est ni quelque chose de merveilleux ni de surnaturel: mais si quelqu'un attribue à la même plante la vertu de rendre l'homme qui la porteroit sur lui, ou invisible, ou invulnérable, cette opinion ne seroit plus une simple erreur, mais une superstition.

C'est cette superstition qui a attribué aux amulettes des effets que des temps plus éclairés ont démenti. Il est incroyable combien l'esprit humain a donné dans cet abus, & combien de gens instruits y donnent encore aujourd'hui. Rien ne

AL'ESPRIT D'OBSERVATION. 231
prouve tant jusqu'à quel point le
goût pour le merveilleux peut pré-
judicier aux progrès de l'esprit hu-
main. Si ceux qui nous ont rapporté
ces faits avoient réfléchi que la pos-
térité les jugeroit, ils auroient été
plus réservés, ou auroient rapporté
les remèdes qu'ils avoient fait pren-
dre en ordonnant ces amulettes ;
mais on auroit vu dès-lors que les
guérisons n'étoient nullement dûes
aux amulettes, & le merveilleux
auroit disparu. Je vois avec plaisir
les détails que M. de Haën nous
donne des effets de la verveine,
parce que j'y vois aussi l'homme
sincere qui nous rapporte en même
temps les autres moyens curatifs
qu'il a employés conjointement, &
nous met par-là en état de statuer
d'après l'expérience, sur les effets
que nous devons attendre de ce simple
employé comme amulette. « On ne
» sçauroit, dit-il, avoir trop d'at-
» tention quand on fait l'expérience
» de ces sortes de remèdes, & en
» publiant ce qu'on a remarqué de
» leur efficacité. Nous écrivons pour

232 DES OBSTACLES NUISIBLES

» nos contemporains, mais en même
 » temps pour la postérité. On fera
 » après nous les mêmes expé-
 » riences, & l'on verra, ou ce que nous
 » avons vu, ou autrement que nous;
 » & peut-être même ne verra-t-on
 » rien de tout ce que nous pourrons
 » rapporter. La postérité nous con-
 » damnera donc avec justice, si nous
 » nous laissons aveugler par une vaine
 » gloire, ou si nous publions des
 » choses qui n'ont pas été assez exa-
 » minées. Un remède peut paroître
 » avoir enlevé une maladie, lorsqu'il
 » n'en est rien. Ce sont peut-être les
 » autres médicamens qui ont été ad-
 » ministrés en même temps, qui l'ont
 » fait. D'ailleurs, les malades ne pren-
 » nent-ils pas souvent chez eux tout
 » autre médicament que celui qu'on
 » leur prescrit? Cela arrive tous les
 » jours; ce qui m'est arrivé à moi,
 » peut arriver à d'autres.»

Le goût du faux détruit toujours
 celui du vrai. Voilà pourquoi l'hom-
 me superstitieux ne voit rien dans la
 nature, parce qu'il est toujours hors
 des rapports de la nature; il n'est

À L'ESPRIT D'OBSERVATION. 233
 que dans un monde imaginaire. De-
 là vient que la superstition ne veut
 même voir que le faux. Elle se refuse
 toujours au bon sens, parce qu'il n'a
 rien de merveilleux; & le merveil-
 leux est seul ce qui l'intéresse, parce
 qu'il ne faut pour le croire que la
 seule volonté de le voir; & que cette
 crédulité est toujours plus commode
 que les recherches qu'il faut faire
 pour s'affurer de la vérité.

Plus on ignore le monde corporel,
 mieux on prétend connoître le spiri-
 tuel. Les contes des revenans & des
 forciers ne sont nés que de cet abus;
 & l'ignorance des lois de l'écono-
 mie animale & de celle de la nature,
 a enfanté tous les remèdes supersti-
 tieux, &c. Il est bien plus aisé de
 donner un nom barbare à un spéci-
 fique universel, que d'affortir un
 médicament à la nature d'une mala-
 die. Boërhaave trouva dans l'usage
 du treille d'eau un remède excellent
 pour la goutte. Un superstitieux
 pend le long de sa cuisse un crapeau
 desséché, ou un morceau de sureau
 cueilli en tel temps, & garde sa ma-

234 DES OBSTACLES NUISIBLES
ladié avec son spécifique. L'influence
de tel génie prédominant en tel
temps, dans tel astre; telle position
du ciel, devoit cependant donner
telle vertu à ce bois, à ce crapeau, &c.
Le superstitieux convient qu'il s'est
trompé; mais ce n'est que sur le temps
où il a préparé son remède. Son igno-
rance est même la raison dont il s'au-
torise dans son abus.

Si l'on en croit ces gens, ils ont
cent exemples à nous donner comme
autant de preuves qu'ils ont raison.
Dans toutes les rencontres, ils van-
teront tel grand auteur qui a fait usage
de leur remède, telle femme qui en
a été guérie. Eux-mêmes souvent
font les exemples qu'ils citent. C'est
ainsi que la société & la médecine
souffrent de continuels dommages
de ces prétendus Esculapes.

Le médecin, selon Hippocrate,
doit avoir un esprit tranquille, l'ame
élevée, être éloigné de tout ce qui
tient de la superstition, parce
qu'il est impossible d'être supersti-
tieux & de voir le vrai. Tout ce qui
ne tient pas aux lois de la nature, ne

A L'ESPRIT D'OBSERVATION. 235

tient pas à la raison. Rien de cela ne doit donc entrer ni dans les vues, ni dans les combinaisons du médecin. Il n'y a rien à voir dès que les lois de la nature cessent, ou semblent cesser. Le peuple a droit de tout voir, parce qu'il lui faut des merveilles & des prestiges pour autoriser son inconscience; & il n'appartient qu'au charlatan de l'approuver.

Dans le tems même où la médecine n'étoit fondée que sur les prestiges & la superstition, Hippocrate s'étoit élevé avec force & avec succès contre le torrent de l'ignorance. Il nous apprend, dans son Traité de l'Epilepsie, à résister à la superstition, & démasque avec sa mâle éloquence les imposteurs qui prétendent guérir par des charmes des maladies qu'ils ne peuvent maîtriser par des médicamens. On ne verra dans aucun des ouvrages de ce grand homme, rien qui se fente de l'abus, de la crédulité & de la superstition. C'est la nature seule qu'il écoute; & il ne l'interprète que par elle-même, parce

236 DES OBSTACLES NUISIBLES
que ce n'est que par elle seule qu'il
avoit appris à voir.

Heureusement l'empire de la superstition a été détruit dans la plus grande partie de l'Europe. On est revenu des prestiges de la divination, de l'astrologie, & de bien d'autres abus de cette nature: mais comme le peuple n'aime & n'obéit que par crainte, & que cette crainte a toujours été la base de sa crédulité, la superstition qui y a pris naissance n'en fera jamais non plus extirpée toute entière. Les imposteurs se croiront toujours bien fondés à lui faire part de leurs songes. Il n'est pas plus absurde de voir toutes les maladies dans un verre d'urine, que de prédire la destinée d'un empire par le vol des oiseaux. On croit aujourd'hui, l'un comme on a cru l'autre autrefois: preuve que le peuple est toujours peuple.

L'empire des sciences n'est donc pas encore si bien établi, que la superstition ne reprenne pas ses droits un jour ou l'autre. D'ailleurs il est

A L'ESPRIT D'OBSERVATION. 237
 tant de gens qui ne voient que par intérêt. *Quid non mortalia pectora cogis, Auri sacra fames!* L'esprit d'observation n'en est-il pas tous les jours ébloui? Si les hommes ne croient plus aujourd'hui aux prestiges, aux enchantemens, aux charmes, aux forciers, aux revenans, en est-on pour cela libre de superstition? Sont-ce-la les seuls abus que la superstition ait autorisés? Est-ce se conduire par une saine philosophie, que de parler avec le peuple, d'agir comme le peuple, & de vouloir être l'homme du peuple? Les progrès des sciences sont donc devenus inutiles, si l'on ne croit devoir voir qu'avec lui, & comme lui. Roger Bacon, qui fut de son siècle le seul sage dans un monde entier de fous, avoit osé lever un coin du voile qui couvroit toute la terre. Que penseroit-il aujourd'hui, s'il voyoit des gens éclairés retenir encore un coin de ce voile, pour s'en couvrir parmi le peuple quand l'intérêt le leur conseille?

Supposons même qu'un médecin

238 DES OBSTACLES NUISIBLES

soit un homme de génie, bien instruit, libre de préjugés & de passions, il a d'autres inconvéniens à essuyer. Il n'aura que trop d'occasions de se trouver avec des têtes écervelées, dont les jugemens, les avis, les observations ne présenteront que des contradictions & des absurdités. Mais ces gens seront les créatures des malades. On proposera dans ces circonstances nombre de recettes & de médicamens, dont il n'aura le choix qu'après les avis des autres. Il doit cependant dire son avis. Doit-il abandonner un malade qu'il sçait pouvoir guérir, ou compromettre sa réputation en le traitant selon l'intention de ceux avec qui on l'appelle ? Peut-il démasquer l'ignorance de ses confreres ; ou faut-il voir comme eux ? Dans cet état, l'homme le plus réfléchi, moins à lui-même qu'embarrassé par les obstacles, n'a souvent pas assez de tranquillité d'ame pour voir & observer, malgré toute sa capacité. La sottise suffisance d'un essaim d'ignorans l'intrigue d'autant plus, que la

À L'ESPRIT D'OBSERVATION. 239
vérité n'a pas de plus dangereux ennemis que l'ignorance.

D'un autre côté, ce sont les préjugés & les passions des malades, à quoi il faut s'opposer ou qu'il faut faire taire pour profiter d'un moment favorable. Si le médecin ne peut pas avoir cet avantage, & qu'il échoue après les mesures les plus sages, on le déchire, on le persécute. De-là des jaloux prennent occasion de le dénigrer, & l'homme d'un vrai génie devient ainsi un monstre dans la société, qu'il guérisse ou qu'il ne guérisse pas. Je n'ai eu que trop de preuves de cette conduite, & des tristes conséquences qui en résultent pour la perfection de l'art.

L'issue heureuse ou malheureuse d'une cure dépend donc le plus souvent, non de la manière dont l'observateur a su saisir la maladie, mais de la manière dont le malade & les assistans se comportent. L'équité d'un malade relève l'esprit d'un médecin, augmente son attention, le met même dans le

240 DES OBSTACLES, &c.

cas de mieux voir, parce qu'il voit avec une ame tranquille. Au lieu que l'injustice est quelquefois un obstacle considérable à l'exactitude de ses observations. Il est par conséquent essentiel pour un observateur de gagner l'affection d'un malade par toutes les voies de l'honneur & de la probité ; de mériter sa confiance par une conduite noble & désintéressée ; mais sur-tout en paroissant soi-même plein de confiance & bien instruit de son art. Une noble hardiesse détermine quelquefois un malade à tout ce que veut un médecin. Il pourra donc mieux voir.

De tout les obstacles que peut rencontrer l'esprit d'observation, je dis que le plus grand est une assemblée d'ignorans.



CHAP.

CHAPITRE III.

De la Nécessité, des Qualités, & de l'Utilité des bonnes Observations.

LA médecine a pris naissance de l'observation : c'est l'observation qui la conduit au degré de perfection, & c'est par le défaut d'observation qu'elle n'est quelquefois qu'un verbiage vuide de sens.

Le premier soin des médecins a été de se former des idées des individus ; puis on commença à raisonner sur ces notions : on tira des conséquences des unes & des autres pour les mieux apprécier, & l'on passa ainsi par degré du particulier au général ; de ce qui frappoit les sens à ce qui ne tomboit pas sous les sens, & à ce qui étoit inconnu.

Les observations sont donc la base de nos raisonnemens : si elles sont bonnes, on les prend comme des données.

Tome I.

L

242 DE LA NÉCESSITÉ

Dans l'enfance de la médecine, le seul hasard instruisoit les hommes sur les maladies & sur les moyens curatifs. Les voies de la nature reconnues par hasard conduisirent insensiblement à la vraie connoissance de ces mêmes voies : on comprit que c'est dans la nature seule qu'on pouvoit étudier & connoître l'art de guérir. Les meilleurs observateurs la suivirent donc ; & l'art tomba en décadence toutes les fois qu'on s'écarta de ces voies. Les vrais connoisseurs sont obligés de convenir, qu'il sort plus de lumière de l'essence des choses mêmes, que de leur histoire ; & que la nature est une source intarissable de connoissances , dans laquelle les premiers siècles ont puisé la vérité, & où la postérité la puise encore à même mesure.

Depuis Hippocrate jusqu'à van-Swieten, les peres de la vraie médecine ont suivi la nature sur la voie de l'observation ; tous ont donné les mêmes préceptes. Les vrais disciples d'Hippocrate allu-

DES BONNES OBSERVATIONS. 243
ment le flambeau de la nature ; ses ennemis l'éteignent.

La diversité des maladies est si grande , la quantité des choses à observer est si multipliée , qu'on ne les considère jamais sans récompense. Plus nous faisons d'attention à toutes les circonstances d'une maladie , mieux nous apprenons à les saisir avec justesse ; & l'art de guérir ne devient facile qu'à proportion de cette faculté. Plus nous avons examiné la nature & les effets des médicamens , plus nous avons lieu d'espérer de l'application que nous en faisons au besoin. On pourra se faire de justes idées de l'art d'observer , quand on aura vu quel est le caractère des bonnes observations.

Les observations du médecin s'étendent sur tout ce qui concerne l'art de préserver l'homme des maladies , de connoître , d'adoucir & de guérir celles dont il est attaqué. Je m'arrête dans ce livre à *la première médecine* , comme Baglivi l'appelle , ou

Lij

244 DE LA NÉCESSITÉ

à l'art d'observer les maladies. Je parlerai de *la seconde*, ou de *l'art de les guérir*, dans les livres suivans, parce qu'il faut observer avant de pouvoir raisonner. Je parlerai des médicamens dans le livre particulier de cet ouvrage, parce que le génie doit indiquer les remèdes avant qu'il soit question d'observer les effets des remèdes, & que d'ailleurs, pour en faire application, il faut avoir recours aux causes.

Des observations doivent être faites avec la plus grande exactitude. Cette exactitude consiste principalement dans le soin qu'il faut avoir de remarquer nombre de petites circonstances qui échappent aisément à l'œil de l'observateur, & qui cependant ont une influence considérable sur le tout. Car elles découvrent souvent des voies toutes nouvelles, & absolument différentes des anciennes. Les plus petites circonstances deviennent intéressantes, quand on voit au lieu

DES BONNES OBSERVATIONS. 245
de deviner, & qu'on se persuade
bien de la réalité d'une chose avant
d'en chercher la cause.

Hippocrate est le vrai modèle
d'exactitude en fait d'observation :
il voyoit ce qui échappoit à tous
les autres ; & ce qu'il voyoit étoit
important. Les Grecs lisoient dans
le grand livre de la nature avec
tant d'attention & d'exactitude, que
c'est encore chez eux qu'on doit
préférentiellement chercher les signes
distinctifs & constans des maladies.
Je ne puis désirer le nom de bon
auteur, dit Boërhaave, quand je com-
pare mes Aphorismes à ceux des an-
ciens, & que je me juge d'après
eux.

Il faut de la patience & de la
prudence pour faire de bonnes ob-
servations. L'impatience nous ôte
la confiance que nous pourrions
légitimement avoir en nos propres
forces, & s'oppose aux efforts par
lesquels nous pourrions nous sur-
passer nous-mêmes. La prudence
éloigne l'imposture, prévient toute
illusion des sens, de l'imagination

L iij

246 DE LA NÉCESSITÉ
& de l'esprit de système. La nature
étudiée lentement dans la nature,
se trouve plus promptement que
dans les systèmes. Ceux-ci la sup-
posent, & elle-même ne se pré-
sente que dans son vrai jour.

De bonnes observations doivent
être suffisamment répétées. C'est le
meilleur moyen de distinguer le
faux du vrai, ce qui est douteux
de ce qui est vraisemblable, le vrai
semblable de la vérité; & la vé-
rité de la certitude. Une observa-
tion confirmée vaut souvent une
nouvelle observation; du moins elle
nous conduit plus près de la vérité.
La physique & la médecine ont au-
tant gagné par la répétition exacte
des observations déjà faites, que
par les découvertes mêmes. Si
l'on voit plus d'incertitude de la
part d'Hippocrate dans les maladies
moins connues, c'est qu'il n'a pas
eu occasion de réitérer assez ses
mêmes observations. Mais les an-
ciens nous sont encore supérieurs
en cela. Notre application si van-
tée, comparée avec la leur, n'est la

DES BONNES OBSERVATIONS. 247
plupart du tems qu'une occupation
peu réglée. Ils passaient du cabinet
chez les malades, & des malades
au cabinet.

Nos observations ne sont pas faites avec assez de soin, parce que nous ne les répétons pas assez exactement. Nous sommes en même temps & plus occupés & plus oisifs que les anciens. M. Hahn avoit bien raison de souhaiter qu'on établît une académie, dont l'unique travail fût de répéter les observations déjà faites ailleurs, & de compléter celles qui seroient imparfaites; de rectifier celles qui ont été mal faites; de réprouver les fausses; enfin de rédiger les bonnes pour en faire une collection, à laquelle les élèves de la nature pussent avoir recours avec confiance.

Les observations doivent être faites avec sincérité, quand même cette sincérité conduiroit à mille doutes. Elles doivent contenir déterminément ce que le médecin a vu, & comme il l'a vu, afin que ceux qui viendront après lui, puissent voir la

Liv

248 DE LA NÉCESSITÉ

même chose, ou plus avant, ou corriger ce en quoi il a manqué par quelque raison que ce puisse être. La plupart des observateurs ont coutume de découvrir le côté affirmatif des choses, & d'en voiler le côté négatif. C'est vouer son art & son nom à l'opprobre, que de se comporter ainsi. Le temps porte son flambeau dans l'obscurité la plus ténébreuse, & l'on apperçoit l'imposture.

D'autres ne disent la vérité que quand elle contribue à leur gloire. Ils ne sentent pas qu'il est glorieux de raconter ses fautes quand elles peuvent devenir utiles. Il ne suffit pas de chercher à réussir, il faut encore éviter l'erreur. Celui qui convient d'une faute, nous dit par-là qu'il est plus sage à ce moment qu'il ne l'étoit auparavant.

Ce n'est pas la rareté qui fait les bonnes observations. Les vérités de la physique & de la médecine ne sont pas précieuses, uniquement parce qu'elles sont rares. Le prix d'une vieille médaille augmente par

la rareté de la pièce, mais cela n'est qu'opinion ; au lieu qu'une vérité devient, en physique comme en médecine, intéressante par elle-même. Un vieux manuscrit rare se paie bien cher ; mais les vérités qu'il contient sont ce qu'il nous importe plus de posséder, parce que ce n'est que ce seul bien qui soit proprement celui de l'homme. Bacon accordoit dans l'histoire naturelle une place aux observations les plus communes, parce qu'on néglige le plus ce qu'on voit tous les jours. Toute observation est importante, quand elle forme un anneau de la grande chaîne qui mène à des vérités incontestables.

Un médecin, qui établit par de bonnes observations la cure des maladies les plus communes, fait beaucoup plus pour la société, que celui qui ne s'attache qu'à des observations peu fréquentes, précieuses il est vrai dans une collection académique, mais de peu d'usage dans la pratique. Qu'on lise le Traité de Tissot sur les abus de l'opium dans

L v

250 DE LA NÉCESSITÉ

la petite-vérole ; ce qu'il a dit sur l'hydropisie & l'apoplexie : qu'on voie aussi ce qu'a dit Morgagni sur cet objet intéressant dans la dédicace de son quatrième livre, touchant le siège & les causes des maladies.

De bonnes observations ne doivent pas être mêlées de raisonnemens. Il faut écrire les phénomènes qui se présentent dans la nature, tels qu'on les voit, & non tels qu'on les juge. Pour cet effet, il faut écouter la nature, considérer ce qu'elle dit avec ordre, remarquer les événemens qui peuvent devenir des principes de raisonnemens ; & se bien garder de prononcer avant que la nature ait parlé clairement. Au lieu de soumettre la nature à notre esprit, il faut faire le contraire ; raconter ce qu'on a vu, & laisser voir aux autres ce en quoi ils pourront profiter de nos observations.

Le lecteur peut voir par nos yeux quand nous lui disons simplement ce que nous avons vu : au lieu qu'il peut voir faux à travers nos juge-

DES BONNES OBSERVATIONS. 251
mens. C'est pourquoi Boërhaave vou-
loit que l'observateur évitât scru-
puleusement tout ce qui sent l'esprit
de parti, ou l'opinion.

Pendant l'accroissement d'une fié-
vre violente, il y a une très-grande
chaleur : c'est ce qui s'apperçoit clai-
rement & distinctement. Mais Ga-
lien déduit cette chaleur de la bile ;
les chimistes, de l'abondance du sou-
fre ; Helmont, de la fureur de l'ar-
chée. Tout cela est incertain, tout
cela sent la secte. L'observateur évi-
tera donc ces raisonnemens, pour
s'en tenir à l'art seul.

On doit ne retenir que ce qu'on
a observé, ou ce qui est une consé-
quence si visible de ce qu'on a ob-
servé, que tout juge équitable &
instruit de la chose ne puisse pas
dire que cela n'est pas. Cette ré-
flexion nous fait voir avec combien
de raison Rousseau appelle Thucy-
dide le modèle des historiens. Il a
vu que Thucydide rapporte tous les
événemens sans les juger, & que
cependant il n'omet aucune des cir-
constances qui peuvent nous mettre

L.vj.

252 DE LA NÉCESSITÉ
en état de les juger nous-mêmes :
que Thucydide met sous les yeux
tout ce qu'il raconte , & que bien
loin de s'entremettre dans les évé-
nemens , il sçait si bien se dérober,
qu'on croit voir, & non lire.

La vaine demangeaison de mêler
nos jugemens à nos observations,
est seule cause que chaque vérité
que nous apprend un grand génie,
est mêlée de cent faux jugemens.
Voilà pourquoi la plupart des so-
ciétés sçavantes de l'Europe pro-
duisent tous les jours des choses qui
sont démenties par l'expérience :
l'on a même dit de certaine acadé-
mie , qu'il s'y trouvoit plus d'er-
reurs & de mensonges que parmi une
nation de Hurons.

On ne doit pas non plus négliger
l'exactitude des termes & de la dic-
tion dans les observations qu'on rap-
porte. La description bien faite d'une
maladie, est aussi instructive que la
maladie même. La description est à
la maladie ce qu'est une copie à un
tableau original. Le peintre n'y doit
rien mettre du sien. La ressemblance

DES BONNES OBSERVATIONS. 253

peut être rendue avec des traits plus ou moins forts, mais ce sont les mêmes traits qu'il faut rendre, & avec la même force, s'il est possible. Il faut rendre les infirmités du malade, ses souffrances, avec ses mêmes gestes, sa même attitude, ses mêmes termes & ses plaintes. Point d'ornemens, de déguisemens ; autrement, l'on ne rend plus la nature. J'ai souvent été médecin de quelques beaux esprits ; tout ce que je leur demandois quand ils m'écrivoient, c'étoit de suivre la nature pure & simple dans leurs détails ; sûr de ne pas les comprendre toutes les fois qu'ils y mêleroient de l'esprit. On pourroit faire à la plupart des copistes le même reproche que fit un célèbre académicien à un traducteur de Démosthènes : *Le bourreau ! n'avois-je pas bien dit qu'il alloit donner de l'esprit à Démosthènes ?* C'étoit toujours la nature qui parloit par la bouche de cet orateur, & le traducteur ne le présentait qu'avec des guipures.

Il est vrai que la nature est quelquefois comme spirituelle elle-même :

254 DE LA NÉCESSITÉ

c'est-à-dire que l'enchaînement des faits est quelquefois tel, que les idées les plus éloignées s'y réunissent dans le tableau qu'elle présente. Dans ce cas, il est permis à l'observateur d'écrire comme parle la nature. Ce qu'on appelle communément éloquence, & que je ne regarde pas comme tel, est, dans l'histoire d'une maladie, encore plus nuisible que l'esprit forcé, parce qu'un récit diffus est d'autant moins intelligible qu'on a voulu le relever davantage.

Tout ce que présente la nature n'est pas également important. La précision ou l'art de ne dire d'une chose que ce qui lui appartient, est donc dans toutes les circonstances une des principales marques de l'esprit. *Quelque chose que vous disiez, soyez court*, disoit Horace. C'étoit assez dire qu'il falloit sçavoir élaguer d'un récit tout ce qui pourroit ne pas y être; quoique de légères circonstances ne soient quelquefois pas à négliger, lorsqu'elles multiplient les points de vue du génie. Les remarques d'un bon observateur feront

DES BONNES OBSERVATIONS. 255
 donc courtes, modestes, & sortiront
 du fond des choses mêmes. Ainsi,
 sans netteté dans les idées, sans clarté
 dans l'élocution, sans justesse dans
 les termes, sans précision dans l'ex-
 pression, jamais le récit ne s'accom-
 modera aux choses, ni les choses
 au récit; & le lecteur ne verra que
 le *pristis* d'Horace. Qui ne se mo-
 queroit d'un pareil observateur? *Ri-
 sum teneatis, amici?*

Les observations, dont je n'ai
 donné jusqu'ici que des règles gé-
 nérales, sont ou particulières ou
 générales. Les observations particu-
 lières contiennent ce que l'on a ob-
 servé dans des cas individuels: les ob-
 servations générales, ce que l'on a
 observé de semblable dans plusieurs
 personnes. Celles-là fournissent les
 histoires particulières des maladies;
 celles-ci les histoires générales.

Sydenham a vu qu'il résulteroit peu
 d'avantage des histoires particu-
 lières, si l'observateur se bornoit à
 faire voir que telle maladie a été
 guérie une fois, ou même plusieurs
 fois par tel remède. Que m'importe,

256 DE LA NÉCESSITÉ

dit-il, qu'on augmente le nombre infini des bons remèdes, par un seul qui a été inconnu jusqu'ici. Si l'on veut qu'en rejetant toutes les autres formules, je m'entienne à celle-là seule, il faut que je m'instruise auparavant par des expériences sans nombre de ses vertus ; il faut que j'examine des circonstances sans nombre, tant à l'égard du malade, qu'à l'égard de la méthode curative, avant qu'il résulte pour moi quelque utilité de cette observation particulière.

Freind a objecté, contre ce sentiment, que la méthode curative complète & bien fondée, sur laquelle Sydenham avoit insisté si fort, étoit due à cette observation exacte des cas particuliers : car les histoires particulières, quand elles sont écrites avec discernement & sincérité, ont cela d'avantageux qu'elles nous exposent très-clairement les moindres circonstances & les nuances les plus imperceptibles des maladies. Ainsi elles nous indiquent, à ne pas s'y tromper, une méthode curative sûre & constante.

DES BONNES OBSERVATIONS. 257

Selon le jugement de Freind, Hippocrate a composé ses histoires particulières avec une habileté extrême, s'arrêtant sur-tout à ce qui fait l'essentiel de la médecine. Il y a exprimé la forme, & pour ainsi dire les traits que la maladie a dans chaque malade, avec des couleurs qui sont comme autant d'indications directes, à la faveur desquelles tout lecteur pénétrant peut parvenir aux vraies méthodes curatives, quoiqu'il les passe sous silence. Freind dit ailleurs que les histoires des maladies générales, quelque étendues & quelque exactes qu'elles soient, conduisent d'autant moins à l'art de guérir, que tous les signes ne sont pas rassemblés dans une maladie, ni réunis dans des maladies différentes : joint à cela que la difficulté de former un jugement solide s'augmente, en ce que les mêmes signes qui ne sont pas mortels dans un malade (a), se trou-

(a) Si cette assertion de Freind étoit véritable, il n'y auroit rien de plus incertain que la médecine, même pour l'observateur le plus pénétrant. Jamais signe n'a rien signifié

258 DE LA NÉCESSITÉ
vent l'être quelquefois dans un au-
tre ; d'où il arrive que les préceptes

contre sa propre nature dans une maladie quelconque : autrement , il ne seroit plus tel. Mais ce n'est pas aux signes pris individuellement, que l'observateur doit s'arrêter. Si l'on trouve dans Hippocrate des malades , les uns morts , les autres guéris avec des signes mortels , il ne faut que lire ces maladies attentivement, pour voir que ces signes ont été seuls dans les uns , & accompagnés ou suivis de signes salutaires dans les autres. Ainsi , un signe décidément mortel ne peut s'estimer que par l'ensemble des signes & des autres circonstances de la maladie ; sans quoi , les préceptes qu'on donnera sur les maladies seront ou inutiles ou abusifs. Mais ce n'est pas des signes que résultera cet inconvénient , c'est de la faute de l'observateur qui n'aura pas fait cette distinction. On verra , par la suite de cet ouvrage , combien cette remarque est fondée. Voici ce que j'ai vu il n'y a pas long temps. Un malade , dont la fièvre prit au cinquième jour tout le caractère d'une fièvre maligne , se trouve au huitième dans l'état le plus dangereux. Les yeux étoient enfoncés & abattus , le nez & les oreilles froides , la bouche très-mauvaise , la respiration rare , profonde , & entrecoupée *προσποντος* ; tantôt il avoit des sueurs abondantes & extrêmement fétides ; tantôt il ne suoit que par gouttes au cou , à la poitrine. Les sueurs

DES BONNES OBSERVATIONS. 259
 qu'on écrit en général sur l'art de
 guérir ces maladies, sont ou inutiles
 au médecin, ou le trompent même :

étoient même froides de temps en temps ;
 & il étoit dans un profond abattement. Je
 me trouve chez lui dans un moment où on
 lui présente le pot. Il se plaint d'une grande
 difficulté d'uriner. J'osai en augurer son réta-
 blissement, d'après ce que j'avois vu dans
 Hippocrate. La crise fut incomplète par les
 urines, & s'acheva le lendemain par un sai-
 gnement de nez peu considérable d'abord,
 par conséquent peu favorable ; mais, pen-
 dant la journée, il devint plus abondant ; &
 le malade se tira d'affaire. Tous les signes
 sembloient cependant décider sa mort. Quant
 aux signes que Freind dit n'être pas mortels
 dans une maladie, & le devenir dans une
 autre, ils ne changent pas plus de nature.
 Mais ce ne sont pas ces signes qui décident
 de la mort dans aucun sujet, ou il faut donc
 dire que ce ne sont plus les mêmes. En effet,
 comment conclure à la mort d'un malade
 par des signes qui ne l'indiquent nullement ?
 Il vaut donc mieux dire qu'avec des signes
 non mortels, un malade meurt sans qu'on
 ait pu rien appercevoir qui indiquât sa mort ;
 ce qui n'est certainement pas rare. Les dissec-
 tions ne sont que trop souvent muettes après
 la mort des malades. Une femme accouche
 très-heureusement, & meurt trois heures
 après, en disant : *Que je me sens bien !* On l'ou-

260 DE LA NÉCESSITÉ

au lieu que les histoires particulieres apprennent à connoître, non-seulement le caractere différent d'une même maladie, mais aussi la force & le temps de chaque accident, & les médicamens nécessaires dans tout le cours de la maladie.

Il est bon de comparer ces deux médecins. Sydenham ne vouloit que des histoires générales, & rejettoit les particulieres. Freind étoit d'un avis tout opposé. Les unes & les autres nous sont nécessaires. Dans les histoires générales des maladies, on voit se ranger comme de soi-même ce qui est commun à plusieurs sujets; ou l'on voit la maladie selon ses phénomènes les plus généraux, & les méthodes curatives qui y répondent le mieux. Dans les histoires particulieres, on donne le détail de ce qui s'éloigne de cette règle commune, sur-tout des diverses complications, & en général toute maladie accompagnée d'acci-

vre; on n'y voit absolument rien qui indique la cause de sa mort.

DES BONNES OBSERVATIONS. 261

dens extraordinaires , ou guérie d'une maniere extraordinaire. Si toutes les maladies , fans exception ; avoient une marche uniforme, je ne voudrois que des histoires générales ; mais les circonstances particulières d'un malade faisant quelquefois des exceptions à la règle générale , je ferois quelquefois tenté de n'admettre que des histoires particulières. Quoique la nature soit simple dans le tout , elle est cependant variée dans les parties , par conséquent il faut tâcher de la connoître dans le tout & dans les parties.

De tout ce que les bons observateurs nous peuvent apprendre, l'histoire naturelle des maladies est en général ce qu'il y a de plus important ; elle seule nous met à portée de juger sainement sur chaque circonstance des maladies. En examinant attentivement les effets , nous parvenons , comme je l'ai dit , à la connoissance des causes ; de celles-ci nous passons aux indications, aux méthodes & aux moyens curatifs. Elle seule nous apprend si tel ou tel

262 DE LA NÉCESSITÉ
phénomène appartient à la maladie ;
ou s'il est un effet des remèdes ; si
la guérison est l'ouvrage de la nature
ou du médecin. C'est donc dans cet
histoire naturelle que nous appren-
ons à connoître les avis de la na-
ture ; à la soutenir par elle-même,
& quand il faut que le médecin agisse
ou n'agisse pas.

C'est par cette raison que Syden-
ham a employé toutes les forces
de son génie à étudier l'histoire na-
turelle des maladies. Il s'étoit con-
vaincu que la connoissance des voies
de la nature conduisoit seule à l'art
de guérir , & que c'est par-là seu-
lement que l'on peut éviter l'erreur.

Hoffman faisoit plus de cas d'une
seule histoire de maladie écrite se-
lon les règles, que de mille prétendus
secrets, & mille compositions fastueu-
ses de remèdes qui promettent tout.

Après avoir considéré générale-
ment la nécessité, les qualités & l'uti-
lité des bonnes observations, il me
reste à déterminer quels rapports
particuliers elle peuvent avoir avec
l'expérience. On suppose ordinaire-

ment que le médecin qui voit le plus de malades, a la plus grande expérience. Cette supposition est fautive. Le médecin qui voit le plus de malades, & le médecin qui dans la même ville en voit le moins, voient souvent l'un & l'autre le même nombre de maladies. Chaque pays, chaque ville, chaque village ont certaines maladies, qui dans certains temps semblent plus fréquentes, & qui par conséquent s'offrent le plus aux regards du médecin. Le médecin fort occupé voit ces maladies superficiellement, faute de temps. Le médecin peu occupé observe avec plus de loisir & plus de soin chaque cas particulier.

L'absence continuelle, les occupations nocturnes, le nombre des malades, & sur-tout l'embarras que causent les assistans, ôtent au médecin fort occupé le temps, le courage de faire ses observations; d'y réfléchir comme il le faut; de les comparer avec celles de tous les siècles, & de rechercher la liaison que les effets ont avec les causes. On

264 DE LA NÉCESSITÉ
a dit que le médecin qui court jour
& nuit pour voir des malades, res-
semble au prêtre qui porte les Sa-
cremens jour & nuit. Tous voient
beaucoup de malades, mais pas une
maladie.

Ainsi, de plusieurs médecins ou
également éclairés, ou également
bornés, ceux qui verront le plus de
malades à la fois, seront les moins
sûrs. L'esprit ne court pas si vite
que les médecins.

Un médecin trop occupé, voit trop
& ne pense pas assez. La rapidité
avec laquelle les objets le frappent ne
lui permet pas de s'y fixer. Tous
lui échappent avec une égale promp-
titude, ou ce qui lui reste n'est
qu'une impression confuse & un
souvenir obscur. Ce médecin ne peut
donc entrer dans les circonstances
particulières d'un malade & d'une
maladie, ni changer ses méthodes &
ses remèdes conformément à la di-
versité de ces circonstances: il prend
tout en gros.

Certain Esculape a tous les ma-
tins cinquante à soixante malades
dans

dans son anti-chambre ; il écoute les plaintes de chacun, les range en quatre files, ordonne à la première une saignée ; à la seconde, une purgation ; à la troisième, un clystère ; à la quatrième, le changement d'air. J'ai ouï dire à un de ces médecins fort occupés, je purge tous mes malades aujourd'hui, parce que je dois aller promener.

D'après ces mêmes préjugés, on a une grande idée de la pratique des hôpitaux. J'ai visité dans mes voyages quelques-uns des plus grands hôpitaux de l'Europe, & je me suis dit, que le Ciel n'a-t-il pitié de ces malheureuses victimes ! Plusieurs que je n'ai pas vus sont très-bons, très-avantageux, non pas par le nombre des malades, mais par l'observation soigneuse des cas particuliers.

Hippocrate lui-même n'a exercé son art que dans de petites villes, dont chacune n'étoit même pas assez grande pour entretenir un seul médecin. La plupart de ses observations ont été faites en Thessalie, en Thrace : il ne nomme que de petites villes.

Tome I,

M

266 DE LA NÉCESSITÉ

Galien dit qu'un seul quartier de Rome contenoit plus d'habitans que la plus grande ville où Hippocrate ait exercé. Ce n'est donc pas le grand nombre des malades, mais la capacité de tirer de chaque cas particulier tout le parti possible, qui fait l'habileté du médecin.

Chaque maladie a quelque chose de particulier : l'œil de l'empirique passe furtivement sur ces particularités, & ne voit pas plus que le spectateur le plus ignorant. Un médecin idiot ne voit pas plus qu'un idiot quelconque. Sous les yeux d'un homme de génie, les phénomènes les plus ordinaires même deviennent au contraire dignes de la plus sérieuse attention, parce que c'est de ces phénomènes ordinaires qu'il apprend à généraliser & à établir ses principes. Je puis dire même que les phénomènes les plus communs sont les moins connus du grand nombre, par cela seul qu'ils sont très-ordinaires. Le génie observe au contraire en toutes circonstances quelque nuance, quelque singularité

frappante dans ce qu'il y a d'ordinaire ; parce qu'un corps diffère d'un corps comme le disoit Hippocrate ; fût-ce même avec le même tempérament , & dans des circonstances semblables. C'est aussi le génie seul qui démêle alors les diverses complications des maladies , & qui peut déduire des règles de l'observation.

Comme il n'est possible de parvenir à la connoissance d'un tout, que par celle de ses parties , on sent combien il est important de ne pas négliger la moindre circonstance , même la plus connue ; parce que cette circonstance connue est comme l'enchaînement qui lie les vérités que nous cherchons. Ces circonstances connues nous rapprochent l'inconnu , & nous font voir de plus près la nature qu'il n'est jamais possible de saisir dans l'éloignement. C'est aussi par-là que nous parvenons à la suivre dans les détours qu'elle semble prendre assez souvent , & à estimer les degrés de probabilité que ses phénomènes nous présentent.

Un médecin n'aura donc jamais

M ij

268 DE LA NÉCESSITÉ

d'idées nettes d'une maladie, sans y apporter cette attention scrupuleuse, qui, loin de rien négliger, cherche à profiter de tout. C'est par cette attention que l'observateur distinguera ce qui est essentiel à une maladie de ce qui n'est qu'accidentel, ce qui est constant de ce qui n'est que passager; qu'il découvrira les vraies indications, après avoir sçu distinguer les effets de leurs causes, & *vice versa*. Hippocrate portoit cette attention si loin dans ses observations, que les plus habiles médecins se sont toujours félicité depuis lui d'avoir bien vu la nature quand ils l'ont vue comme lui.

Chaque maladie une fois bien observée & bien déterminée, l'est pour toute la vie du médecin qui l'a observée. Ceci est une vérité fondée sur la règle que les Grecs suivoient au commencement de leur pratique, & que j'ai suivie de cette manière-ci. Dès que je voyois un malade, j'écrivois dans un journal à la première visite ce que j'avois bien vu, ce que le malade me di-

DES BONNES OBSERVATIONS. 269
foit de ses maladies antérieures & de toutes leurs circonstances, & ce que je pouvois y démêler moi-même. Je réunissois ces remarques à l'observation de la maladie actuelle, & j'en écrivois le jugement le mieux réfléchi que je pouvois porter. Je marquois ensuite les indications curatives que j'avois apperçues, & les médicamens que je venois d'ordonner. A la seconde visite, j'écrivois les circonstances ultérieures de la maladie actuelle, j'augmentoïis ainsi l'histoire de la maladie, & j'en faisois les détails les plus exacts : je marquois les changemens que les moyens curatifs employés avoient produits : enfin j'ajoutois si j'avois bien ou mal manœuvré, selon les succès que j'avois ; & si le malade & les assistans avoient bien ou mal jugé de ma conduite.

Je continuoïis ce travail à toutes mes visites ; & , que le malade mourût, ou se guérît, j'examinois le plus attentivement les circonstances de la maladie, la nature des remèdes, leur application, &

M iij

270 DE LA NÉCESSITÉ

les causes de mon bonheur ou de mon malheur. C'étoit de cet examen que je déduisois des règles pour la conduite que je tiendrois à l'avenir.

Ces observations rassemblées m'ont prouvé qu'on sçait se tirer d'embarras toutes les fois qu'on revoit une maladie qu'on a ainsi détaillée. Les circonstances changent, mais le tout ne change pas. Boërhaave proteste que jamais il ne vit de malades au commencement de sa pratique, sans écrire toutes les circonstances & tous les signes de la maladie, dans l'ordre où ils se présentoient, & qu'il est incroyable combien il avoit profité de cette conduite. Si vous en faites autant, disoit-il à ses élèves, vous n'aurez pas plutôt connu quatre ou cinq maladies d'une même classe, que vous les reconnoîtrez aisément le reste de votre vie.

Il est impossible que la nature se contredise. C'est ce que l'expérience des bonnes observations a prouvé de tous les tems. La haine, l'envie,

DES BONNES OBSERVATIONS. 271

l'ambition font chez nous ce qu'elles étoient chez les Grecs. Nos passions & nos folies font peintes chez leurs moralistes, comme notre pleurésie, notre fièvre tierce le sont chez Hippocrate. Malgré cela, les hommes ne se ressemblent pas parfaitement dans tous les lieux.

Un vrai philosophe de nos jours a dit que les auteurs de voyages ne nous apprennent rien que nous ne sçachions; que ces écrivains n'ont observé de l'autre côté du globe, que ce qu'ils auroient pu remarquer dans leur rue, sans sortir de chez eux. Que c'est-là la raison pourquoi les vrais traits qui caractérisent chaque nation, & qui frappent des yeux connoisseurs, leur avoient échappé. De-là vient aussi cette maxime inepte, quoique si souvent répétée, que les hommes sont par-tout les mêmes; que conséquemment il est inutile de caractériser chaque peuple en particulier, parce qu'ils ont par-tout les mêmes passions & les mêmes vices. C'est comme si l'on disoit, ajoute-t-il, que Pierre ne peut pas se distin-

M iv

272 DE LA NÉCESSITÉ

guer de Jaques, parce qu'ils ont tous deux une bouche & des yeux.

Mais l'homme est généralement le même par-tout dans les mêmes circonstances. La plûpart de ses maladies suivent, comme les plantes de tous les pays, le même ordre & la même progression dans leur commencement, leur accroissement & leur issue. La même plante, dans le même climat, fleurira & mourra toujours de même. De tous les temps les mêmes causes physiques & morales ont eu leurs effets semblablement déterminés dans les mêmes circonstances; & la même altération d'un corps a toujours produit une même maladie. Dans les climats même les plus éloignés, les mêmes causes rapprochent les parties les plus opposées du globe par l'identité des effets.

De la diversité des causes, il résultera certainement de la diversité dans les effets en une même ville, une même maison; & il est de la plus grande importance de remarquer cette diversité. Mais rien n'est si rare que

de voir la nature s'écarter totalement de ses routes ordinaires. Une pleurésie qu'on feroit obligé de traiter avec du vin & de la thériaque, est encore plus rare qu'un enfant à deux têtes. Ce que l'on a observé une fois, l'est pour tout temps & pour tout pays, dès qu'on a bien connu les causes des phénomènes.

J'entends quelquefois de prétendus beaux esprits dire, avec un ton railleur, que la médecine est encore aujourd'hui ce qu'elle étoit du temps d'Hippocrate ; & que les médecins les mieux instruits ne savent que ce qu'il sçavoit. Hippocrate a sans contredit été le premier bon observateur de la nature que nous connoissons, & ses ouvrages sont même regardés par M. d'Alembert comme le plus beau & le plus grand monument de la connoissance que les anciens avoient de la nature. Si donc Hippocrate a vu la nature comme on devoit la voir, nous ne pouvons la voir aujourd'hui que comme lui ; ou il faudroit que la nature ne fût plus la même. Il est ainsi bien des

M v

274 DE LA NÉCESSITÉ
circonstances où nous ne sommes
pas plus habiles que lui, parce que
cela n'est pas possible. Qu'il seroit
à souhaiter que ces fots railleurs
fissent avec raison à tous les mé-
decins le reproche de n'en pas sça-
voir plus qu'Hippocrate !

Pope dit que ce qui est raison-
nable, doit l'avoir été de tous les
temps, & que ce que nous appelons
sçavoir, n'est autre chose que la con-
noissance de ce que les anciens re-
garoient comme raisonnable; que
ceux qui prétendent que nos pensées
ne nous appartiennent pas, parce
qu'elles ressembtent à celles des an-
ciens, peuvent donc dire aussi que
nos visages ne sont pas les nôtres,
parce qu'ils ressembtent à ceux de
nos peres; que c'est, par consé-
quent, une absurdité manifeste,
d'exiger que nous soyons sçavans,
& de se choquer de ce que nous
le sommes.

C'est ainsi que l'homme, toujours
prêt à s'humilier lui-même, cherche
dans ses propres raisonnemens de
quoi confondre son insuffisance &

son orgueil. Il est des gens d'un esprit si bizarre, qu'ils aimeroient mieux nier leur existence, que de paroître ressembler aux autres dans le moindre rapport. J'ai connu un homme instruit de presque toutes les connoissances humaines les plus intéressantes, qui traitoit tous les modernes de plagiaires, ne citoit que les anciens, & disoit en même temps qu'il seroit bien fâché de leur devoir une seule pensée. Que les anciens aient vu plusieurs choses mieux que nous, cela est très-possible: ne peuvent-ils pas s'être trouvés dans des circonstances plus favorables? Mais que nous n'ayons pas le même avantage en bien des cas qui se sont présentés de leur temps, je le nie. Hippocrate peut donc avoir vu moins sur certains objets que Sydenham, Grant, van-Swieten, Hoffman, &c. il n'est pas moins vrai pour cela qu'une maladie bien vue & bien déterminée par Hippocrate, l'est pour tous les temps & pour tous les lieux, eu égard à la différence que les circonstances pourront y appor-

M vj

276 DE LA NÉCESSITÉ, &c.

ter ; & l'on doit dire la même chose de ce que les modernes auront bien observé. Par quelle raison ces connoissances ne feroient-elles pas les nôtres, de quelque part que nous les tenions ? N'est-ce pas être *plus instruit* que les anciens, que de réunir leurs découvertes à cellés des modernes ?

Les observations des vrais médecins de tous les âges & de tous les lieux seront toujours vraies, & , par conséquent, un bien qui nous appartient. Le grand point, c'est de sçavoir nous les approprier, en écoutant la nature comme ils l'ont fait, & en sçachant profiter de ses indications.



CHAPITRE IV.

*De l'Observation des Phénomènes
dans les Maladies, & de leurs
Signes.*

L'Observation des phénomènes doit être la première occupation à laquelle l'esprit doit se livrer dans la vaste étude de la nature. Les signes sont ce flambeau qui doit le guider dans la route incertaine où il est souvent enveloppé de ténèbres, & où les sens laissent échapper mille objets différens par l'illusion qui les abuse.

Pour connoître distinctement les maladies des individus, il faudroit sçavoir ce qui s'est passé dans le corps au désavantage & pour le trouble de ses fonctions. Or ce changement ou cette altération ne se voit pas intérieurement. Ce n'est donc que l'esprit qui peut le reconnoître. C'est au raisonnement à nous conduire

278 DE L'OBSERVATION

toutes les fois que nous nous éloignons des objets sensibles. Voilà pourquoi Hippocrate vouloit qu'on ne raisonnât que d'après les phénomènes.

Les symptômes sont ces phénomènes. C'est sur eux que se fixe d'abord l'attention ; & c'est toujours avec quelque avantage qu'on les considère attentivement, avant de passer à des conclusions touchant la nature de la maladie. On se fixe donc d'abord sur les changemens qui sont arrivés dans le corps, pour les estimer autant qu'ils tombent d'eux-mêmes sous les sens, & sans s'inquiéter des causes.

Entendre par symptôme tout effet de la maladie, ce seroit déjà envisager les causes. Tout symptôme n'est pas un effet de la maladie ; mais on doit appeler symptôme (a) en

(a) Comme il s'agit ici d'une définition, & que je me suis fait une loi de ne rien changer dans cet ouvrage à ce qui est essentiel ; je ne puis m'empêcher de dire que les termes de l'auteur sont fort ambigus, & qu'il a mal rendu son idée. Un version faite mot à mot

général, tout changement particulier qui arrive au corps, & qui est différent de l'état de santé, en supposant que ce changement tombe sous les sens.

On distingue d'abord généralement les symptômes en *essentiels* & *non essentiels*. Les symptômes essentiels sont ceux qui viennent directement de la maladie même, y sont liés par la nature de la maladie, & en sont inséparables. La fièvre, par exemple, la toux, la douleur de côté, la difficulté de respirer, sont

en latin, admettroit l'obscurité du texte allemand. La voici pour mettre le lecteur en état de juger si j'ai faisi le sens. *Non quodvis symptoma est effectus morbi, sed generatim quævis mutatio singularis à statu sano diversa quæ in corpore contingit, & in sensus occurrit.* Nicht jeder Zufall ist eine Wirkung der Krankheit, sondern überhaupt jede einzele von dem gefunden Zustand verschiedene und in die Sinne fallende veränderung in dem Körper. » Du reste, je crois que c'est la même idée que celle que Fernel nous présente. *De Sympt. L. 2, c. 1. Quidquid in corporis substantia, &c.* C'est aussi le sens général qu'Hippocrate paroît donner à ce mot. *De Flat.*

280 DE L'OBSERVATION

les symptômes essentiels de la pleurésie. Les symptômes non essentiels sont ceux qui peuvent se trouver dans une maladie, ou n'y point paroître, sans que pour cela l'espece de maladie varie, comme le vomissement, la sueur, un cours-de-ventre dans la pleurésie.

On divise les symptômes essentiels en symptômes de la maladie, symptômes de la cause, symptômes de symptômes. On appelle symptômes de la maladie, tout effet sensible qui résulte de la maladie présente. Ceux-ci sont de tous les symptômes les plus importants, parce qu'ils nous montrent la présence & la nature de la maladie; cependant ils diffèrent de la maladie même, & de sa cause la plus prochaine. Telles sont la fièvre, la douleur, la difficulté de respirer dans la pleurésie: en effet, tout cela diffère de l'inflammation ou de la cause la plus prochaine de la pleurésie.

Je passe sous silence ces divisions trop subtiles de symptômes de la cause, symptômes de symptômes, &c,

parce que cela est étranger à mon sujet, & même inutile. La simplicité est toujours la meilleure manière de dire & d'enseigner.

Quelquefois on remarque encore dans les maladies d'autres effets sensibles, qui, considérés dans leur origine, sont, il est vrai, du nombre des symptômes essentiels, & qui cependant sont si permanens, qu'ils durent plus long-temps que la maladie même. C'est pourquoi on les regarde moins comme des symptômes que comme de secondes maladies : comme la pleurésie après l'apoplexie, la paralysie après la colique de Poitou, la paralysie après la goutte, l'asthme après une inflammation de poitrine.

Outre cela, on voit encore dans les maladies des symptômes que l'on appelle *épigénomenes*, & qu'il ne faut pas confondre avec ceux dont nous venons de parler, parce qu'ils en diffèrent totalement. On entend, par ces symptômes, les mouvemens qui quelquefois s'opposent à la maladie aussi long-temps que les forces naturelles

282 DE L'OBSERVATION

du corps ne succombent pas sous la violence de la maladie; comme des envies ou des dégoûts extraordinaires, des mouvemens spasmodiques, des convulsions, du trouble dans la circulation du sang, des fièvres, des éruptions cutanées, des abcès, des hémorragies, des diarrhées, des sueurs, & beaucoup d'autres accidens qui accompagnent la maladie, ou s'y joignent; mais qui, malgré cela, ne doivent pas être tout de suite regardés comme des effets résultans directement de la maladie ou de ses causes, ni être comptés parmi les symptômes proprement dits: on doit plutôt les prendre comme autant d'effets du combat que se livrent la nature & la maladie. Souvent le rétablissement du malade en est l'heureuse conséquence, & sa guérison s'opere sans aucun inconvénient pour lui. Quelquefois aussi la nature succombe dans ce combat; & il survient une autre maladie, où le malade meurt.

Il y a encore une autre espece de symptômes qu'on distingue des

symptômes épigénomenes, quoiqu'ils y soient relatifs. Ils viennent de causes accidentelles ; ils méritent néanmoins toute notre attention, parce qu'ils aggravent la maladie, la rendent souvent mortelle, y joignent une autre maladie, en font changer l'espèce, troublent les mouvemens salutaires de la nature, empêchent les effets des médicamens ; & , en général, deviennent un obstacle à la guérison. Quelquefois ces accidens ont leur avantage, & sont comme les sources de la santé en certaines circonstances. On peut rapporter ici toutes les fautes de conduite du malade, fautes qui influenceront, plus ou moins, sur son état, & sur les circonstances actuelles. Ces fautes, faites en l'absence du médecin, ou par le conseil d'un ignorant, ne sont que trop communes ; & sont quelquefois la cause d'une guérison, quoiqu'on n'en puisse pas toujours expliquer la raison. L'observation de ces symptômes est, en général, de la plus grande importance, pour trouver la cause de chaque phénomène, & ne

284 DE L'OBSERVATION

pas attribuer à la nature ou à l'art ce qui ne vient que de causes étrangères.

Les symptômes de la maladie sont de la classe des symptômes essentiels. Les symptômes épigénomenes sont aussi de cette classe toutes les fois qu'ils aident à déterminer l'espèce de la maladie, qu'ils participent à ses causes, & contribuent à produire les efforts que la nature oppose à la maladie. On range, parmi les symptômes non essentiels, ceux qui, dépendant de causes fortuites, ont un rapport éloigné avec la maladie, & peuvent exister ou ne pas exister.

Les symptômes essentiels ont leurs degrés. Les uns paroissent en même temps que la maladie, font leurs progrès avec elle, cessent aussi en même temps qu'elle, & en sont inséparables : d'autres le font moins, ne paroissent pas dans tous les temps, à tous les périodes, & sont pour cela appelés *chroniques*. L'observateur doit avoir soin de les rassembler les uns & les autres, de les distinguer exactement, afin de pouvoir

faïſſir le préſent & connoître l'avenir, en démêlant les différens rapports de ces ſymptômes. C'eſt par cette ſage conduite que le médecin ſçaura ſaiſſir les ſignes diſtinctifs des maladies, & les marques de leur différence. Les définitions & les hiſtoires des maladies tirent de-là ſeulement le caractère de vérité qui les fait reconnoître, & expoſent ainſi la nature ſous ſon point de vue le plus lumineux. Les ſymptômes chroniques nous apprennent à différencier les degrés & les périodes des maladies, & à nous régler ſur les autres ſymptômes par leur propre nature.

L'obſervateur ne négligera pas non plus les ſymptômes non eſſentiels, quoiqu'ils ne ſoient pas ſi étroitement liés avec la maladie. La doctrine des crifes dépend en grande partie de la connoiſſance des ſymptômes épigénomenes. Tous mettent dans leur jour les différences qui viennent du tempérament, de l'âge & de la méthode curative particulière.

Les anciens tenoient déjà la doctrine que je viens d'expoſer; & les

286 DE L'OBSERVATION

meilleurs médecins, parmi les modernes, ont pensé la même chose. Hippocrate avoit dit qu'il y a dans toutes les maladies certaines circonstances qui paroissent constamment & inséparablement avec elles ; que d'autres paroissent dans l'une ou dans l'autre indifféremment, quoique ces maladies soient différentes ; que ce qui paroît constamment dépend de la nature individuelle & constante de la maladie ; au lieu que ce qui est variable dépend du concours de causes diverses, & des différentes méthodes. Hippocrate a marqué, dans ses écrits aphoristiques, ce qui est constant, comme autant de règles de l'art. Quant aux circonstances variables, il n'a pas voulu les ranger dans la classe de ses maximes ; & il les a laissées à la pénétration de l'observateur. Au reste, la théorie des symptômes que nous venons d'exposer, est celle de tous les bons observateurs modernes.

J'ai dit, en parlant de l'esprit d'observation, que l'observateur mettoit de la liaison entre les choses à me-

sure qu'il les appercevoit. L'ordre de cette liaison se fera mieux voir, quand j'aurai montré comment l'esprit passe de l'idée des symptômes à l'idée des maladies. Les symptômes, comme je l'ai dit, ne sont pas la maladie même : ils ne le sont pas même, quand ils paroissent, durent, & cessent avec elle ; ou, comme le disent les Arabes, lorsqu'ils suivent la maladie, comme l'ombre suit le corps.

Un malade peut être instruit de tous les symptômes de sa maladie, sans connoître néanmoins sa maladie, parce que, quoique le symptôme tombe sous les sens, la maladie ne se dévoile que par le raisonnement. La raison réunit les perceptions des sens, conséquemment la maladie est une combinaison de symptômes différens, coopérans, ou se succédans les uns aux autres, & liés entr'eux. La maladie est donc différente du symptôme, quoique celui-ci disparoisse avec la maladie ; de même que la connoissance historique de la maladie est différente de

288 DE L'OBSERVATION

la connoissance philosophique qu'on en peut avoir ; c'est-à-dire de la connoissance de ses causes.

On passe donc de la notion des symptômes à celle de la maladie, quand, après la comparaison des symptômes présens & des effets qui ont autrefois résulté des mêmes symptômes, on tire des conclusions touchant la maladie actuelle. Tout symptôme essentiel est une partie de la maladie ; & tous les symptômes réunis font ce qui la constitue : par conséquent un médecin a fait ce qu'il devoit faire alors, s'il a bien vu tous les phénomènes, s'il les a bien distingués & bien combinés. Nous appelons maladie, non pas tout phénomène qui s'éloigne de l'état de santé ; mais plutôt le concours de ces symptômes qu'on sçait, par une longue observation, commencer, s'accroître, se soutenir, diminuer, & disparaître ensemble.

Les maladies observent entr'elles un ordre nécessaire. La connoissance de ce qu'il y a d'essentiel & de non essentiel nous conduit à la connoissance

sance

ance de leur ressemblance & de leur dissemblance ; la connoissance des symptômes simples d'une maladie à celle des symptômes composés ; celle des maladies simples à celle des maladies composées ; & de la notion de plusieurs maladies particulières naît insensiblement la notion de leur dépendance , & du rapport qu'elles ont au système entier. Ces notions font la partie historique des maladies , laquelle est appuyée toute entière sur l'observation de la différente réunion des symptômes , de leur progrès , de leur issue , soit pour la vie , soit pour la mort.

C'est de ce côté-là qu'Hippocrate s'est rendu si recommandable. Il a remarqué que toutes les maladies ne paroissent pas à tout âge ; mais que plusieurs sont propres à un âge déterminé ; que d'autres n'attaquent que quelques sujets çà & là , & que quelques-unes attaquent en certain temps des peuples entiers ; que celles-là reparoissent toujours , & que celles-ci , au contraire , sont quelquefois long-temps à reparoître. Il

Tome I.

N

290 DE L'OBSERVATION

en est aussi, selon lui, de particulières à un pays, où elles sont comme dans leur empire.

Quant aux progrès & à l'issue des maladies, il a fort bien remarqué celles qui sont mortelles dès l'abord; celles qui finissent en peu de temps par la mort plutôt que par la guérison; & enfin celles qui avancent lentement vers leur terminaison. Il vit que, dans les fièvres aiguës qui étoient abandonnées à elles-mêmes, & dont on n'avoit pas arrêté le cours par des médicamens donnés mal-à-propos, il arrivoit certains changemens sensibles pour le bien du malade. Comme cela arrivoit à certains jours, il remarqua ces jours avec un soin extrême. Du reste, il se contentoit d'écrire ces événemens, sans se mettre beaucoup en peine de leurs causes.

On voit de quelle manière la connoissance historique des maladies nous conduit à son tour, auprès du lit des malades, à la connoissance de la maladie présente. En étudiant la maladie actuelle, nous avons aussi de-

vant les yeux, si nous le voulons, tout ce que les meilleurs médecins ont observé sur les maladies particulières. En comparant judicieusement ces observations avec tout ce que nous remarquons dans le malade présent, la nature de sa maladie devient évidente.

Rien n'est donc plus important qu'une histoire vraie & authentique, faite comme nous l'avons dit dans les chapitres précédens; car ce n'est que de l'histoire faite d'après les phénomènes, & non d'après des raisonnemens ou des hypothèses, que nous parlons ici.

La connoissance des phénomènes ou la connoissance historique, est différente de la connoissance des causes, ou de la connoissance philosophique des maladies. Avoir une connoissance historique, c'est connoître les maladies conformément à la marche de la nature, parce qu'on ne suppose, dans cette connoissance, que ce qui tombe sous les sens; au lieu que l'esprit ne voit pas toujours des yeux dans l'examen des causes. Comme l'incertain ne

292 DE L'OBSERVATION

doit pas être confondu avec le certain ; il ne faut donc pas confondre l'histoire des phénomènes avec l'examen des causes ; & , par cette raison , les causes ne doivent pas entrer dans l'histoire des phénomènes des maladies.

On a reconnu , depuis long-temps , qu'Hippocrate dut sa grande réputation principalement à l'application avec laquelle il observoit les moindres circonstances des maladies , & à l'exactitude avec laquelle il a consigné tout ce qui avoit précédé les maladies , les accidens qui les accompagnent , & ce qui y avoit été utile ou nuisible. Hippocrate nous a montré par-là ce que l'on doit entendre par l'histoire des maladies. Au lieu de rechercher les causes des événemens , il se contentoit de rapporter ces événemens comme il les voyoit arriver l'un après l'autre dans la nature ; & les déterminoit avec la plus grande attention , de manière qu'on apprît par-là à bien distinguer les maladies , & à juger de leur terminaison dans des cas semblables.

Il est certain que la recherche des

causes est très-importante, & qu'on doit s'appliquer à reconnoître le siège d'une maladie; mais il est faux que ce soit par les causes & par le siège des maladies qu'on peut en prévoir & déterminer les signes généraux, & le caractère. Quel est le but qui s'offre d'abord à nos yeux dans la pratique de la médecine, dit Sauvage ? Ce sont les différentes combinaisons des accidens, qui, selon les divers périodes des maladies, different de plusieurs manieres, & qui sont néanmoins enchainées dans une certaine suite, & dans un ordre déterminé selon chaque maladie particuliere.

Nous ne voyons pas toujours les causes éloignées; les causes même prochaines nous échappent le plus souvent. Il faut donc, malgré nous, apprendre à connoître les maladies d'après les phénomènes, avant de les étudier d'après leurs causes.

Le concours de certains symptômes nous mene au nom générique qu'on a donné aux maladies, &, en

N. iij.

294 DE L'OBSERVATION

même temps, à leur espece. La connoissance de l'espece & des signes conduit à la connoissance historique totale des maladies; mais très-souvent elle ne nous donne pas encore la connoissance de leur cause.

C'est toujours au grand désavantage des malades, qu'on déduit les premieres notions d'une maladie, de son essence ou de son caractère. On entend tous les jours parler de sang muriatique, épais, corrompu, sans cependant en voir la moindre preuve. C'est néanmoins d'après ces principes arbitraires, que la plupart des praticiens jugent tous les jours des phénomènes d'une maladie, & qu'ils établissent leurs indications curatives & leurs méthodes, & qu'ils administrent les médicamens. Tous ceux qui n'ont pas eu l'art d'observer les maladies, ont fondé de tout temps leur doctrine sur ce pitoyable verbiage. Jamais ils n'ont déduit les noms & les définitions des maladies de ce que les phénomènes leur présentoient, parce qu'ils croyoient

DES PHÉNOMÈNES. 295

leur amour-propre plus flatté en prétendant connoître ce qu'une maladie étoit essentiellement, que ce qu'elle pouvoit être selon les phénomènes qu'ils appercevoient.

Les noms pris immédiatement des causes prochaines des maladies, ne fournissent non plus que des notions fausses. Il est vrai qu'on est souvent obligé de garder ces noms, parce qu'ils sont généralement reçus, & que, sans cela, on n'est pas compris du grand nombre. On sçait que les bonds imaginaires de la matrice n'ont rien de commun avec le prétendu mal de mere; cependant une dénomination de cette maladie, fondée sur l'observation & l'expérience, n'est pas, pour la plupart des hommes, aussi intelligible que la dénomination erronée. Une dame me disoit, je sçais maintenant que j'ai une toute autre maladie que votre mal de mere. Où en est le siège, lui répondis-je? --- Dans les nerfs, me dit-elle. On ne peut nommer une maladie d'après ses causes prochaines, que quand les causes sont générale-

N iv

296. DE L'OBSERVATION
ment adoptées. Voilà pourquoi *point*
de côté est mieux dit que *l'inflammation*
de la pleure.

Les définitions valent donc mieux aussi quand on les prend des phénomènes, & non de l'essence de la maladie même; par conséquent les définitions *nominales* sont préférables aux définitions *réelles*. On sçait que les définitions nominales consistent dans l'énumération de quelques propriétés par lesquelles on distingue une chose de toutes celles qui sont de la même espèce; au lieu que les définitions réelles font voir de quelle manière une chose est telle, ou possible. Or la médecine devroit être portée au plus haut degré de perfection, pour pouvoir donner sur le champ une définition réelle; & cependant rien n'est plus commun chez les médecins. L'un dit que l'hypochondriacé est l'embarras de la circulation du sang dans le bas-ventre; l'autre, que c'est une surabondance de matière atrabilieuse; celui-là, que c'est une mauvaise conscience; chacun donne sa définition, non d'a-

DES PHÉNOMÈNES. 297
près les phénomènes de la maladie ;
mais selon l'hypothèse qu'il s'est
faite de l'origine de la maladie. On a
donc droit de rejeter les défini-
tions (a) réelles, tant que les cau-

(a) Si les écrivains qui ont traité la lo-
gique & la rhétorique avoient bien examiné
ce qu'ils entendoient par *définir*, jamais ils
ne nous auroient donné tant de règles pour
bien définir ; car les propriétés intrinsèques
de tous les objets nous étant inconnues, il est
impossible de les déterminer dans une défini-
tion quelconque. Lock avoit bien senti cela.
D'un autre côté, il est des choses si simples
en elles-mêmes, que le seul nom vaut mieux
pour les comprendre que tout ce qu'on en
pourroit dire. Qu'on me définisse un grain de
bled, dit Lock : mais ces choses simples suppo-
sent même une connoissance d'usage ; car, sans
cet usage, les définitions les plus exactes ne
nous feroient pas même connoître ces objets.
Cicéron avoit également bien vu l'inconvé-
nient des définitions réelles. *Quoniam de pro-
priis oritur plerumque magna dissentio, in pri-
mis commovet explicatio vocabuli, ac nominis.*
Part. orat. Mais ces définitions nominales,
comme l'observe très-bien M. Nietzki dans
son excellente Pathologie, sont sujettes à
l'inconvénient de la prolixité ; & souvent à
l'ambiguïté de termes mal compris, par con-
séquent moins propres pour enseigner. Je-

N. v.

298 DE L'OBSERVATION
 ses prochaines des maladies ne feront pas déterminées d'une manière incontestable.

Une maladie ne se connoît qu'en excluant toute hypothèse, comme je l'ai déjà dit. Il faut laisser là ces causes, & ne se fixer que sur les phénomènes constans & inféparables de la maladie. On ne prendra guères une maladie pour une autre, si l'on

remarque, dans les anciennes langues tant du Nord que de l'Orient, un avantage extrême sur les langues modernes. C'est que chaque mot est, pour ainsi dire, une définition de l'objet qu'il exprime; au lieu que ces mots ayant passé dans les langues modernes avec plus ou moins d'altération, l'idée primitive qu'on y avoit attachée, s'est perdue; & le mot n'a plus eu qu'une signification très-éloignée de son origine, & même quelquefois très-vague. On voit de-là combien on a eu raison de dire qu'on *n'avoit pas encore donné une seule définition exacte, depuis qu'on avoit mieux appris à raisonner*. Je ne vois pas d'inconvénient à donner une définition réelle à une maladie connue, quoiqu'à la rigueur, il n'y ait aucune définition adéquate. Demander une définition adéquate, ce seroit demander l'impossible, même par rapport aux définitions nominales.

ne se règle pas par des notions arbitraires; & toute maladie, exposée d'après les seuls traits de la nature, se reconnoîtra toujours aisément, parce qu'elle se distinguera d'elle-même de toute autre maladie par ses accidens particuliers : c'est ce qu'il s'agira de saisir exactement.

Ainsi, celui qui observe bien les différens symptômes des maladies, & sçait, par leur concours, se former une idée qui leur réponde, sans confondre l'idée de tous les symptômes avec celle de chacun pris en particulier, acquiert une vraie idée des maladies. Le progrès naturel de l'esprit humain, dit M. d'Alembert, est de monter des individus aux especes, des especes aux genres, des genres prochains aux genres éloignés; enforte qu'à chaque pas, il se forme une science, ou ils s'attache une nouvelle branche à la science déjà formée.

On réunit souvent plusieurs maladies d'un même genre & d'une même dénomination, mais fort différentes entr'elles, sous une même

N.vj

300 DE L'OBSERVATION
espece, & l'on prétend les guérir
toutes d'une même maniere. L'in-
flammation de la prunelle doit se dis-
tinguer de l'inflammation du bord
de la cornée, quoique toutes les
deux se ressembtent en apparence.
Boërhaave a vu employer des col-
lyres pour la premiere maladie, &
faire perdre totalement la vue. C'est
pourquoi il ordonne que, dans l'in-
flammation de la prunelle, on saigne,
sans tarder, jusqu'à ce que le malade
tombe en foiblesse; qu'on tienne
l'œil modérément chaud extérieure-
ment, afin que l'inflammation ne soit
pas suivie de suppuration; ce qui
feroit perdre promptement la vue au
malade.

On reconnoît l'inflammation de la
prunelle à la douleur extrême que
tout rayon lumineux excite dans
l'œil; au lieu que l'inflammation du
bord de la cornée est accompagnée
d'une douleur beaucoup moins forte.
Une inflammation de la cornée, dûe
à un virus vénérien, doit se dis-
tinguer soigneusement de l'inflamma-
tion simple de cette partie; & les

remèdes qui s'emploient avec succès dans le premier cas, sont inutiles dans le second. On donne pour marque distinctive du premier cas une tumeur charnue, dure à la pellicule antérieure, que j'ai également remarquée dans le second, pendant quatorze jours de suite; & le mal, accompagné d'un aveuglement total, ne céda qu'aux sangsues appliquées au fondement & au bain des pieds accompagné de graine de moutarde. Dans le premier cas, au contraire, cette tumeur devient si considérable, qu'elle s'étend de tout côté au dessus de la cornée; & l'œil est, dès le premier abord, d'un blanc jaunâtre, & pour ainsi dire, purulent. Il découle de quantité de petits points de la partie enflammée une sérosité épaisse, gluante, jaunâtre, mordicante; & ces petits points se changent insensiblement en autant de petites vessies qu'on n'apperçoit pas dans le second cas, non plus que les petits points.

On voit par-là combien il est nécessaire d'avoir une connoissance distincte des especes des maladies que

302 DE L'OBSERVATION

bien des gens confondent & traitent sans avoir égard à la différence qui se trouve entr'elles; ce qui arrive tous les jours, par rapport aux différentes especes de mal de gorge, de colique, de phthisie, d'épilepsie, & de jaunisse.

Nous appelons maladies de même espece celles qui se ressemblent par des caracteres constans & durables. Des especes différentes qui se ressemblent par des accidens communs, mais qui ont chacune quelque chose de particulier, s'appellent maladies du même genre. La ressemblance des genres constitue les classes. Il est quelquefois plus aisé de distinguer les genres des maladies que leurs especes, parce que, pour déterminer les especes, on est quelquefois obligé d'avoir recours aux causes qui dépendent souvent d'autres maladies. La phthisie, par exemple, peut venir de la gonorrhée, de la vérole, du scorbut, de la jaunisse, des pâles couleurs, d'une gale rentrée à la tête, des vers, de l'asthme, d'un crachement de sang, de la passion

DES PHÉNOMÈNES. 303.
hyftérique, d'un cours-de-ventre, de la dyffenterie, du diabate, de fueurs excessives, d'une perte de sang, d'un écoulement excessif de lait ou de semence, des fleurs-blanches, d'obstructions aux intestins, sur-tout dans les glandes mésaraiques; de calculs dans les reins, dans la vessie; d'abcès extérieurs considérables, ou intérieurs, comme dans le foie, la rate, la vessie, les intestins, la poitrine; de différentes hydropisies; d'une infinité de maladies négligées, ou mal traitées; d'une constitution particulière; de la foiblesse des vaisseaux, & d'humeurs corrompues.

Malgré cela, la détermination des especes qui viennent de ces sources, n'est pas absolument incertaine, parce qu'elle se doit en grande partie aux causes éloignées.

Les médecins de l'école de Cnide faisoient, avant Hyppocrate, une maladie de chaque symptôme particulier, parce qu'ils ignoroient l'art de réunir sous une dénomination & sous une description générale, ce qu'il y a de ressemblant dans les cir-

304 DE L'OBSERVATION
constances de différentes maladies.
Hippocrate dit, à la vérité, que ces
observateurs avoient bien rapporté
tout ce qu'un malade souffre dans
chaque maladie, de quelle manière
cela lui arrive; en un mot, ce
qu'une personne qui ne sçauroit rien
de la médecine, pourroit rapporter
après s'être informé auprès des ma-
lades de toutes les circonstances de
leur maladie; mais qu'ils avoient
oublié la plupart des choses qu'un
médecin doit sçavoir, sans être
obligé de les demander à un malade.

La vraie faute de ces médecins
étoit donc de ne pas distinguer les
symptômes essentiels des maladies
déterminées de ceux qui ne l'étoient
pas, ou qui sont communs à plusieurs
maladies. Ainsi l'on a présumé avec
raison que ces médecins, après avoir
écrit tout ce qui arrivoit à un ma-
lade, avoient déduit tous ces symp-
tômes d'une seule maladie; tandis
que ce malade pouvoit avoir eu suc-
cessivement quelques maladies bien
différentes les unes des autres, com-
me on voit tous les jours des sujets

DES PHÉNOMÈNES. 305
attaqués de maladies compliquées,
c'est-à-dire de trois ou quatre ma-
ladies à-la-fois.

Boërhaave a donc eu raison de
dire que toute la science des Cni-
diens se réduisoit à observer assidu-
ment tout ce qui étoit arrivé avant
la maladie, les progrès, son issue;
sans en tirer de conséquences, ou
sans rappeler les especes à leurs
genres.

De cette diligence peu réfléchie
& hors d'œuvre naquirent des espe-
ces & des noms de maladies sans
nombre; comme s'il étoit besoin
qu'une maladie eut toujours un au-
tre nom, lorsqu'elle a quelque lé-
gere particularité, quoiqu'essentielle-
ment il n'y ait pas de différence.
Voilà pourquoi on regarde les espe-
ces multipliées des fièvres qui se
trouvent dans les œuvres d'Hippo-
crate, comme l'ouvrage des méde-
cins de Cnide; & c'est avec raison
qu'on les distingue des vrais écrits
d'Hippocrate.

Galien reprochoit cette même
faute aux empiriques, qui, faute de

306 DE L'OBSERVATION
méthodes, augmentoient le nombre
des maladies à l'infini, parce qu'il
faisoient plutôt attention à des symp-
tômes particuliers & variables à l'in-
finie, qu'à la maladie elle-même qui
est toujours identique en soi.

Sennert & quelques autres parmi
les modernes sont tombés dans la
même faute, pour avoir trop subtilisé
dans les distinctions des maladies.
On voit par-là combien il est né-
cessaire, non-seulement de sçavoir
distinguer les especes des maladies,
mais aussi de sçavoir où la différence
cesse. Des gens peu attentifs distin-
guent les unes des autres des mala-
die où il n'y a pas la moindre dif-
férence, & en identifient d'autres
qui n'ont entr'elles aucun rapport.

De Gorter a dit que les especes
des maladies étoient tout aussi con-
stantes que les especes des plantes,
& que la nature paroissant si const-
tante, il y avoit lieu d'espérer qu'on
mettroit un jour les maladies en un
ordre convenable, comme on l'avoit
fait des plantes. Il y a déjà long-
temps qu'on a désiré un ouvrage dans

DES PHÉNOMÈNES. 307
lequel les maladies fussent rangées par classe, de manière que des classes on passât aux genres, & de-là aux espèces, d'après les caractères les plus justes & les plus fixes qu'elles puissent avoir. Il est certain qu'il y a beaucoup de maladies, qui malgré leur complication apparente ont un caractère aussi constant que les plantes même les plus simples : mais cela ne se rencontre pas dans toutes les maladies.

Quoi qu'il en soit, c'est en faisant une attention particulière aux signes, que nous apprenons à connoître les maladies. Mais la même maladie peut se présenter sous des jours bien différents ; elle prendra quelquefois le caractère d'une autre. On aura même quelque chose de particulier dans son caractère en certains circonstances. Une légère marque distinctive, qu'il faut ne pas laisser échapper, est alors de la dernière importance. Quant aux signes pris en eux-mêmes, ce sont les signes pathognomoniques qui doivent nous intéresser dans notre observation.

308 DE L'OBSERVATION

Je n'ai rien dit jusqu'ici des phénomènes des maladies & de leur liaison, que ce qu'on en peut dire dans la théorie générale des signes. Je parlerai de l'application de toutes ces réflexions dans les chapitres de la seconde partie de l'examen des causes, où l'on trouvera quantité de phénomènes sous le titre de causes, parce que l'expérience a prouvé qu'ils le sont.

On a long-temps regardé ces causes comme de simples phénomènes, & on les considère encore de même dans toutes les maladies qui ne sont pas encore assez distinctement connues, jusqu'à ce que l'avenir nous instruisse sur leur détermination. Mon intention n'a été que de faire voir ici en général que les phénomènes sont dans les maladies, ce à quoi le médecin doit d'abord faire attention. J'indiquerai ça & là par des exemples appropriés & plus sensibles, comment le médecin distingue dans l'idée générale de la maladie les symptômes selon leur ordre & leur liaison; & comment, dans les mala-

DES PHÉNOMÈNES. 309
dies bien différenciées, il juge de
leurs variations & de leur terminai-
son, & cela toujours par de simples
phénomènes.

Il étoit plus naturel, selon moi, de
ne parler ici de la symptomatolo-
gie, ou de la théorie des phénomè-
nes, que de la manière la plus géné-
rale; & de rapporter les phénomènes
eux-mêmes dans la théorie des cau-
ses. Les phénomènes rapportés ici,
& hors de leur liaison, ne formeroient
pour ainsi parler qu'un squelette,
au lieu que là ils deviendront comme
un corps animé.

Je passe donc maintenant à la théo-
rie des signes. On appelle signe d'une
maladie tout ce qui nous instruit de
son état ou passé, ou présent, ou de
ses changemens & de sa terminai-
son. Un signe en général est une chose
connue qui nous mène à l'inconnu.
Les signes des maladies appartiennent
encore à la classe des phénomènes,
parce qu'il sont pris de ce qui tombe
sous les sens. Mais aussi ils résident
souvent dans leurs causes.

Chaque signe de la maladie est

310 DE L'OBSERVATION

un effet de la maladie , mais tout effet ne nous conduit pas à la connoissance de sa cause. C'est cependant par-là que nous pouvons y remonter. On parviendra donc par les signes externes des maladies à la connoissance de l'état interne des choses.

Boërhaave dit que rien n'est plus nécessaire en médecine que les signes, & qu'il vaudroit mieux ne rien connoître de toute la médecine que de ne rien sçavoir des signes ; que c'est pour cela que le médecin doit s'appliquer sur-tout à cette partie, & s'y livrer même tout entier. Il dit dans un autre endroit qu'aucune partie de la médecine n'est si importante que la connoissance des signes ; que c'est la première & la plus nécessaire de toutes : la plus nécessaire, parce qu'à la première fois qu'on voit un malade , c'est par les signes que l'on s'informe de l'état du malade , & si la maladie est plus forte que le malade ; la première, parce que c'est-là ce qui a fait la première occupation des premiers

médecins. Ils observerent, par exemple, dans la pleurésie qu'ils ne connoissoient pas encore, une douleur au côté, accompagnée d'une difficulté de respirer, d'un pouls fréquent, & d'une grande soif: tous ces symptômes étoient des signes qui tomboient d'abord sous les sens: mais ce qu'étoit la maladie, ils l'igno- roient encore. Au bout de deux ou trois jours, ils virent ces gens cracher du sang, rendre une urine épaisse, & avec ces signes recouvrer la santé: ils virent aussi d'autres sujets mourir de cette douleur; & que le côté des cadavres étoit devenu brun & bleuâtre. Ils trouverent aussi, en ouvrant les sujets, que ce côté étoit tout gangrené tant en dehors qu'en dedans: ils jugerent donc de-là que la maladie avoit été une très-forte inflammation au côté, & ils l'appellerent *pleurésie*.

Les signes qui nous découvrent l'état présent de l'homme, sont les premiers auxquels il faut faire attention. Mais souvent on ne peut avoir aucune idée claire du présent,

312 DE L'OBSERVATION

si l'on n'a pas en même temps recours aux signes de l'état antérieur du malade. On tâche de trouver ces signes par les demandes qu'on croit devoir faire au malade. On s'informe de tous les changemens arrivés à l'intérieur & à l'extérieur du corps, & l'on se fixe sur tout ce qui peut être significatif. Il faut avant toutes choses connoître en quel temps & avec quelles circonstances la maladie a commencé, en quelle partie du corps: quelles en ont été les progrès & les suites: on examine tout ce qui est arrivé hors du cours ordinaire de la nature, & tout ce qui paroît s'en éloigner, pour en déduire les instructions nécessaires. L'état de toutes les parties nobles, la mesure des sécrétions & des excrétions, de la quantité des matieres qui peuvent être restées dans le corps, méritent une égale attention si l'on veut ne pas s'abuser sur les signes des maladies.

Les progrès d'une maladie se connoissent en faisant une attention particulière aux signes que présentent les

DES PHÉNOMENES. 313

les changemens, & les circonstances qui les suivent. On trouve une partie de ces signes en considérant mûrement les symptômes, & en distinguant avec sagacité ce qui est passager de ce qui est constant, ce qui est prochain de ce qui est éloigné, & ce qui est essentiel de ce qui ne l'est pas.

L'Auteur de la nature a fixé le cours de la plupart des maladies par des lois immuables, qu'on découvre bientôt si le cours de la maladie n'est pas interrompu ou troublé par le malade, ou par les assistans qui sont souvent la cause de la plupart des symptômes inattendus.

Au moyen de ces signes, nous comprenons bientôt à quel période en est la maladie, à son accroissement, à son état, à son déclin. Boërhaave regardoit ces signes comme si importans, soit dans l'examen, soit dans le traitement des maladies, qu'il ne trouvoit rien qui eût une plus grande influence sur la pratique heureuse ou malheureuse de la médecine.

Tome I.

O

314 DE L'OBSERVATION

C'est des signes des crises & de l'état de la maladie que nous déduisons ceux qui nous apprennent si telle maladie se terminera par la guérison, par une autre maladie, par la mort ; & que nous connoissons le temps où elle finira. On parvient à ces signes en général, en comparant & combinant les autres signes entr'eux, & tirant, de ce qui a été vu dans un grand nombre de cas, des conséquences relatives à l'événement du cas présent.

Les médecins anciens doivent avoir long-temps décrit les maladies par les phénomènes les plus simples, & avoir fait attention à tout ce qui est l'effet du hasard ou de l'art, avant de pouvoir dire avec quelque vraisemblance » cent fois, dans telle maladie & avec » telles circonstances, ces signes ont » été les avant-coureurs de tel événement ; donc ils le sont aussi maintenant. » L'attention particulière qu'apportoit Hippocrate à observer tout ce qui se passoit dans les maladies jusqu'aux moindres circonstances, lui donna cette habileté à

DES PHÉNOMÈNES. 315
distinguer du premier coup d'œil
une maladie d'une autre ; & l'art
avec lequel il apprit à comparer les
mêmes maladies dans différens su-
jets, & à estimer les symptômes à
leur juste valeur, le mit en état de
prédire l'issue des maladies, avec une
probabilité qui étoit presque la cer-
titude même ; & de pronostiquer en-
core à ceux qui se portoient bien
les maladies qui devoient leur arri-
ver. Mais cet avantage, que presque
aucun médecin n'a eu au même de-
gré que lui, n'est pas le fruit d'ob-
servations précipitées. Il faut avoir
été capable de se dire pourquoi l'on
a été trompé un grand nombre de
fois dans ses prédictions, avant de
prédire avec cette certitude qui a
mérité à ce grand homme tant d'hon-
neurs & tant de confiance de ses
contemporains & de tous les âges.

Nous remarquons quel degré des-
poir ou de danger il peut se trou-
ver dans une maladie, en pesant mû-
rement le bien être passé ou présent
de l'état du malade, avec le mal que
nous appercevons dans les mêmes

O ij

316 DE L'OBSERVATION

sources ; en mesurant les forces du malade avec celle de la maladie, & en considérant toujours ce qui a vraiment suivi les mêmes circonstances & les mêmes signes. Par cette recherche faite avec tout le soin possible, nous apprenons si l'espérance est décidément bien fondée ; si elle est douteuse, ou comment elle pourroit être mal fondée. Montesquieu demandoit aux médecins, dans sa dernière maladie, en quelle raison étoient l'espérance & le danger : ils auroient pu répondre à la Chinoise, un dixième va à la vie, & neuf dixièmes à la mort.

On se perfectionne dans l'art du pronostic, en apportant aux changemens que l'on appelle *crises*, l'œil le plus attentif, & la réflexion la plus discrète. On entend par crise, l'expulsion de la matière morbifique, laquelle excrétion est ordinairement suivie d'un changement sensible, soit pour la guérison, soit pour la mort. Quant à ces crises, les médecins distinguent 1^o le temps où la matière offensive reste

DES PHÉNOMÈNES. 317

sans aucune amélioration dans l'estomac, les intestins, les vaisseaux quelconques, ou dans quelque partie ; temps pendant lequel les excréments quelconques du corps diffèrent le plus de ce qu'elles sont dans l'état de santé ; & où la maladie empire d'une manière sensible. 2^o Le tems où la matière morbifique, suffisamment atténuée, suffisamment opposée à son état précédent, & assez semblable, quoique non totalement, à ce qu'elle étoit dans l'état de santé, se prépare à l'excrétion ; pendant lequel temps la maladie commence à baisser. 3^o Le temps où la crise s'exécute réellement.

C'est par l'observation exacte de toute la suite d'une maladie, de la diminution, de l'augmentation, de la cessation des symptômes, que les anciens se familiarisoient avec la théorie des crises. Ils regardoient l'observation & le détail circonstancié de ces symptômes comme de la dernière importance, parce que c'étoient les signes par lesquels ils pou-

O iij

318 DE L'OBSERVATION

voient prévoir & prédire l'avenir dans les maladies.

L'essentiel en cela est de sçavoir distinguer ces différens temps, & particulièrement celui où tout se détermine à la crise. Les plus habiles médecins conviennent tous que ce point est très-difficile à saisir, & qu'il y a toujours un très-grand danger à ne pas le sçavoir faire : car, les signes de la crise se confondant aisément avec les symptômes de la maladie, on sera exposé à mal manoeuvrer dans ces momens décisifs pour la vie ou pour la mort.

On reconnoît ces différens temps, en observant exactement les circonstances qui tiennent essentiellement & directement à la vie ; comme le pouls, la respiration, & si l'on veut, les urines. Le premier temps n'est pas si difficile à reconnoître ; mais le second & le troisième le sont extrêmement. Boërhaave détermine les marques d'une crise prochaine, avec un coup d'œil de maître. Les marques de la crise prochaine se voient

DES PHÉNOMENES. 319

par la force vitale, qui l'emporte sur la force de la maladie : au lieu que les symptômes ne viennent que de la force de la maladie, qui l'emporte sur la force vitale. Celles-là ne paroissent que quand tout est disposé à une bonne crise : ceux-ci se font voir dans le premier ou le mauvais temps de la maladie, mais particulièrement dans son accroissement. Les marques de la crise ne paroissent qu'avec du soulagement, au lieu que les symptômes nuisent promptement.

Les signes d'une crise prochaine, lesquels ne sont pas constans, se manifestent en partie par un frisson, dont le corps est quelquefois saisi ; en partie par le plus grand mouvement du sang, qui suit quelquefois le froid ; en partie par des douleurs, des inquiétudes, & généralement par les changemens qui arrivent à l'état de la tête & de la poitrine, conséquemment au cours plus rapide du sang ; en partie par les changemens que l'on apperçoit aux parties par lesquelles la nature médite l'exécution de la crise ; tels que des dé-

O iv

320 DE L'OBSERVATION

goûts, des tremblemens, des tensions, des démangeaisons, des rougeurs; enfin par l'excrétion critique même.

Cette excrétion se fait ou par un écoulement de sang, soit du nez, soit des vaisseaux hémorroïdaux, soit de l'utérus chez les femmes; ou par une expectoration abondante; par un vomissement & un cours de ventre qui le suit; par une décharge d'urine considérable, accompagnée d'un sédiment copieux; par une grande sueur, par des apostafes ou des abcès à l'une ou l'autre partie du corps. Tantôt la crise se fait par le concours de plusieurs excrétions, tantôt par une seule.

On prendroit certainement ces signes & les phénomènes qui les suivent pour des symptômes de la maladie, s'ils paroissent dans un autre temps, & s'ils n'étoient pas bientôt suivis d'un soulagement sensible, ou s'ils avoient une autre cause manifeste. Quelquefois on s'y méprendroit, & on les regarderoit comme des signes funestes, lorsque

le malade est à la veille de recouvrer la santé. Cette erreur n'est pas rare parmi les praticiens peu instruits de la symptomatologie.

Je traitois, il y a quelque temps, une jeune dame d'une fièvre aiguë, qui se termina heureusement. L'imprudence de la malade lui occasionna une rechûte, & sa seconde maladie fut beaucoup plus forte que la première. Le septième jour de la maladie, je vis la malade dans une grande agitation, après avoir passé une fort mauvaise nuit. Tous les symptômes étoient des plus graves, & la chaleur étoit excessive. A midi, on me fit avertir que la malade étoit toute froide: j'y fus, & je trouvai en effet son visage, (qui le matin avoit été rouge comme du feu & tout brûlant,) très-pâle, les lèvres bleues, les ongles livides, tout le corps dans une sueur froide, & la malade extrêmement affoiblie. Le pouls, qui le matin étoit encore très-fréquent, étoit alors devenu très-lent. Ces circonstances me firent alors juger qu'il alloit se faire une

O v

322 DE L'OBSERVATION

crise. Je félicitai même ceux qui étoient présens du rétablissement auquel ils s'attendoient le moins du monde, & qui commença à paroître dès le même jour, après une forte sueur. Kloeckhof appelle la sueur critique qui a lieu au commencement du frisson, un phénomène irrégulier, quoiqu'il l'admette ; & il dit en même temps que, dans les crises qui se font promptement, & sur-tout avec de pareilles sueurs critiques, non-seulement le pouls tombe extraordinairement, mais même devient absolument insensible. Cette règle n'est cependant pas sans exception.

Une mauvaise crise se distingue d'une bonne, en ce que celle-là est toujours prématurée, que la fièvre y est plus violente, que la nature de l'excrétion est moins salutaire ; on y voit aussi un soulagement qui n'est que passager. Elles ont toutes deux quelque ressemblance, mais il y a des particularités qui n'échappent pas à l'œil connoisseur, s'il a soin de faire attention à tout. La crise est mau-

DES PHÉNOMENES. 323

vaïse, si la maladie change de siège, ou se termine par la mort. Aussi le médecin abandonne une bonne crise à son libre cours, & tâche de s'opposer prudemment à la mauvaise. Les crises qui ne sont ni bonnes, ni mauvaises, se jugent & se traitent selon ce que peut indiquer leur caractère essentiel. Hippocrate ne tenoit aucun compte des crises légères.

Quoique la nature ne semble pas observer de lois si régulières dans toutes les crises, on ne peut cependant nier avec raison la réalité des crises. Hippocrate ne les attendoit pas toujours dans les maladies aiguës : mais ses écrits nous en prouvent la vérité d'une manière incontestable. Quant à nos climats plus froids, ou à ceux dont l'air est moins pur que celui de la Grèce, nous ne devons y compter sur les crises, sur les jours & les signes indicateurs, qu'à des termes moins limités, vu d'abord le climat, ensuite notre régime moins exact, notre manière de guérir si précipitée, nos médica-

O vj

324 DE L'OBSERVATION
mens plus nombreux , & souvent
plus avantageux.

Ce terme semble sur-tout dépendre du caractère de la maladie, des causes précédentes, du régime, & des moyens curatifs qu'on a employés pour imiter ou suivre la nature dans tous ces mouvemens salutaires. Quantité de gens aiment mieux se sauver la vie par une saignée, que d'attendre le secours incertain d'une hémorrhagie : ils aiment mieux faciliter par une saignée la sortie de la petite vérole, que d'attendre cette éruption au milieu de grandes douleurs : ils préfèrent d'accélérer & de pousser la sueur par une boisson aqueuse, abondante, au lieu d'attendre une sueur critique. Hippocrate lui-même soutenoit la nature par l'art dans les crises de la pleurésie & de l'inflammation de poitrine.

Tous les signes relatifs au pronostic, sont très-intéressans pour le médecin, parce que c'est sur cela particulièrement que les malades & ceux qui sont présens l'interrogent

DES PHÉNOMENES. 325

le plus : car il doit sçavoir prévoir ce danger ; aller au-devant avec les médicamens nécessaires ; ne point troubler ou empêcher une crise avantageuse , en dérangeant les mouvemens de la nature par une mauvaise manœuvre. C'est sur-tout par l'habileté du pronostic que les anciens médecins se sont fait tant de réputation , & qu'Hippocrate mérita à Athènes les premiers honneurs après Hercule ; qu'on lui érigea une statue de bronze , & que ses descendans furent nourris dans le Prytanée aux dépends de l'Etat , tandis qu'Alexandre , espéroit à peine d'être loué dans Athènes , au milieu de ses victoires.

En général , les vrais signes des maladies sont ou des effets de la maladie , ou des conséquences qu'on déduit de ses effets. Un habile observateur ne rangera donc pas toujours les signes parmi les causes : il ne regardera pas le râlement d'un mourant comme la cause , mais comme un signe de la mort. Il sera très-réservé dans les jugemens qu'il

326 DE L'OBSERVATION

portera sur les signes , ne prenant jamais pour signe que ce qui est de l'essence de la maladie même , & n'établissant aucun pronostic que par cette voie. En se conduisant ainsi, il apprendra à reculer les bornes de son art, & à fournir de nouvelles lumières à son expérience. Mieux il sçaura estimer les vrais signes des maladies individuelles , plus il sera en état de démêler les maladies compliquées, & de se régler sur leurs types simples ou composés.

L'honneur des médecins & de leur art prendroit de jour en jour un nouvel éclat, si l'on ne précipitoit pas ses jugemens , & si l'on se disoit avec raison , je ne me suis jamais trop hâté.

Pendant les premiers mois de ma pratique, une fille vint me trouver à Berne. On lui avoit arrêté disoit-elle une fièvre d'accès , & son ventre en étoit devenu tout gonflé. Je lui demandai si elle ne se trouvoit pas grosse : non , me dit-elle , jamais homme ne m'a touchée. Je crus donc, après l'examen convenable , lui sup-

poser une tympanite. Mais cette fille accoucha bientôt d'un joli garçon, qui fit disparaître la maladie. Je connois plusieurs médecins, fort prévenus de leur mérite, qui ont donné comme moi, tête baissée dans cette illusion. Drélincourt même, professeur d'anatomie à Leyde, décida qu'une fille hydropique étoit grosse; Saltzman, professeur d'anatomie à Strasbourg, assura qu'un fille grosse étoit hydropique : & tout récemment on a traité d'hydropique la marquise de Bade-Dourlac, jusqu'au quatrieme jour qui a précédé ses couches.

Un médecin qui s'avance jusqu'à prédire l'avenir, ne peut dans nombre de cas que dire seulement qu'il est vraisemblable que telle chose arrivera ; mais souvent il est impossible de voir cette probabilité. La vraisemblance d'une prédiction est à ce qu'on prédit, comme le nombre des cas semblables est aux effets qui en ont résulté : ainsi ce sont ces effets qui doivent régler l'observateur. On ne croit donc pas que ceux qui

328 DE L'OBSERVATION

ont rassemblé les prédictions d'Hippocrate, & particulièrement ses *coanques*, aient attendu qu'ils vissent autant de cas semblables, qu'il le falloit pour établir le plus haut degré de probabilité possible. Hippocrate avoit à la vérité devant lui les observations de la famille d'Esculape, ainsi il pouvoit perfectionner son expérience par la leur. Malgré cela il voyoit si bien la grande difficulté d'une prédiction probable, qu'il ne balance pas de dire qu'il est très-facile d'être trompé : « les prédictions des maladies aiguës sont incertaines, & l'on ne peut affurer infailliblement si la maladie se terminera par la mort, ou par la santé. » Voilà pourquoi il s'est plaint si fort des médecins de son temps, qui, par leurs vaines prédictions, rendoient ridicule un art aussi important que la médecine. Ces charlatans Grecs étoient de l'espece de ceux de nos jours, qui prédisent que quiconque n'aura pas une fièvre catarrhale cet hiver, aura la gale au printemps ; & que celui qui n'aura pas la gale au

DES PHÉNOMENES. 329
printemps, deviendra fou l'été ; ou
qu'il mourra en automne.

Quelquefois des médecins qui ne
sont réellement pas charlatans, s'at-
tirent des disgraces très-sensibles
pour se livrer trop légèrement à ce
goût de prédiction. Un médecin
Suisse, que les femmes du bon ton
ne regardent comme le plus habile,
que parce qu'il est le plus riche des
médecins de la ville, fut appelé, il
n'y a pas long-temps, chez une jolie
femme de cette ville. Elle étoit ma-
lade depuis long-temps, & dépérissoit
insensiblement. On attribuoit ce dé-
périssement à un ulcère dans les pou-
mons, dans le foie, ou dans les intes-
tins. Ce grand médecin visitoit assidû-
ment cette dame, & lui prédit une
mort certaine, s'il lui survenoit un
cours-de-ventre. Un autre médecin,
qui d'ailleurs passoit pour un homme
médiocre & peu maniéré, parce
qu'on le disoit sçavant, fut appelé
je ne sçai par quelle raison. Celui-
ci dit à cette dame, « il n'y a qu'un
» cours-de-ventre qui puisse vous
» sauver. » Le cours-de-ventre a

330 DE L'OBSERVATION

lieu: l'impression effrayante de l'oracle du bon ton l'emporte cependant sur le pronostic du second. Elle embrasse ses enfans, dit son dernier adieu, récompense ses domestiques, fait soixante selles en seize heures, & se rétablit.

Un faux médecin ne rougit pas de protester au peuple qu'il connoît non-seulement une maladie au premier coup d'œil, mais qu'il sçait aussi dès le premier jour qu'elle en fera l'issue. Il est certain qu'on peut, au premier jour d'une maladie aiguë, juger, par la force de l'invasion, par la gravité des causes, & par des circonstances particulières, que la maladie fera violente. Mais on ne voit que dans des cas extraordinaires & les plus funestes, même rarement, les signes qui indiquent la fin funeste d'une maladie aiguë.

Prendra-t-on ce que je puis avancer ici, d'après une expérience journalière, pour un trait de médifance, ou plutôt pour une observation suffisante pour tranquilliser un honnête homme qui remplit son devoir avec les connoissances qu'il exige ? Ne

voyons nous pas tous le jours de prétendus médecins, indignes de ce nom respectable, crier à haute voix dans la société, que telle maladie n'est rien, quand ils ne sont pas ceux qui la traitent; que cette maladie peut se guérir par le moindre médicament, & cela, pour arracher un malade à un autre médecin respectable par son mérite & son état? Si l'artifice leur réussit, ils traitent bien ou mal un malade souvent arraché au danger; continuent le même langage pendant le premier jour, pour gagner la confiance d'un malade. Mais si la maladie empire par son propre caractère, ou par leur mauvaise manœuvre, dès le second jour ils changent de ton; ils osent pronostiquer une mort certaine, vu la mal-adresse du premier médecin. Que le malade se rétablisse, le public dit avec eux, que ces médecins l'ont guéri malgré tous les inconveniens précédens, par le moindre remède. Mais, s'il meurt, c'est le premier médecin qui l'a fait mourir: & ces prétendus médecins sçavoient dès le premier

332 DE L'OBSERVATION

jour qu'il n'en reviendrait pas ; mais ils n'ont voulu allarmer ni le malade, ni sa famille. . . . Voilà comme grand nombre de charlatans pronostiquent tous les jours.

Ce n'est que le plus petit nombre des maladies qui se présentent avec des signes auxquels on peut reconnoître que c'est telle maladie & non une autre. On auroit de tels signes au premier instant, si dès-lors on pouvoit reconnoître les causes prochaines des maladies. Mais ce n'est non plus que le moindre nombre des maladies qui fasse d'abord appercevoir les marques à la faveur desquelles on les distingue aussitôt de toute autre : & ce n'est même alors que la combinaison de plusieurs signes qui les font reconnoître. Car ces signes, pris séparément, seroient insuffisans pour nous les spécifier.

Chaque maladie est simple, si on le veut ainsi ; parce que les symptômes les plus compliqués en apparence, ont toujours pour fondement un principe très-simple. Mais l'œil

de l'homme n'a jamais pénétré jusques-là. Il est vrai que le principe de tous les symptômes qui sont occasionnés par la résidence d'une pierre dans la vessie, est connue dès qu'on peut toucher cette pierre : mais combien de fois, & en combien de maniere ne s'est-on pas trompé dans ce même cas que je prends ici pour exemple ? Combien de fois aussi n'a-t-on pas rapporté à toute autre chose le principe de tous ces symptômes, tandis que l'ouverture des sujets ne manifesta que trop malheureusement cette pierre dont on avoit nié l'existence dans ces sujets ? Les ouvrages de chirurgie sont pleins de pareilles événemens.

Puisqu'il n'y a donc que le plus petit nombre des maladies qui se connoisse par des signes décisifs, on est obligé de puiser la connoissance du présent & de l'avenir dans la réunion des signes. Il n'est pas toujours aisé de déterminer l'espece de la maladie, parce qu'elle n'est pas accompagnée de signes suffisans pour éclairer l'observateur dans le juge-

334 DE L'OBSERVATION

ment qu'il en doit porter. Il faut donc nécessairement aussi juger de l'espece actuelle & réelle par celle qui y a le plus de rapport. Dans ces sortes de cas, les especes les plus éloignées ont souvent des ressemblances, qui font illusion au plus habile homme ; ou bien les signes en sont si équivoques, qu'ils peuvent également s'appliquer à plusieurs especes.

La plupart des especes se reconnoissent moins par des signes décisifs & particuliers, que par la combinaison des signes. Cette combinaison est assez claire en plusieurs cas ; mais il ne faut pas croire pour cela, comme ces praticiens guidés uniquement par la routine, qu'elle le soit toujours. Comme il n'est aucune difficulté pour ces gens là, rien ne peut non plus leur paroître obscur. J'aime à voir un médecin instruit de son art me dire, comme Sydenham, je ne sçai que faire, parce que je ne vois rien. Si l'on suivoit cependant de près, on verroit combien ces faux Esculapes sont réellement entrepris.

lors de la moindre complication. Ce n'est pas qu'ils s'embarrassent beaucoup de la démêler : mais, comme ils ont plus d'intérêt de cacher leur ignorance, ils connoissent toujours les classes, les genres & les moindres especes.

Les vrais médecins, au contraire, sont souvent embarrassés dans l'examen des maladies, parce que les caracteres en sont si compliqués, qu'il est impossible de les démêler en peu de temps. L'œil du génie apperçoit quelques fausses lueurs à l'aide du flambeau de l'expérience, mais la prudence arrête un homme réservé, & l'oblige de revenir plutôt dix fois chez un malade pour n'y rien faire, que de rien faire trop vite, en ne voyant pas assez. Un médecin qui apperçoit tous les signes d'une maladie donnée, croit voir cette maladie ; il est même à certain point autorisé à le croire. Il se peut cependant que cette maladie n'existe pas, parce qu'il est des signes communs à plusieurs maladies : on ne doit donc pas dire que l'on voit, à moins

336 DE L'OBSERVATION

qu'on n'apperçoive assez clairement le terme où ces signes se différencient les uns des autres.

Il est des maladies dont la complication paroît claire au premier abord. Ils semblent que les différens types qui en forment le type composé, se distinguent d'eux-mêmes, & mettent par-là le médecin en état de déterminer l'issue des différentes parties de la complication. Mais il n'est rien moins que cela. Comme il est nombre de maladies différentes qui présentent les mêmes symptômes & le même type, du moins à certain degré, on court toujours risque de s'abuser, lorsqu'il s'agit de juger de la complication de plusieurs maladies. Il est cependant vrai à l'égard des fièvres que la nature ne complique presque jamais des fièvres hétérogènes ou d'espece différentes; mais, malgré cela, la complication de ces fièvres pouvant avoir toute autre cause que celle qu'on soupçonne, on ne peut pas non plus rien prononcer de décisif sur leur vrai caractère. La connoissance

fance des types particuliers, qui font le type composé, ne serviroit donc de rien pour régler dans ces cas la conduite du médecin. Le meilleur parti est d'attendre, sans être purement spectateur oisif. C'est toujours beaucoup faire, que d'attendre à saisir à propos un avis de la nature.

En supposant qu'un sujet ait eu quelque maladie par le passé, les signes ne nous mettent pas non plus toujours en état de reconnoître s'il n'y auroit pas dans la maladie actuelle quelque reste de maladie antérieure, ou si même ces restes de maladie n'en sont pas la cause éloignée. Quelle lumière fourniront au médecin les signes, avec lesquels se présentera une maladie héréditaire ? Ces maladies, qui ne se manifestent assez souvent dans les héritiers infortunés qu'après un certain nombre d'années, & quelquefois assez tard quand il survient une cause déterminante quelconque, sont presque toujours dénaturées, & tout autres que celle de celui qui a transmis la sienne à ses enfans. Les signes ne

Tome I.

P

338 DE L'OBSERVATION

présenteront donc rien de bien caractérisé, quelque ressemblance qu'ils aient avec toute autre maladie que celle qui les produit. Ces cas ne sont pas rares. Nous avons vu des sujets couverts d'une lèpre incurable, tandis que leur père n'avoit eu qu'une vérole, dont il s'étoit fait guérir, ou dont au moins il s'étoit cru d'autant mieux guéri que de sa vie il n'en avoit plus ressenti la moindre incommodité. Le médecin qui avoit traité les enfans dans un âge adulte, renonça à les traiter, après avoir vu leur maladie reparoitre plusieurs années de suite au retour des chaleurs, malgré la prudence avec laquelle il les avoit suivis. Les signes de la maladie qu'il voyoit, n'étoient plus me disoit-il ceux de la maladie qu'il croyoit voir.

Mais il est aussi des cas très-importans, où les signes nous manquent absolument. On a vu un jeune homme robuste vivre, après un coup à la tête, pendant dix-neuf jours, sans fièvre & sans aucun symptôme fâ-

cheux ; & mourir ensuite ayant la cervelle toute pourrie, & de très-mauvaise odeur. M. Hirzel, premier médecin ordinaire de la ville de Zurich, vit il n'y a pas long-temps un homme qui avoit reçu d'un ami un coup mortel à la tempe ; toute la partie squammeuse de l'os temporal étoit fendue : sous la fente étoit un caillot de sang étendu sur la dure-mère, de la longueur de quatre pouces, & d'un d'épaisseur : le cerveau en étoit comprimé ; il n'y avoit au dehors qu'une légère blessure, qui ne perceoit même pas les tégumens externes : le malade n'avoit eu d'incommodité que quelques maux de tête, ce qui lui avoit fait différer d'appeler le chirurgien, qu'il ne demanda que deux heures au plus avant de mourir.

A l'ouverture de George II, roi d'Angleterre, on trouva l'aorte calculeuse au bord inférieur de sa courbure, & si dilatée au bord supérieur, qu'il n'y avoit là qu'une peau mince comme le papier le plus fin. C'étoit là qu'elle s'étoit crevée. La rupture

P ij

340 DE L'OBSERVATION
fut donc suivi d'une hémorrhagie mortelle. Cependant, avant la mort du roi, il n'y avoit pas le plus léger indice de mal qui méritât attention. Il avoit joui d'une très-bonne santé, & avoit eu son humeur enjouée jusqu'au moment même de sa mort. Six ans auparavant, il avoit eu un abcès dans la poitrine, & en avoit été guéri parfaitement.

Un gentilhomme, capitaine au régiment de Bretagne, pour lors en garnison à Huningue, passe la soirée à s'amuser très-joyeusement avec une nombreuse compagnie; se retire avec une partie de cette compagnie, qui l'accompagne même en passant jusqu'à sa porte. Il se couche, on le trouve mort dans son lit. Comme il n'avoit rien pris d'extraordinaire, & qu'il s'étoit comporté avec cette modération qui caractérise toujours les gens bien-nés, on ne sçavoit à quoi attribuer sa mort. On l'ouvre; il avoit toute la poitrine remplie de sang caillé.

Que peuvent faire des médecins dans des cas semblables, quand ils

feroient appelés avant la mort des sujets ? Quels sont les signes qui les éclaireront ? Ces cas , & mille autres semblables , ne montrent que trop malheureusement combien le public est mal fondé à faire des reproches à des médecins qui n'ont rien pu voir où il n'y avoit rien à voir extérieurement.

Les deux cas rapportés par Boërhaave, touchant le baron de Waffenaer & le marquis de S. Auban, méritent de trouver leur place ici. Tous les médecins qui lisent, les connoissent ; mais tous les juges des médecins ne lisent pas. Ces deux cas sont d'une curiosité extrême , par rapport aux difficultés dont je viens de faire mention , & en même temps si relatifs à mon but , que je ne puis me dispenser d'en donner au moins un abrégé sur les détails originaux du grand maître qui nous les a laissés. Pourquoi, dit Boërhaave, n'ôteroit-on pas l'occasion de mal faire à ces gens qui sont toujours prêts à interpréter avec malignité la conduite des vrais médecins , & qui ne prennent

P iij

342 DE L'OBSERVATION

qu'en rampant le vil plaisir d'occasionner ou d'autoriser tous les bruits populaires qui se répandent sur des écrivains sincères ; tandis que ce ne sont que des juges corrompus qui examinent la vérité sans aucun égard pour ce qu'elle mérite.

Jean baron de Waffenaer, amiral de Hollande, homme assez sobre ordinairement, sujet à des accès de goutte, du reste bien portant, robuste, doué de grandes qualités, & d'une fermeté d'ame extraordinaire, étoit dans l'usage de prendre un vomitif, toutes les fois qu'il se sentoit avoir trop mangé. Cela lui paroissoit si avantageux, qu'il le réitéroit toujours au besoin, & même à son grand préjudice, sans vouloir déférer aux avis de ses amis & des médecins. Rien, selon lui, ne le soulageoit tant qu'un vomitif, & il s'en tenoit à sa prétendue expérience avantageuse.

On vient dire de nuit à Boërhaave que l'amiral étoit à l'agonie, & peut-être même déjà mort à sa campagne. Boërhaave y vole, & le trouve

fur son lit, le corps pênché en avant, soutenu par trois domestiques. Toute autre situation augmentoit ses douleurs à l'excès. Il ne pouvoit se coucher ni sur le dos, ni sur le ventre, ni sur le côté, & moins encore être assis sur un siège. Boërhaave fut effrayé à cet aspect, d'autant plus qu'il sçavoit avec quelle fermeté l'amiral avoit soutenu les plus vives atteintes de goutte, sans même s'ébranler, étant près de mourir de douleur. Ce qui l'effraya encore plus, furent les lamentations qu'il entendoit faire à cet homme autrefois inébranlable.

L'amiral le voyant approcher, voulut se redresser un peu, & lui tendre la main. Mais, au moindre mouvement, au moindre mot, il paroïssoit succomber à l'excès des douleurs. Il voulut exposer son état, mais inutilement. A chaque tentative, l'augmentation de sa douleur lui coupoit la respiration.

Un des assistans fit donc ce rapport-ci. Trois jours avant sa maladie, l'amiral s'étoit trouvé à un grand repas où il avoit un peu trop mangé.

P iv

344 DE L'OBSERVATION

Immédiatement après, il tâcha de prévenir par une abstinence totale le mal qui pouroit en résulter. Le dernier dîner qu'il avoit fait avant l'invasion de sa maladie avoit été sobre. Il n'avoit rien pris de l'après-midi; avoit monté à cheval de bonne humeur, & bien portant; n'ayant pas le moindre soupçon d'aucun mal prochain.

Revenu de sa promenade, il s'abstint de souper selon sa coutume. A neuf heures & demie, il prit trois tasses d'infusion de chardon bénit, ce qu'il faisoit souvent. On lui demanda pourquoi il prenoit ce soir-là cette infusion, c'est dit-il que je sens quelque petit embarras dans la partie supérieure de l'estomac, que je veux dégager en lavant; il l'avoit déjà senti plusieurs fois, & s'en étoit selon lui délivré par son vomitif. Bientôt après il vomit, mais difficilement & peu. Il prit donc encore quatre tasses de la même boisson; mais il ne se sentit aucune envie de vomir malgré cette boisson assez copieuse. Il fit encore préparer de la même

DES PHÉNOMÈNES. 345
infusion, croyant qu'il détermineroit enfin le vomissement par force. Comme il étoit assis, & s'excitoit à vomir, il poussa soudain des cris horribles qui firent accourir tous les domestiques effrayés. L'amiral leur dit qu'il s'étoit crevé ou déchiré ou dérangé quelque chose au haut de son estomac, & qu'il en ressentoit de si vives douleurs, qu'il touchoit certainement à sa dernière heure.

Alors il se recommanda à son Créateur : une sueur froide lui coula de tous les membres ; son visage, ses mains pâlirent, & son pouls n'étoit plus sensible. Il ordonna donc qu'on lui mît sur la tête, & sur la poitrine, des linges chauds & humectés de quelques liqueurs fortifiantes. On le fit, mais sans le soulager ; tout parut au contraire empirer, & accélérer sa mort. Les médecins qu'on avoit envoyé chercher se trouvant très-éloignés, l'amiral, une demi-heure après, prit encore de son chef quatre onces d'huile d'olive, & en rejeta une petite quantité, avec quelque chose de son infusion de

P v

346 DE L'OBSERVATION
chardon-bénit. Il en demanda encore deux onces, mais il n'en rendit rien, & n'eut même aucune envie de vomir : sa douleur augmentoit de plus en plus. Une demi-heure après, il prit environ six onces de bière chaude de Dantzic, qu'il garda aussi & sans nausées, comme tout ce qu'il avala depuis.

Voilà ce qui s'étoit passé, lorsque Bye, médecin que Boërhaave n'a pas laissé sans éloges, arriva de la Haye. Il jugea à propos, par l'état du malade, de ne lui rien faire prendre que de très-doux, jusqu'à l'arrivée de Boërhaave. Ces deux médecins, ne s'occupèrent alors que de découvrir la cause d'une douleur si subite & si cruelle, avant de penser aux médicaments. L'un & l'autre étoient convaincus que, si l'on ne découvroit pas cette cause, il n'étoit pas possible d'attendre aucun succès de médicaments qu'on n'administreroit qu'au hasard.

Ils trouverent tout le corps de l'amiral bien sain, hors le siège de la douleur, & la sensation du chan-

gement impénétrable qu'il avoit ressenti à l'état des parties de sa poitrine. Cette douleur, disoit le malade, étoit excessive, continue, & au-dessus de toute imagination, & ne se relâchoit en aucun instant. Il en fixa le siège précisément à l'endroit où l'œsophage s'unit à la partie supérieure de l'estomac; puis il s'écria que la douleur s'étendoit de-là vers le dos, avec la même violence: l'amiral, avant sa mort, éprouva la même douleur dans toute l'étendue de sa poitrine. Pendant le cours de sa maladie, il assuroit que ce feu qui le tenoit à la torture n'étoit jamais si grand que quand il sentoit quelques envies de roter, & que les vents, qui les lui caufoient, restant comme étouffés, ne montoient pas, mais sembloient déchirer toutes les parties voisines. Son mal augmentoit pareillement toutes les fois qu'il essayoit de se plier en arrière ou de se tenir droit. Voilà tout ce que ces deux médecins purent découvrir.

P vj

348 DE L'OBSERVATION
après toutes les recherches & tous
les soins imaginables.

Boërhaave demande à tous les maîtres de l'art de s'arrêter ici avec lui, & de réfléchir sur l'origine les progrès, les symptômes & les signes de cette maladie. Il demande de lui dire quelle étoit la première cause de ces effets extraordinaires. Il avoit tout considéré lui-même avec le plus grand soin; avoit réfléchi sur tout ce qui pouvoit s'offrir à son esprit. Il fit tous ses efforts pour trouver un principe sûr, à la faveur duquel il pût développer cette cause extrêmement obscure, & faire cesser ce mal qui alloit toujours en augmentant.

Mais tout fut inutile; & Boërhaave avoue qu'il avoit été incapable d'imaginer à quelle espèce on pouvoit rapporter une maladie aussi singulière. Il n'y avoit pas le moindre signe d'inflammation. On ne pouvoit imaginer aucune enflure capable de causer ces cruels symptômes, & aussi subitement. Les cir-

DES PHÉNOMÈNES. 349
constances antérieures ne fournis-
soient non plus aucune raison de
présumer une telle enflure : toutes
les vertèbres étoient dans leur place
& leur situation naturelle. Un dé-
placement dans les parties molles
de la poitrine n'eût pas été capa-
ble de produire ces cruels tour-
mens.

Il ne restoit à soupçonner qu'un poi-
son, dont l'activité caustique & mor-
telle pût être la cause de ces funestes
symptômes. Mais on ne voyoit pas
de poison dont les effets pussent se
rapporter à ces circonstances. Ainsi,
de toutes les causes connues de la
douleur, il ne s'en trouvoit aucune
à laquelle il fût possible d'attribuer
les tourmens du malade. On sçait
que la goutte, à laquelle l'amiral
étoit sujet, peut bien en remontant
causer des anxiétés, de vives dou-
leurs, des envies de vomir ; mais
elle ne produit pas des douleurs aussi
cruelles dans un homme bien por-
tant d'ailleurs. En outre, la goutte
se fait sentir avec lenteur, abat
peu - à - peu, & produit par de-

350 DE L'OBSERVATION
grés les plus vives douleurs ordinaires qu'on en ressent ; & empêche ainsi les parties voisines de faire leur fonction.

De toutes les maladies connues, il ne s'en trouvoit aucune qui, par quelque ressemblance, eût pu jeter du jour sur la maladie de l'amiral. *Une grande douleur survenue subitement*, voilà ce qu'il voyoit seulement de certain. Boërhaave sçavoit, de l'aveu de tous les âges, qu'on peut soutenir long-temps une pareille douleur sans risque de perdre la vie, quand cette douleur est sans inflammation. Il ne craignit donc pas de mort subite pour l'amiral ; & ce fut son seul pronostic. Aussi la fin de cette scène tragique lui prouva que la mort du malade étoit dûe à toute autre cause que la douleur.

Quelqu'incertaine que fût la cause de cette maladie, il falloit cependant trouver promptement quelque moyen de calmer ces vives douleurs. Mais tout ce que Boërhaave ordonna de plus doux & de plus

DES PHÉNOMÈNES. 351
modéré, ne fit qu'accroître les tourmens à l'excès.

Telle étoit donc la triste situation du malade, & de deux habiles médecins qui restèrent tous deux près de lui jusqu'à cinq heures du matin, que Boërhaave fut obligé de s'absenter pour ses affaires. Avant de s'en aller, il donna l'avis prudent d'abandonner un peu de temps la nature à elle-même, & de ne pas s'empreser de donner aucun médicament quelque doux qu'il pût être, puisque les mieux choisis avoient paru nuisibles jusqu'à ce moment-là. Mais le succès ne répondit pas à ses vues. L'amiral lutta contre son malheureux sort jusqu'à huit heures du matin sans le moindre soulagement. Le docteur Bye vit alors les fonctions vitales s'affaiblir sous le poids des douleurs, qui prenoient toujours un nouvel accroissement ; & aucun nouveau symptôme ne lui fournissoit de lumières sur l'état du malade. Il demanda avis par écrit à Boërhaave. Celui-ci fut d'accord sur les vues

352 DE L'OBSERVATION

que Bye lui proposa, mais les tentatives en furent également inutiles.

Dans ces circonstances l'amiral mit ordre à ses affaires, témoignant qu'il n'attendoit plus le moindre soulagement de la part des hommes; qu'il suivroit cependant en tout les avis des médecins. Boërhaave revint à trois heures de l'après-midi. L'amiral le reçut avec les marques de la plus grande amitié, en l'assurant en même temps de l'inutilité de tous les remèdes, & de la certitude qu'il avoit des approches de sa mort qu'il désiroit si ardemment: que cependant, dans l'espérance d'un fin prochaine, il se soumettoit par complaisance pour sa maison aux traitemens les plus insoutenables, afin d'avoir fait tout ce qui pouvoit dépendre de lui. Boërhaave, à ce discours, pressentit les approches de la mort. Enfin, malgré tous les remèdes que l'amiral prit même avec un courage héroïque, sa mort arriva à cinq heures du soir, de la manière la plus tranquille.

Les deux médecins se parlèrent en particulier ; s'avouèrent tous deux qu'il leur étoit impossible d'imaginer la cause de cette maladie, encore moins d'une mort aussi précipitée. Ils demandèrent donc instamment qu'on leur permît d'ouvrir le corps de l'amiral : on le leur accorda.

L'ouverture du corps fit voir ce qu'aucun mortel n'auroit jamais présumé. Malgré la boisson abondante que l'amiral avoit pris avant & durant sa maladie, & dont il n'avoit rien rendu, les intestins & tout le bas-ventre étoient vuides, aussi-bien que la vessie ; on y remarqua seulement de l'air qui s'échappa à l'ouverture. Aucune de ces parties ne présentait rien d'où l'on pût déduire la cause de la mort.

Il n'y avoit rien dans l'estomac, si ce n'est quelque peu d'humidité ; point de sang, point de bile, rien de corrompu, ni de fétide ; presque aucun reste d'aliment. A cet aspect, Boërhaave resta si étonné, qu'il

354 DE L'OBSERVATION
ne sçavoit s'il veilloit ou rêvoit de-
bout.

Il ouvrit donc la poitrine avec la plus grande attention. A peine eut-il fait la moindre ouverture au diaphragme, sans endommager en rien les poumons, qu'il sortit brusquement beaucoup d'air avec grand bruit, & pendant certain temps. Boërhaave fut encore plus étonné; d'autant plus qu'on n'a jamais vu sortir d'air de la poitrine d'un homme qui n'a pas reçu de blessure qui pénétrât du dehors au-dedans de la poitrine, & dont on n'a percé à la poitrine que la plèvre seule. Les poumons parurent si petits & si ramassés de haut en bas, qu'on les auroit cru comprimés par la plus grande force extérieure. Le cœur étoit parfaitement sain.

Boërhaave, en ouvrant la poitrine, avoit déjà senti une odeur singulière; il dit alors qu'il la rapporteroit à celle de la chair de canard, si elle venoit de l'estomac. Un de ceux qui étoient là, dit, sur cette réflexion, que l'amiral avoit réel-

lement mangé du canard à son dernier repas. Ce fut alors que Boërhaave conclut qu'il alloit faire connoître une toute autre cause de cette maladie que celle qu'on avoit pu présumer jusque-là.

Dès qu'il eut levé le lobe droit du poumon, il trouva qu'il nageoit dans une humeur aqueuse, dont tout le bas de la cavité droite de la poitrine étoit remplie. A son grand étonnement, il trouva cette même eau, & en même quantité dans la cavité gauche. Il la puisa toute, & la trouva toute pareille à celle qu'il avoit apperçue dans l'estomac, & de la couleur de la bière de Dantzic, qu'on auroit clarifiée avec une décoction de chardon-bénit. L'odeur en étoit distinctement comme la puanteur de la chair de canard. Cette eau étoit furnagée par toute l'huile que l'amiral avoit avalée. On ne trouva pas le moindre sang extravasé, ni de pus, ni aucune autre matiere corrompue. Cette liqueur trouvée dans la poitrine pesoit cent quatre onces.

356 DE L'OBSERVATION

Ainsi la nature du mal se manifestoit de plus en plus. Mais il s'agissoit alors de découvrir la voie par où tout ce que l'amiral avoit avalé s'étoit introduit dans la poitrine. On releva doucement le lobe gauche, afin que Boërhaave pût porter ses regards par-tout. Il ne vit rien que de très-sain, jusqu'à ce qu'il fût parvenu à un endroit situé deux pouces au-dessus du diaphragme, dans cette partie de la plevre qui y pose sur le côté gauche de l'œsophage. Il vit là fort distinctement une partie qui étoit toute différente des autres par sa mobilité, son enflure & sa couleur noirâtre. Cette partie étoit ronde, avoit à peu près trois pouces de diamètre. Il y avoit au milieu une déchirure d'un pouce & demi de long, & d'environ trois lignes de large. Boërhaave pressa doucement du bout du doigt la superficie de cette partie enflée. Il passa aussitôt par son ouverture un fluide dans la cavité de la poitrine, lequel ressembloit parfaitement à celui qu'il venoit d'enlever de la

DES PHÉNOMÈNES. 357
poitrine en si grande quantité. Son étonnement fut extrême.

Il essaya donc, avec la plus grande attention à ne rien déranger, d'introduire le bout de l'index dans cette ouverture de la plèvre. Il y trouva tout mou, enflé, & ouvert. Ici, il redoubla son attention, parce qu'il ne put découvrir, dans toute cette blessure, aucune trace de l'œsophage; c'étoit en cela que résidoit le mystère. Boërhaave, après avoir un peu retiré son doigt, en porta le bout en haut; il arriva de lui-même dans une espace vuide, atteignit la partie de l'œsophage qui s'étoit rompue & retirée vers le haut, & entra sans peine dans sa cavité suspendue pour-lors.

A peine put-il croire ce qu'il voyoit. Il appela tous les assistans, & leur montra avec le plus grand étonnement une chose aussi inattendue. Enfin il tourna avec la même précaution son doigt vers le bas de la plaie, & trouva aussi l'ouverture de l'estomac. La partie rompue de l'œsophage s'étoit aussi retirée là par

358 DE L'OBSERVATION.

en bas. Boërhaave, après ces découvertes, & sans avoir causé le moindre dérangement aux parties endommagées par la maladie, fit une ouverture au côté gauche de l'œsophage, trois pouces au-dessus de la blessure connue, afin que les assistans vissent où iroit le doigt introduit par cette ouverture dans la cavité de l'œsophage. Alors le bout du doigt pénétra dans la fente que la violence de la maladie avoit causée.

On voit donc que la maladie du Baron de Wassenauer étoit un déchirement de l'œsophage, moyennant lequel tout ce qu'il prenoit entroit dans la poitrine par l'ouverture de la plèvre, qui s'étoit faite en même temps. Boërhaave a montré qu'il faut que le cardia se soit absolument fermé, après que l'amiral eut pris sept tasses d'infusion de chardon-béni, dont il ne rendit que peu de chose. Car, plus l'estomac est plein, moins il peut se vider. On sçait que, quand l'estomac est plein, le fond se présente en avant, & la partie supérieure forme un angle, plus

ou moins aigu , avec l'œsophage. Tous les efforts que fit l'amiral pour vomir , ont donc porté sur le diaphragme & l'œsophage. Ce fut au milieu de ces efforts que l'œsophage creva , tirailé par les mouvemens de l'estomac & du diaphragme , encore plus sollicités à ces mouvemens convulsifs par l'irritation que dut causer le doigt que l'amiral avoit porté dans le gosier.

Ce fut dans ce moment que l'amiral poussa ces cris terribles qui firent accourir tous les domestiques , & qu'il leur dit avec tant de douleur , qu'il venoit de se rompre quelque chose dans son corps. Mais il ne paroît pas que l'œsophage se fût déchiré à ce point en une seule fois. La blessure s'étoit probablement étendue successivement jusqu'à ce qu'il vînt enfin à se crever. L'estomac , surchargé par de nouvelles boissons , avoit poussé les matieres vers le haut ; & de-là elle avoit pénétré , par l'ouverture de l'œsophage , dans son tissu cellulaire , & l'avoit ensuite déchiré en même temps que

360 DE L'OBSERVATION

la plèvre. Cette matiere , pénétrant par ce passage avec l'air qui est dans toutes les substances alimentaires, ou qui y entra en partie par la gorge, avoit aussi occupé une grande partie de la cavité de la poitrine.

La mort arriva donc , continue Boërhaave, quand l'air se trouva en si grande quantité dans l'estomac & dans les deux cavités de la poitrine, que les poumons ne purent plus se dilater, & qu'il s'ensuivit l'interception totale de la respiration.

Il suit de tout ce détail, que la maladie de l'amiral n'a pu se connoître par des signes certains; que les meilleurs moyens curatifs auroient été inutiles, quand même on auroit connu la cause de la maladie; que cette maladie, arrivant dans un autre sujet, seroit incurable, malgré les détails de Boërhaave; enfin qu'il faudroit avoir perdu la raison pour reprocher à un médecin de n'avoir pas connu l'avenir, quand il se trouve dans d'aussi grandes difficultés.

Quelques chirurgiens furent cependant assez étourdis pour dire que
Boërhaave

DES PHÉNOMENES. 361

Boërhaave auroit dû faire une ouverture à la poitrine , pour en tirer la boisson qui y avoit passé. Mais cette ouverture qui devoit se faire des deux côtés , auroit nécessairement été suivie de la mort par l'intromission inévitable de l'air. En supposant la possibilité de cette opération , il auroit été impossible de conserver la vie de l'amiral , sans pratiquer indispensablement une nouvelle voie pour introduire les alimens. Par où la trouver ? On voit donc qu'il y a des gens toujours prompts à blamer , & incapable de se rendre à une vérité , lors même qu'ils se voient manifestement convaincus.

Le second cas dont je vais faire mention , a été décrit avec la même exactitude & la même force par Boërhaave.

Le marquis de Saint-Auban étoit un homme vigoureux , vif , bien fait , & d'une humeur enjouée. Il montoit souvent à cheval , aimoit la chasse , & ne se fatiguoit jamais. Il buvoit très-modérément , mangeoit

Tome I.

Q

362 DE L'OBSERVATION

indifféremment de tout ; mais préféroit les viandes grasses & le beurre. Il avoit été un peu noué à l'âge de trois ans. Cela avoit bientôt disparu, de même que le gonflement qui lui étoit survenu au ventre, à l'âge de cinq ans. A l'âge de six ans, il avoit eu une fièvre aiguë, & en avoit été guéri, sans aucune suite fâcheuse.

Il souffrit néanmoins pendant plusieurs années d'un mal héréditaire. C'étoit un gonflement très-douloureux des vaisseaux hémorroïdaux. Ces tumeurs, devenues excessives, jettoient tous les jours quantité de sang clair. Le sang, intercepté là dans son cours, contracta une si mauvaise qualité, que le marquis ne put endurer plus long-temps les douleurs qu'il ressentoit à cet endroit là. L'inflammation des parties sembloit même quelquefois le menacer de gangrène. Dans ces circonstances, il consulta Boërhaave, qui, par un régime approprié, & des lénitifs externes & internes, le guérit entièrement. Le malade reprit toutes ses forces ; & se soutint ainsi

DES PHÉNOMÈNES. 363
pendant dix-huit mois, sans aucun
ressentiment de son incommodité.
Dès qu'il eut été ainsi quitte de sa
maladie, on prit soigneusement
garde s'il ne paroïssoit pas quel-
qu'une des incommodités qui suivent
ordinairement la suppression des hé-
morroïdes, afin d'y obvier promp-
tement. Boërhaave l'avoit bien con-
seillé, parce qu'Hippocrate, & tous
les médecins après lui, ont averti
que la guérison des hémorroïdes
donnoit souvent naissance à d'autres
maladies singulieres, & même plus
dangereuses que les hémorroïdes ;
mais sur-tout vu ce qui étoit arrivé
au pere du marquis. Cet homme avoit
eu la même incommodité. Se trou-
vant hors d'état de faire son service
dans la cavalerie, il fit cesser ces tu-
meurs avec des caustiques & des inci-
sions, & il se porta assez bien pendant
une année entiere. Il fut depuis in-
commodé d'une difficulté de respirer,
& mourut dix jours après un vomis-
sement de sang considérable.

Les soins les plus vigilans ne fi-
rent donc voir pendant ces dix-huit

Q ij

364 DE L'OBSERVATION

mois aucune chose d'où l'on eût dû soupçonner le moindre trouble dans les fonctions du corps. Boërhaave remarque sur-tout, comme une chose notable, que la voix ne s'étoit nullement changée durant cet intervalle : car le marquis avoit une voix forte, mâle ; & il s'exerçoit souvent à chanter pour se perfectionner dans la musique. Aucun de ses membres ne se ressentoit de rien depuis sa cure ; ils avoient pendant ces dix-huit mois conservé la même agilité, la même souplesse. Il eut sur-tout la poitrine si forte & si bonne, qu'elle ne parut jamais fatiguée, après les promenades qu'il faisoit à pied ou à cheval. Personne ne sembloit respirer plus aisément que lui.

Tel avoit été son état depuis sa première jeunesse, jusqu'au moment où s'étoient manifestées les hémorroïdes dont il avoit été guéri. Tel fut aussi son état jusqu'au temps que son mal mortel commença à se faire sentir de nouveau.

Nous mettons ici, dans les mêmes vues que Boërhaave, ce détail pré-

DES PHÉNOMÈNES. 365

liminaire, afin que tout médecin pénétrant réfléchisse dans tous les cas possibles sur le mal qui peut naître plutôt qu'un autre dans tel ou tel sujet. Nous croyons aussi qu'en donnant une histoire de cette espèce, il est nécessaire d'exposer solidement la disposition naturelle du corps, les maladies précédentes, le genre de vie, le régime, les cures qui ont été faites en leur temps, avant de passer à la maladie dont le sujet est mort. Ce soin a souvent été décrié comme superflu par d'ignorans calomnieux ; mais on doit se mettre peu en peine des juges incompétans.

Ce ne fut donc que dix mois & demi avant sa mort, que M. de Saint-Auban s'aperçut que sa santé s'altérait. Une douleur continuelle se fit d'abord sentir à l'omoplate gauche, & s'étendit ensuite dans le côté gauche de la poitrine. Comme cette douleur augmenta considérablement, tout l'intérieur de la poitrine s'en ressentit bientôt. Une toux continuelle la rendit encore plus vive. Le malade n'avoit aucun repos ; les se-

Q iij

366 DE L'OBSERVATION

couffes réitérées qu'il éprouvoit sembloient lui déchirer les côtés. On fit venir des médecins. Ils traitèrent cette maladie d'affection goutteuse, & donnerent des remèdes appropriés à leurs vues.

Mais tout fut inutile. Les douleurs prenoient une nouvelle force après les remèdes, & se fixoient de plus en plus sur la partie gauche de la poitrine; de maniere qu'on ne pût leur faire changer de siège. On essaya en vain les saignées, les apéritifs les mieux choisis, l'huile, l'opium. Après que le marquis eut lutté avec tant de peine contre ces douleurs violentes, il se sentit sous le mammelon gauche un mal infiniment plus vif, qui lui déchiroit l'intérieur de la poitrine. Tourmenté lui-même à ce point, & tourmentant les autres par ses plaintes & ses cris continuels, il ne trouvoit aucune place, aucune situation où il eût le moindre soulagement. il fut donc obligé de se tenir assis sur son lit, penché un peu en avant, les coudes appuyés sur ses cuisses. Dans cette situation, il

trouva enfin un léger repos par intervalle , dormit quelques instans ; mais pour être bientôt tourmenté aussi cruellement par les douleurs qui le réveilloient subitement.

Ce fut en cet état que Boërhaave vit le marquis avec son médecin ordinaire. C'étoit le même Jacques Bye dont nous avons déjà parlé. Quand Bye eut communiqué à Boërhaave toutes les particularités de la maladie , & les remèdes qu'il avoit employés inutilement, ils s'avouèrent l'un l'autre qu'ils ne connoissoient ni le siège ni la nature de la maladie. Bye présumoit qu'il y avoit un abcès de formé dans les poumons, parce qu'il avoit remarqué que le malade rejetoit une pituite épaisse , après les plus grandes angoisses. Boërhaave ne fut pas de cet avis , parce qu'à l'exception de ces symptômes si singuliers & si urgens en même temps , il n'y avoit rien que de très-sain dans le corps du malade. On lui demanda ce qu'il pensoit de la nature de cette maladie. Après avoir longtemps réfléchi , il répondit qu'il ne

Q iv.

368 DE L'OBSERVATION

ſçavoit réellement qu'en penſer; qu'au reſte, il penſoit, d'après ces ſymptômes, que les organes deſſinés à la dilatation de la poitrine, ne pouvoient pas ſoutenir cette contraction qui étoit néceſſaire à l'action de chaque muſcle, & que les parties de la poitrine qui devoient ſe dilater, réſiſtoient dans l'inſpiration à cette dilatation; que de-là venoient cette douleur cruelle, cette difficulté extrême de reſpirer, & la crainte que le malade avoit d'être ſuffoqué. On goûta la réflexion.

Boërhaave conſeilla donc d'appliquer jour & nuit des cataplaſmes aux parties qui ſont le plus en mouvement dans la reſpiration, aux côtes, aux cartilages, au ſternum; de prendre fréquemment quelque breuvage émollient, de tenir une diète très-mince, & de reſpirer ſouvent la vapeur de quelque décoction émolliente. On ſuivit ce qu'il preſcrivit. Le malade ſ'en trouva fort ſoulagé. On ſe livra auſſitôt à une eſpérance trompeuſe. La douleur du malade ne fut même jamais ſi violente juſqu'à

sa mort . Que la joie des mortels est aveugle ! dit Boërhaave.

Il suryint au malade une toux qui l'agitoit jour & nuit, & qui ne lui faisoit jeter une pituite tenace qu'avec les plus grands efforts. Rien ne put l'adoucir que l'opium qui la calmoit un peu. Mais ce calme étoit bientôt suivi d'un accès plus violent. Le malade éprouvoit même une si grande difficulté de respirer, qu'il étoit forcé de retenir le cou en arrière, d'élever la poitrine, & de tirer son haleine avec tant de contrainte, & un bruit si effrayant, qu'on auroit cru entendre le cri affreux d'un butor.

L'instant après, sa respiration étoit plus libre: mais ce soulagement étoit peu de chose. Il fut obligé de se tenir jour & nuit assis droit, le cou tendu, la tête élevée; &, au moindre changement qu'il faisoit en dormant dans cette situation, il éprouvoit la plus vive douleur. S'il vouloit s'abattre sur son oreiller pour se soulager un instant, son visage devenoit tout noir, les veines de la

Q v

370 DE L'OBSERVATION

tête se gonfloient, les yeux lui sortoient de la tête; & il sembloit ne tirer son haleine que du fond des entrailles. Un son rauque seul le soulageoit. S'il vouloit faire plus, toutes ses douleurs revenoient. Quelques mots même qu'il osoit prononcer les réveilloient incontinent.

Boërhaave remarqua avec un étonnement extrême, qu'au milieu de cet état affligeant, le malade avoit le pouls en très-bon état. Il ne commença même à tomber, varier, & ne devint intermittent, que quelques jours avant sa mort. Cette triste vie du marquis se prolongea ainsi jusqu'au neuf Juillet. Au moindre retour des douleurs, son visage devenoit noir. Un clystere simple lui procuroit un court soulagement. Les grands ferremens de poitrine lui persuaderent qu'il avoit des flatuosités hypocondriaques; & il pria instamment les médecins de l'en délivrer, parce qu'il espéroit qu'il pourroit guérir de cette maniere. Il le croyoit d'autant plus, qu'il avoit une faim si dévorante, qu'il auroit mangé à l'ex-

cès, si les domestiques n'avoient eu soin de soustraire tout; mais ce qu'il mangeoit, lui devenoit un surcroît de douleurs.

Huit jours avant sa mort, les hémorroïdes lui coulerent à son grand contentement. Il en espéroit sa guérison: il accusa les médecins de n'avoir pas tenté plutôt de rappeler ce flux. Le sept Juillet, il rendit par l'anus une assez grande quantité de sang qui se coagula aussitôt. Le lendemain, le sang coula encore abondamment par la même voie. Le marquis en devint de meilleure humeur, essaya même de faire quelques pas dans sa chambre, à l'aide de quelque soutien; ce qu'il n'avoit pas fait depuis long-temps. Mais, en même temps, il eut ce jour-là une faim si grande, qu'il prit beaucoup de différentes nourritures, avalant tout alors sans crainte de suffocation. Il soupa aussi avec beaucoup de plaisir, se réjouissant de pouvoir faire ce qui lui avoit été défendu depuis long-temps, n'ayant même pas osé prendre une

Q. vj.

372 DE L'OBSERVATION

once de bouillon gras , sans craindre une suffocation subite.

Enfin , le neuf Juillet , le docteur Bye , qui l'avoit visité depuis longtemps , le trouva de nouveau presque mort sur son lit , après la nuit la plus cruelle. Il avoit le visage & le cou très-gonflés , les yeux lui sortoient de la tête , sa face étoit d'un brun noir. Il raconta cependant avec assez de modération & de prudence ce qui s'étoit passé la nuit dernière ; il lui dit la crainte qu'il avoit eue d'être comme étranglé , & pria le médecin de le faire saigner. Celui-ci le lui refusa. Voulez vous donc que je périsse , repliqua le marquis ? Voulez - vous , dit Bye , que je hâte votre mort ? Dans ce même moment , la suffocation augmenta de la manière la plus cruelle , cependant il dit à son domestique de lui tenir un bouillon de prêt. Mais sa suffocation avança au dernier période : son visage ressembloit bientôt à celui d'un Nègre. Il fit les derniers efforts pour dire à son épouse d'implorer la mi-

DES PHÉNOMENES. 373
 féricorde de Dieu pour lui; succomba sous les efforts ultérieurs qu'il fit pour respirer, baissa la tête, & mourut.

Bye en porta aussitôt la nouvelle à Boërhaave, à qui il avoit tous les jours fait part de ce qui se passoit pendant la maladie. Boërhaave vint; tous deux demandèrent la permission d'ouvrir le corps: on la leur accorda.

Boërhaave, avant cette opération, voulut réfléchir à toutes les circonstances de cette maladie, pour voir s'il ne pourroit pas prédire ce qu'il alloit trouver à la dissection, & assigner quelle étoit la partie lésée. Mais cet homme si pénétrant ne put rien déterminer d'avance; & prie le lecteur de juger lui-même, par les circonstances qu'on vient de rapporter, des causes essentielles de cette mort, avant de passer outre.

Tout le corps du marquis paroissoit sain au dehors; &, malgré sa longue faim & ses souffrances extrêmes, il n'étoit pas amaigri. Le ventre étoit seulement un peu tendu.

374. DE L'OBSERVATION.

Cette tension rendit Boërhaave très-attentif. Il avertit là-dessus les assistans qu'on alloit en voir la cause.

A l'ouverture de la poitrine, il en jaillit aussitôt une eau abondante, tenue, jaune, insipide. Boërhaave réfléchit un moment sur ce que pouvoit être cette eau; & si ce ne seroit pas une hydropisie de poitrine qui eût suffoqué le malade, après avoir causé tant de maux. Elle couloit toujours pendant la dissection, mais non si abondamment. La poitrine parut remplie d'eau, en y jettant les yeux par cette ouverture étroite. Boërhaave y introduisit le doigt, trouva le lobe droit à sa place, mais adhérent à la plèvre. Il n'alla pas plus loin de ce côté-là: il ouvrit le côté gauche de la poitrine, & n'y vit point d'eau: mais le lobe entier, depuis le haut jusqu'en-bas, étoit partout adhérent à la plèvre. Il ouvrit pour-lors l'intérieur, sans cependant déranger aucune partie de sa position actuelle. Dès que toute la poitrine fut ouverte, on apperçut que, depuis la gorge jusqu'au diaphragme,

tout étoit rempli d'un corps blanc, sain en ce qu'il étoit, renfermant seulement au milieu de sa surface une petite tumeur, dans laquelle on trouva un fluide de couleur de lait, mais non purulent. Ce corps singulier étoit assez dur & uniforme dans toute sa superficie. Boërhaave fut stupéfait à la vue de ce phénomène singulier.

Ce corps étoit beaucoup plus grand dans le côté gauche de la poitrine que dans le droit, & la remplissoit même entièrement. Voilà aussi pourquoi le poumon fut si referré de ce côté-là, & si pressé contre la plèvre, que ni l'air ni le sang ne purent pas pénétrer davantage. Ce fut-là la cause que le poumon s'attacha au diaphragme, à la plèvre, & à ce corps étranger qui le comprimoit. Le premier siège du mal avoit donc probablement été dans le côté gauche, sous l'omoplate, & y avoit causé ces anxiétés cruelles.

Cette excroissance s'étoit bien répandue dans la partie droite de la poitrine ; mais elle avoit encore

376 DE L'OBSERVATION

laissé quelque liberté à l'entrée de l'air, & un peu de jeu au poumon. Néanmoins elle y avoit poussé les gros troncs qui partent du cœur, & le cœur lui-même avec le péricarde. La respiration n'avoit donc plus lieu que dans cette partie inférieure du côté droit de la poitrine, puisque cette excroissance étoit en haut de la poitrine, où elle étoit plus étroite dans les hommes, & pressoit le poumon vers le bas, où la poitrine s'élargit peu-à-peu. Il falloit donc que le malade fît des efforts extraordinaires pour tirer sa respiration de la partie inférieure; vu que le haut étoit comprimé par ce corps étranger qui pressoit sur les bronches. De-là venoit aussi ce son rauque dont on a parlé. D'ailleurs le lobe droit n'étoit adhérent avec la plèvre que par en haut; au lieu qu'il s'étoit joint par le milieu avec ce corps étranger qui s'étoit porté de ce côté-là; en sorte que le poumon droit éprouvoit par-là un second empêchement dans ses fonctions.

Boërhaave essaya de séparer tout

DES PHÉNOMÈNES. 377

ce corps des parties auxquelles il s'étoit uni. Cela fut impossible du moins en entier, par rapport au péricarde, aux poumons, & aux gros troncs des vaisseaux. Il le fit donc comme il le put. Malgré cela, cette masse pesoit sept livres moins un quart; &, comme elle étoit légère proportionnellement au volume, on peut juger de l'excès de sa grosseur. Tout ce corps étoit blanc comme neige; il en suintoit çà & là un fluide laiteux, quand on l'entâmoit. Au reste, il formoit un corps particulier, où l'on ne voyoit de vaisseaux que celui auquel il s'étoit uni. Excepté la peau qui enveloppoit extérieurement le tout, on n'y en remarquoit aucune autre dans l'intérieur; on n'y voyoit non plus ni trous ni cellules: si même on écrasoit entre les doigts un morceau de ce corps, il fondoit comme de l'huile grasse. C'étoit donc, suivant Boërhavé, un vrai *stéatome*.

Rien de plus singulier à voir que le déplacement de tous les viscères de la poitrine. Ce corps avoit poussé

378 DE L'OBSERVATION

le diaphragme vers le bas , & par-là avoit causé ce gonflement du ventre , que Boërhaave remarqua d'abord comme une chose singulière. Le péricarde , uni au diaphragme , l'avoit suivi , & se trouvoit loin de sa place naturelle. Les vaisseaux sanguins qui sortent du péricarde , étoient aussi déprimés. Nous avons vu l'état des poumons.

Voilà donc un nouvel exemple de la misère humaine. Une humeur douce , grasse , innocente , a causé , par sa seule abondance , une maladie des plus étranges , & la mort , en se fixant en trop grande quantité sur des parties qui ne peuvent être nullement comprimées sans danger. On doit donc , dans les maladies extraordinaires , ne supposer que des causes tout-à-fait inconnues & cachées , que les histoires anatomiques fourniront peut-être les moyens d'expliquer probablement.

Il seroit à souhaiter , dit Boërhaave , que le génie d'un médecin expert pût découvrir l'origine d'un pareil mal , dès qu'il l'apperçoit ;

qu'il pût ensuite empêcher cette graisse de se répandre en formant une telle masse. On pourroit espérer alors de prévenir les maladies qui en résultent ; car il est impossible de résoudre & de dissiper ces stéatomes une fois formés , à moins que leur siège ne soit assez commode pour se prêter aux opérations manuelles. Boërhaave avoue qu'il ne connoissoit aucun^(a) moyen pour empêcher un stéatome commençant de s'aggrandir ; ce qui n'est pas possible à l'extérieur, le fera donc encore moins intérieurement. Toutes les fois , ajoute-t-il , que j'entends ces grands verbiageurs se vanter de pareille chose , je voudrois qu'ils guérissent des tumeurs squirreuses , des cancers occultes ou ouverts , des *méllicéris* , des stéatomes , par des moyens sûrs , & qu'ils nous donnassent ainsi des preuves de leur art : pour moi , j'ai vu que tous les ha-

(a) L'esprit de cochlearia , à la dose de XII jusqu'à XX gouttes , est quelquefois très-bon dans ce cas-là. On le prend dans ce qu'on veut.

380 DE L'OBSERVATION

biles médecins convenoient de leur insuffisance, & le faisoient avec une vraie douleur.

Il sembloit que Boërhaave pût es-
fuyer de justes reproches de la con-
duite qu'il avoit tenue à l'égard du
marquis, avant cette derniere mala-
die. Rien ne venoit plus à propos aux
petits esprits toujours portés à la
médifance plus que les vrais sçavans.
Ceux de cette espece, qui liront ici
cette description, croiront peut-être
lui pouvoir reprocher, avec raison,
que cette derniere maladie étoit la
conséquence de la cure des hémor-
rhoïdes dont il avoit guéri le mar-
quis. Mais il a répondu à ces fots
juges, que les stéatomes ne peuvent
pas venir de la guérison ou de la
suppression des hémorroïdes; qu'il
avoit guéri ces hémorroïdes, non
par le feu, ni par le fer, ni par au-
cune opération externe, mais par
des remèdes doux, émolliens, dé-
terfifs; que l'on n'avoit apperçu au-
cun signe de pléthore, quand l'écou-
lement hémorroïdal avoit commencé
à diminuer. Enfin, dit-il avec sa

DES PHÉNOMENES. 381
 grandeur d'ame ordinaire, que chacun en juge librement & sincèrement, j'ai décrit la maladie comme je l'ai vue.

Le médecin a donc, comme le mathématicien, fait exactement son devoir, quand il a prouvé qu'une difficulté est insoluble de quelque sens qu'on la prenne. Celui qui prouvera qu'une maladie est impénétrable, & par conséquent incurable, mérite autant d'estime que celui qui sçait reconnoître une maladie qui peut l'être, & la guérir (a).

(a) J'ai connu deux habiles médecins; l'un à Padoue, & l'autre en Suisse, qui m'ont dit que rien ne leur avoit inspiré tant de prudence & de réserve sur l'établissement du diagnostic & du pronostic dans les maladies, que la lecture de ces deux histoires de Boërhaave. Il falloit sa sagacité pour penser, dans ce cas-ci, qu'il n'y avoit aucun abcès interne. Quel mortel auroit présumé une excroissance d'une pareille grosseur, & de cette nature?

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Ouvrage traduit de l'Allemand, qui a pour titre : *De l'Expérience en Médecine*, par M. Zimmerman. L'auteur apprend à bien apprécier l'Expérience en Médecine, de laquelle on n'a communément qu'une idée vague & peu juste. L'impression de cet Ouvrage ne peut qu'être utile. A Paris, ce 6 Mars 1770. LASSONE.

P R I V I L È G E D U R O I.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le sieur Philippe VINCENT, Imprimeur-Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé : *De l'Expérience en Médecine*, par M. Zimmerman, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A CES CAU-

ses, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons, par ces présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de *trois années consécutives*, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la présente Permission; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit, qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis, dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France, le sieur de MAUPEOU; qu'il en fera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit sieur DE MAUPEOU; le tout à peine de

nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans-cause, plainement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le sixieme jour du mois d'Avril, l'an mil sept cent soixante-dix, & de notre Règne le cinquante-cinquieme. Par le Roi en son Conseil.

Signé LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 694. fol. 150, conformément au Règlement de 1723. A Paris. ce 11 Avril 1770.

Signé P. Fr. DIDOT, le jeune, Adjoint.